This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

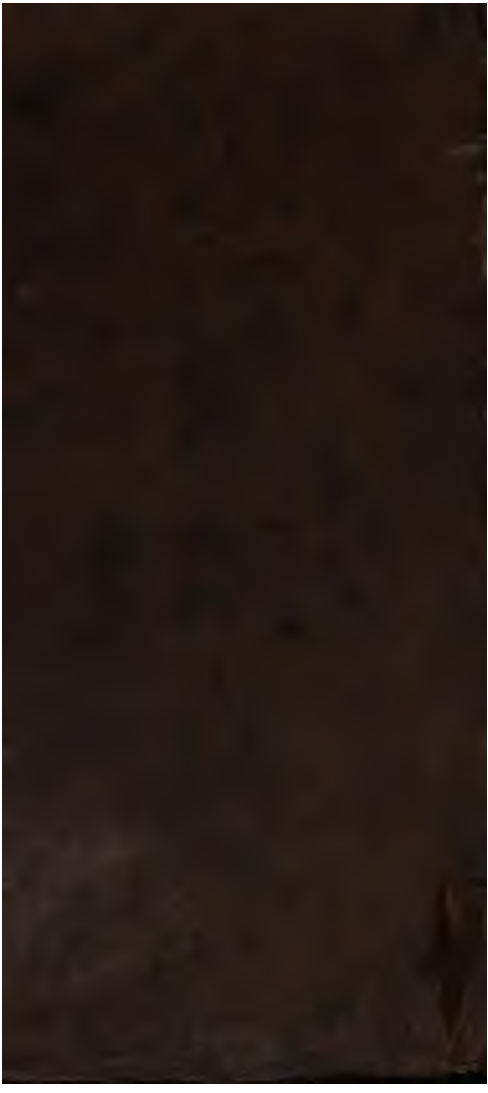
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



296 a 29.

104
45
5 PSL

296 a 29

Tom. I.

5-#1c

ŒUVRES

DE MONSIEUR

REMOND DE S.T MARD

Dialogues des Dieux

TOME PREMIER

A AMSTERDAM

Chez PIERRE MORTIER

M.DCC.L.

EXPLICATION

Du Frontiſpice, du Fleuron, & des Vignettes.

PREMIER VOLUME.

Frontiſpice.

LE haut du Frontiſpice repréſente la Diſcorde, qui, au moyen de cette fatale pomme qu'elle jetta aux nôces de Thétis, mit en feu le Ciel & la Terre ; le Génie de la Satyre dit à Lucien que cette miſérable guerre fut l'ouvrage des paſſions, qu'elles ont été & ſeront

 toûjours

toûjours les ſources de nos malheurs, & qu'il devroit bien employer à leur faire perdre les beaux noms qu'on leur a donnés ce ſel aimable, ce badinage charmant qui eſt ſon partage. L'Auteur des Dialogues qui les écoûte, en attendant que Lucien rempliſſe le deſſein que vient de lui donner Momus, s'en trace ici une eſpece de plan pour ſe réjoüir, & abandonne à Lucien le ſoin de le remplir d'une maniere digne de lui.

FLEURON.

Minerve eſt entourée des Graces : l'une lui ôte ſon caſque

casque, une autre tient une couronne de roses, & l'arrange pour la lui mettre sur la tête, la troisieme l'admire & fait comme ses Sœurs tout ce qui est en elle pour la parer.

VIGNETTE

Du premier Dialogue.

Un coin de l'Olympe se découvre. Les Dieux s'y partagent, deux d'entre eux lient une conversation: L'Auteur s'approche & tâche de les écouter.

VIGNETTE

VIGNETTE.

Des nouveaux Dialogues.

Jupiter & Apollon cauſent enſemble dans un bocage de l'Olympe.

AVIS
DU LIBRAIRE.

LES différens Ouvrages qu'on a toûjours donnés à M. RÉMOND DE SAINT-MARD, avoient été long-tems à ne paroître que dans des Volumes ſéparés. Des Libraires en 1742. les raſſemblerent, les mirent en trois Volumes : mais l'Édition faite apparemment ſans ſoin & avec promptitude eſt tellement chargée de fautes, même

me de celles qu'un Lecteur intelligent a peine à ſuppléer, que nous comptons faire un préſent au Public en lui en donnant une correcte. Le haſard nous a mis en état d'y parvenir : une copie des Ouvrages de l'Auteur nous eſt tombée depuis peu dans les mains ; & c'eſt ſur cette copie, qui nous a paru extrêmement exacte, que nous nous hâtons que le Public ſera content de l'Édition que nous lui donnons. Avec Pluſieurs Morceaux qui ont été augmentés ou retouchés, avec

avec une grande quantité de notes, qui, quoique très-propres, à ce qu'on a dit, à embellir le Texte, ont paru à l'Auteur avoir meilleure grace à être miſes à part; on y trouvera quantité de choſes qu'on n'a pas vûes; quelques Pieces de Vers, par exemple, dix Dialogues Nouveaux, pluſieurs Lettres Galantes & Philoſophiques, un Morceau de Littérature en forme de Lettre, addreſſé à M. Crevier. Il ne nous reſte plus qu'à demander grace à l'Auteur, quel qu'il puiſſe être,

être, de la petite tricherie qui lui a été faite, & il doit nous la pardonner, car après tout il ne sera qu'embelli dans notre Édition.

DISCOURS

DISCOURS
SUR LA NATURE
DU DIALOGUE.

LE Dialogue eſt le genre d'écrire le plus ancien : *. Il eſt à croire que les premiers que la vanité, ou l'oiſiveté engagerent à travailler, choiſirent cette

* On trouvera à la fin de mon Eclairciſſement un fait qui pourroit autoriſer ma conjecture. Je dis qu'un nommé Bernard Paliſſi, payſan de profeſſion,

cette maniere d'écrire. Les hommes ayant trouvé le moyen de rendre

---

si peu lettré, que de son aveu, il ne savoit pas lire, avoit composé des Dialogues sur l'Agriculture. Le fameux Jean le Clerc, en faisant imprimer mon Ouvrage sous ses yeux en Hollande, me fit en même-tems l'honneur de me redresser par une Notte qu'on verra à la fin de mon Eclaircissement. Il y a donc à parier sur la notte de M. le Clerc que j'ai tort sur ce que j'avance de l'ignorance de Paliffi. Quand à ce qui regarde ma conjecture sur l'ancienneté du Dialogue, je n'en rabattrai rien; à consulter l'allure de l'esprit humain, il me paroît clair que la maniere d'écrire en Dialogue, comme la plus naturelle, est la plus ancienne. L'esprit humain tout vain qu'il est, quand il fait pour la premiere fois

dre leurs idées par l'usage des mots, lierent des conversations ; & je ne doute presque point qu'avec le penchant qu'ils ont à l'imitation, ils n'aient donné à leurs écrits

---

fois une chose, ne choisit pas la maniere la plus difficile de la faire. On sait d'ailleurs combien nous sommes nés imitateurs, & le Dialogue n'étant autre chose que l'imitation de nos conversations, ou pour mieux dire n'étant que nos conversations écrites; il est vraisemblable que l'esprit humain a commencé par là quand il a voulu se faire une maniere d'écrire: je ne dis pas qu'il s'y soit tenu longtems; il est pour cela trop actif & trop vain, & puis ne sait-on pas avec quelle facilité il se dégoûte des choix qu'il a fait & même des plus beaux.

écrits la forme de converſation, ou de Dialogue, qui devoit naturellement ſe préſenter à eux : mais accoûtumés à cette maniere, ils s'en dégoûterent.

Le merveilleux vint frapper les eſprits, les hommes ne voulurent plus que de grands mots, qui ſonnaſſent harmonieuſement à leurs oreilles ; & pour leur plaire, il fallut peindre à leur imagination quelque choſe de vif ; alors les graces naïves diſparurent, & la belle ſimplicité devint inſipide. Mais quand le vrai s'égare, il ne faut pas croire que ce ſoit pour toûjours ; il y a quelqu'un qui tôt ou tard en reprend la trace, & c'eſt Platon, au rapport de

Dio-

Diogene Laërce, * qui retrouva cette belle ſimplicité, & rétablit la maniere d'écrire du Dialogue. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'on eſt convenu de tout tems d'en regarder Platon comme le Pere ; & en effet l'agrément qu'il jetta dans ces ſortes d'entretiens devoit lui mériter l'honneur de l'invention. Platon étoit

* Ariſtote a dit que le Dialogue avoit été inventé par Zenon d'Elée, ou Alexamene de Teos ; comme ce n'eſt peut-être ni l'un, ni l'autre, j'ai ſuivi Diogene Laërce, qui le donne à Platon. Si ce n'eſt pas lui qui l'a inventé, il eſt le premier qu'on connoiſſe qui en ait attrappé les graces & les fineſſes, & cela ſuffiſoit pour qu'on lui donnât l'honneur de l'invention.

étoit né avec ce génie heureux qui donne les hautes réputations : une grande élégance, & beaucoup de douceur dans le ſtyle, lui ont attiré l'admiration de tous les ſiecles ; ſes Ouvrages donnent à l'eſprit de grandes vûes, & ce qu'on y voit de hardi, & de pompeux, fait qu'on lui pardonne quelques fois ce qui lui manque de juſteſſe. Riche dans ſes Deſcriptions, il choiſit toûjours pour peindre, des objets agréables, & les peint avec force. Les raiſonnemens les plus abſtraits acquierent quelque choſe de gracieux en paſſant par ſon imagination qui eſt extremement fleurie, & la qualité de Philoſophe dont il ſe pique, ne le fait jamais renoncer

cer au langage de Poëte. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt à ſa Métaphiſique qu'il doit une partie de ſa gloire : c'eſt elle qui lui a donné pour Partiſans preſque tous les Peres de l'Egliſe, & cela devoit être. L'objet de la Métaphiſique eſt grand & accommode merveilleuſement l'audace de l'eſprit humain, mais il décele auſſi ſon ignorance. Les principes des choſes que cette Science conſidere nous ſont entierement inconnus ; & il n'y a pas d'apparence que la nature qui a eu ſes raiſons pour nous les cacher, touchée de notre curioſité, nous les découvre jamais. On n'eſt pas encore tout-à-fait revenu de cette eſpece de manie qui va à découvrir la nature

des premiers êtres, mais il n'y a pas grand malheur : la recherche des vérités qu'on ne trouvera pas a cela de commun avec celle des plaisirs, elle amuse : Revenons à Platon, sa Métaphisique marque de l'élévation dans l'esprit, & ce qu'il y a de chimérique, lui fait honneur.

Je suis plus content de sa Morale : si elle ne montre pas l'homme comme il est, elle montre comme il doit être ; on y entend toûjours parler de vertus, même de celles qui ont le plus de rapport au Christianisme ; aussi M. Dacier le fait-il presque Catholique, quoique Saint Cyrille d'Alexandrie l'accuse d'héréſie sur ce qu'il multiplie

tiplie les natures auſſi-bien que les perſonnes, & qu'il met trois Dieux dans la Trinité comme les Ariens. Quelque choſe qu'on puiſſe dire de Platon, il eſt certain que de tous les Payens aucun n'a eu la morale & plus pure, & plus conforme aux intérêts de la ſociété; & s'il eſt vrai que le langage des Auteurs nous ſoit en quelque ſorte caution de leurs mœurs; on peut aſſûrer que Platon étoit encore plus honnête homme, que bon eſprit. Il lui arrive ſouvent de ne point ſe ſouvenir dans un Dialogue de ce qu'il a dit dans un autre; il s'égare en longs raiſonnemens, ſes raiſonnemens ſont lâches, ſecs, ſouvent alambiqués, ſa marche qui

eſt toûjours par demandes & par réponſes, eſt ennuyeuſe à mourir ; avec cela, Platon eſt un des plus diffus Écrivains qu'ait produit l'antiquité ; une petite idée, ſouvent commune, lui fournit un Dialogue très-long, & ce qu'on y apprend ſe fait toûjours bien payer.

Au reſte, Platon étoit galant ; & ne ſe défendoit point de l'être. Toutes les fois qu'il parle de l'Amour, ſon ſtyle en fait l'éloge ; & ſon imagination échauffée par ſon cœur en devient une fois plus brillante. Quand il parle de la beauté, vous le croyez plein des tranſports, qu'elle cauſe : ce ne ſont que grands mots, qui, par ce qu'ils ont de confus, peignent parfaitement

ment le désordre de l'Amour : mais rien à mon gré, ne marque mieux son naturel galant, que l'endroit de son Phedre, où après avoir établi la *Métempsicose*, il envoie les ames dans les corps des hommes ; là il assigne neuf différens états humains, qui sont destinés aux hommes, suivant leurs vertus & leurs vices, & ce qu'on n'auroit peut-être pas attendu d'un Philosophe, les Amans parfaits ont l'honneur d'être placés au premier rang.

Par le bien que je viens de dire de Platon, par la haute réputation qu'il s'étoit acquise, par l'ascendant prodigieux que lui donnoit, sur la multitude, l'éclat de son imagination, on peut juger qu'il mit

le

le Dialogue fort à la mode ; & en effet preſque tous les Philoſophes de ſon tems écrivirent en Dialogue. Les Latins qui ſuccéderent aux Grecs, & qui ſe faiſoient tant d'honneur de les imiter, ne manquerent pas de leur prendre une maniere d'écrire qui leur parût ſi commode. Cicéron lui-même, quoiqu'Orateur, & par conſéquent accoûtumé aux diſcours ſuivis, crût que la Philoſophie ne pouvoit être mieux rendue qu'en Dialogue. Qu'on me permette ici un écart : je demande pourquoi on ne regarde Cicéron que comme grand Orateur, & qu'on oublie qu'il étoit Philoſophe ? Ne ſeroit-ce point parce que l'antiquité ne l'a vanté

ité que de ce côté-là, & qu'on
ſeroit rien loüer que d'après
e ? J'avoue que les plaidoyers de
céron ſont d'une grande beauté,
certainement, hors * Démoſthe-
ne,

* On a coûtume de comparer Dé-
ſthene & Cicéron comme Orateurs ;
is oſera-t-on les comparer comme
aux eſprits ? Démoſthene auroit-il
t l'Oraiſon *pro Marcello* ? Auroit-il
ié en face une heure de ſuite un hom-
e tel que Céſar ? Mais Cicéron, ré-
quera-t-on, n'auroit pas fait *les Phi-
piques*. Cela ſe peut, mais il a fait
Catilinaires, *les Verrines*, il a fait
n traité *de Claris Oratoribus*, celui de
Orateur. Et quelque bien qu'on veuille
ger de Démoſthene, on ne voit point
'il eût pû ſe plier ainſi à tous les gen-
. Tranchons le mot : Démoſthene
étoit,

ne, les ſiecles paſſés n'ont point d'Orateur à lui comparer. Mais pourquoi ne donner qu'à ſon éloquence des éloges que mérite avec autant de juſtice ſa maniere de raiſonner? On eſt dans un préjugé fatal aux grands Génies : on ne ſauroit concevoir qu'un homme puiſſe avoir pluſieurs talens dans l'eſprit ; il ſemble que la Nature ait mis de la compenſation dans ſes faveurs, & que les moyens qu'elle a donné pour réuſſir dans de certaines matieres, ſoient des obſtacles pour réuſſir dans d'autres. Cependant l'eſprit

---

étoit, ſi l'on veut, meilleur Orateur dans le genre véhément, mais Cicéron étoit aſſûrément un plus bel eſprit.

l'eſprit qui s'exerce ſur un genre particulier, a beſoin pour y exceller, de toutes les qualités néceſſaires pour plaire dans tous les genres. Un Poëte doit avoir de la juſteſſe pour ne point s'égarer; il faut à un Orateur de la délicateſſe pour ſentir les mouvemens qu'il doit exciter; il lui faut une ſorte de préciſion pour ne point trop étendre ſes raiſonnemens: la Philoſophie ne ſauroit ſe paſſer à ſon tour d'une certaine élégance qui ne lui eſt pas naturelle.

Cicéron eſt mon garand: il étoit parfait Orateur, & fort bon Philoſophe; ſon ſecond Livre de la Divination, eſt un des Livres le mieux fait que nous tenions de l'antiquité;

l'antiquité : Cicéron y combat un préjugé fondé sur la superstition & soûtenu par des Philosophes en crédit, & il le combat avec une précision extrême. Ses Dialogues de l'Orateur * ont encore de grandes

* Il y a néantmoins un petit reproche à faire à Cicéron au sujet de ses Dialogues. Ce sont les plus grands des Romains qui y parlent ; mais c'est toûjours Cicéron qu'on entend, ce qui est fort mal. Quand quatre personnes sont censées s'entretenir, il est ridicule que nous n'en entendions parler qu'une : nous avions droit de compter sur quatre réellement distinctes, car chacun ayant son caractere à lui, doit avoir aussi un langage qui lui soit propre. Au lieu du reproche que je fais aujourd'hui à Cicéron,

des beautés, on ne trouve plus-là ce Cicéron que Montagne accuse d'être *Verbeux :* c'eſt Cicéron ſerré, précis, exact, & qui a le courage de n'être que Philoſophe, parce qu'il n'eſt queſtion là que de l'être.

Une choſe encore qui fait bien de l'honneur à Cicéron, c'eſt la maniere dont il ſe joue des matieres

ron, je lui avois fait un compliment dans ma premiere édition ſur l'art qu'il avoit eû de faire parler chacun de ſes perſonnages ſelon ſon caractere. C'étoit aſſûrément un compliment très peu mérité, & il y avoit ſur cela une bonne critique à me faire ; mais comme on n'en fait ordinairement que de mauvaiſes, celle-là ne m'a point été faite.

res qui ſemblent devoir l'accabler. Toûjours plein des vûës les plus ſaines, il traite les matieres les plus difficiles avec un air d'enjouement qui l'en déclare maître. Né pour plaire, & pour plaire en tout genre, il avoit une ſorte d'imagination faite pour embellir la vérité, & pour lui donner cette meſure de graces qui en corrige la ſechereſſe, ſans lui rien faire perdre de ſa force. Qu'on ne croie pas néantmoins que tant de qualités lui donnent le droit de décider : il propoſe toûjours la vérité en tremblant, & avec la modeſtie d'un homme qui examine. Je ne ſai pourquoi l'air déciſif eſt aujourd'hui ſi fort à la mode. On ne

ſonge

songe pas qu'il marque de l'ignorance aussi bien que de la vanité. Quand on a considéré un objet, on se donne l'audace d'en juger : on l'a, dit-on, tourné en tous les sens, on en a bien vû toutes les faces. Qui le sait ? Ne se peut-il pas qu'il en soit échapé quelqu'une à l'esprit ? Qui sait encore, si cet objet n'a pas des faces qui ne lui ont point été données pour être apperçues. Ce fut, & nous n'en devons point douter, ce fut par des craintes si raisonnables que les Philosophes de l'antiquité se permirent rarement de conclurre avec hardiesse : quelques-uns contens d'examiner la nature, sans aspirer à la connoître, & plus fiers de

cette espece d'ignorance, qu'ils ne l'auroient été de la science orgueilleuse & chimérique des autres Philosophes, voulurent s'en distinguer, & se donnerent le nom d'*Académiciens*. Cicéron qui, vouloit prendre un parti, (car le moyen de passer pour Philosophe, & de n'en point prendre,) Cicéron ne manqua pas d'embrasser une Secte si conforme à l'inclination de son esprit. Vous le voyez le plus qu'il peut, s'honorer dans ses ouvrages, du titre d'Académicien, &, ce qui est plus difficile, en avoir toûjours la retenue. Aussi la modestie qu'il avoit sur le Chapitre de la vérité, & qui est si nécessaire pour arrêter l'impatience de l'esprit humain,

main, ne sauroit-elle lui valoir trop d'éloges : mais par malheur sa modestie étoit bornée à ses connoissances, & cette vertu l'abandonnoit toûjours lorsqu'il venoit à parler de lui. Il fait toûjours souvenir sa Patrie des bons offices qu'il lui a rendus. Cicéron n'étoit pas sage de se tant vanter : il se récompensoit lui-même de ce qu'il avoit fait pour ses Citoyens en s'en nommant le Pere. Une vanité bien entendue auroit exigé moins de reconnoissance, & en auroit obtenu davantage.

On reproche encore à Cicéron sa lâcheté, & c'est avec raison. Il est étonnant qu'un Philosophe, & qui plus est, un Romain ait été

capable de tant de foibleſſe. Je ne crois pas qu'on puiſſe lui oppoſer une femmelette qui ait eu auſſi peu de courage. Ses Epîtres à Atticus le déclarent le plus grand poltron de l'univers: on y voit régner une lâcheté éloquente qui va s'imprimer dans le cœur de celui qui les lit; & jamais paſſion n'a été peinte avec plus de force, que l'eſt la timidité dans les Lettres de Cicéron. On doit pourtant lui pardonner ſa foibleſſe: elle faiſoit la délicateſſe de ſon imagination; & c'eſt l'ordinaire des qualités de l'eſprit, de ſe faire payer, par ce qu'on appelle des défauts dans le caractere.

Une autre ſuite de la délicateſſe

de

de son imagination, fut le penchant qu'il eût à la raillerie : né avec ce talent malin, il lui eût été difficile de s'en défendre l'usage. Il y a pour la vanité un double charme dans la raillerie : on s'y déclare avec modestie, exempt du défaut qu'on condamne, & l'on se donne encore la gloire de rendre avec finesse un ridicule dont on a su être frapé.

Je dois maintenant parler de Lucien ; c'est mon héros, car c'est lui que j'imite, & après lui je fais parler les Dieux. Je n'ai pas cru néanmoins devoir le suivre dans sa maniere de les faire raisonner : tout ce qu'il leur fait dire, ne sert qu'à décrier les fables du Paganisme, &

ces

ces choſes, qui de ſon tems, pouvoient avoir de l'agrément, n'en ayant plus, j'ai jugé que je devois les faire s'entretenir ſur d'autres ſujets.

Lucien vivoit ſous le regne de Trajan, & au de-là de celui de Marc-Aurele. On ſait que ſa premiere deſtination fût d'être Sculpteur : mais les qualités qui font un bel eſprit, toutes ingrates qu'elles ſont, menent quelquefois à la fortune, & Lucien, qui étoit extrêmement aimable, ne pouvoit guere manquer de ſortir de la baſſeſſe où l'avoit mis le malheur de ſa naiſſance. Plein des reſſources que lui faiſoit à tous momens ſentir une belle imagination, tourmenté par

ſes

les talens, avide de les faire briller; il exerça d'abord la profeſſion d'Avocat, mais il ſe dégoûta bientôt d'un métier où les mots & les figures ſont eſtimés plus que les choſes, & où les poumons donnent de l'avantage. Il eût enfin recours à la Philoſophie, il étoit fait pour elle. Ces opinions paſſageres, qui portent le nom pompeux de ſyſtèmes, & qu'un Philoſophe oiſif donne à la crédulité humaine, ne paſſent point chez lui pour des vérités : ennemi déclaré de tout ce qui ſent le préjugé, il a la force de ſoûtenir ce vuide que la raiſon laiſſe dans un eſprit qui ne veut ſe remplir que d'évidence. Avec un pareil caractere on n'eſt pas timide.

Lucien ne pût digérer l'impoſture des faux Dieux, & s'en moqua; ſon audace alla plus loin, outré de l'impudence des Philoſophes, il ne ceſſa d'inſulter ces Sectes malheureuſes, que l'ignorance & la curioſité de l'eſprit humain ont tant multiplié.

Les Philoſophes avoient-là un Adverſaire bien dangereux. Quand Lucien a attrapé un ridicule, on eſt ſûr de ſe le voir préſenter ſous plus d'une forme, & cette forme eſt toûjours agréable. Tout ce qui eſt revêtu d'un grand nom, a je ne ſai quoi qui pique ſon goût pour la raillerie; & ſes traits de Satire ſont des marques d'honneur. Lucien n'avoit garde de manquer dans

dans les grands Hommes ce qui étoit en eux ſuſceptible de critique : c'eſt une voie ſûre pour plaire, que de décrier nos héros. Etrange caprice des hommes ? Ils ſont charmés qu'on abbaiſſe ceux qu'ils ont élevés eux-mêmes, & ils voient toûjours avec plaiſir détruire un Ouvrage que leur vanité leur avoit laiſſé faire avec regret. Ce n'eſt pas tout: Lucien avoit une ſcience que la Nature donne, & que le commerce trop fréquent des Livres peut ôter : il badinoit agréablement. Nous voyons tous les jours ſes Ouvrages entre les mains de toutes les femmes d'eſprit qui ne ſe laſſent point de les lire ; & ce n'eſt pas-là ce qui fait

le moins bien ſon éloge. Les femmes ſont, auſſi bien que nous, juges naturels des bons Ouvrages, & il y en a telles qui ont reçu de la Nature un eſprit qui n'attend rien de l'art pour être parfait: auſſi les ſavans ont-ils bien de la peine à leur pardonner un ſi bel avantage; & comment le leur pardonneroient-ils, eux qui toûjours ſecs, & toûjours ſauvages, veulent que la vérité leur reſſemble? On diroit que les ſciences perdroient de leur dignité en devenant faciles, & que l'air myſtérieux, dont elles ſont couvertes, ſoit néceſſaire à leur beauté: peut-être auſſi eſt-ce à cet air là que les ſavans doivent une partie de l'admiration qu'on

a

a pour eux. Quant à Lucien, quoique Philoſophe, il ne donnoit la Philoſophie que pour ce qu'elle étoit ; ſimple & délicat dans ſa maniere de penſer, il ne rendoit ſes idées qu'avec netteté, & ce qui eſt bien délicieux encore, avec ce beau naturel qu'on eſt bienheureux d'attraper quelquefois, & que Lucien par une eſpece de *miracle*, ne manquoit jamais.

Au milieu de tant de belles qualités, je ne ſaurois diſſimuler qu'on reproche à Lucien des goûts illicites, & des mœurs trop voluptueuſes. Mais qu'a-t-on à lui dire ? Elles étoient telles que les forment les paſſions, lorſqu'elles ne ſont point inquiétées par une raiſon

ſévere ; ne craignant point d'avenir, Lucien ne ſe croyoit pas obligé de lui ſacrifier le préſent. Aveuglé ſur le ſujet d'une ſouveraine intelligence qu'il ne connoiſſoit pas, & dont il connoiſſoit encore moins les volontés, il ne ſe refuſoit point à des goûts qu'il ne ſavoit pas avoir reçus pour les combattre. Au fond l'eſprit humain a beſoin, pour ne point s'égarer, d'un guide plus ſûr que lui-même, & la raiſon qui ſuffiſoit à Lucien pour lui montrer l'impoſture des fauſſes religions, ne pouvoit ſans le ſecours d'une foi lumineuſe l'élever à la connoiſſance d'une Religion Divine.

Outre le caractere d'incrédulité,

lité, qu'on trouve condamnable, même dans un Payen, on blâme encore Lucien ſur la maniere groſſiere dont il parle de l'amour; étoit-ce encore ſa faute? Le ſtyle débauché étoit alors à la mode; & ce n'eſt que depuis quelque tems qu'on eſt devenu chaſte dans la maniere de s'exprimer. Je ne ſai ſi nos mœurs ont profité de ce changement. Je ne le crois pas. On a rendu nos paſſions plus aimables en leur ôtant des dehors qui pouvoient quelquefois en rebuter; & réellement le moyen de ſe défier qu'on court au vice, qui prend toutes les apparences de la vertu. Nos Romans ſont pleins de ſentimens qui donnent de l'admira-

tion : il n'y a preſque pas de vertu qui n'y ſoit pratiquée ; ce qu'il y a de groſſier en amour va ſe convertir en délicateſſe, & ne diroit-on pas que nos héros de Romans ſont des ſubſtances penſantes à qui l'on n'a ajouté un corps que par maniere d'acquit, & pour ne ſervir de rien à leurs plaiſirs. *

J'ai

* On n'accuſera pas nos Romans d'aujourd'hui de cet excès de ſpiritualité. La part que les ſens prennent dans l'amour, y eſt étalée preſque toûjours ſans ménagement, on n'y voit qu'horreur, qu'infamie, que débauche, & ce qu'aura peut-être peine à croire la poſtérité, ces beaux Livres ſont les délices de la plûpart de nos Dames Françoiſes, tant elles ſont vertueuſes & délicates ; il eſt à remarquer

J'ai parlé de Platon, de Cicéron, & de Lucien, comme des trois Auteurs les plus illuſtres qui aient donné à leurs ouvrages la forme de Dialogue. On ne ſauroit préſenter trop ſouvent aux hommes de bons modeles, & les modeles anciens ont cela de bon, qu'ils n'excitent que de l'émulation. Je vais maintenant dire quelque choſe ſur le Dialogue : je voudrois pourtant bien qu'avant que de parler de ce qui lui convient en particulier, il me fût permis de haſarder quelques conjectures ſur ce qui fait la beauté

marquer que ce changement prodigieux dans nos mœurs, eſt l'ouvrage de trente ou quarante ans; il faut qu'on marche bien rapidement au vice !

beauté des Ouvrages d'eſprit en général, ce ne ſera point ſortir de mon ſujet, & ce que je dirai en général, conviendra en particulier au Dialogue.

Je crois que les Auteurs voudront bien me paſſer qu'ils n'ont pour but que de plaire. Qu'ils n'aillent pas nous dire qu'ils veulent corriger; la vanité qui les fait écrire, ne leur laiſſera jamais prendre un deſſein ſi charitable. Hé quoi! ne ſavent-ils pas que les hommes jaloux de leurs défauts, veulent les conſerver, & qu'ils paieront toûjours mal ceux qui ſongeront à les en défaire?

Mais ſur ce pié-là, dira-t-on, les Auteurs qui ne doivent pas ſonger à corriger

corriger ne doivent pas plus ſonger à inſtruire. La vérité ne porte avec elle qu'une triſte lumiere : qu'importent aux hommes des connoiſſances ſouvent inutiles, & faits pour ſentir, ils ſe ſoucient bien qu'on les éclaire ? Un pareil raiſonnement va nous condamner à l'ignorance, mais, qui le croiroit ? Les paſſions nous en tirent : pénétrée de ſon impuiſſance, la vérité emprunte leurs ſecours, par elles devient aimable & réuſſit malgré ſa triſteſſe à nous plaire.

Qu'on y prenne garde, les réflexions les plus ſeches ne vont pas ſeulement à l'eſprit, elles ont encore avec nos paſſions des rapports délicats, & c'eſt ce rapport plus ou moins

moins direct qui forme l'attention que nous avons pour la vérité, & le cas que nous faisons d'elle.

J'entreprends donc de montrer que pour plaire à l'esprit humain, il ne s'agit que de flater sa vanité, & d'accommoder sa paresse. *

Les

* On voit bien que je ne parle ici que des moyens généraux de plaire à l'esprit dans les matieres où il est question de l'éclairer, & de le piquer. A l'égard des Ouvrages de sentiment, des Ouvrages faits pour le cœur, comme Tragédies, Romans, Opéras, &c. On voit assez qu'ils ne prennent leurs agrémens, ni dans la paresse, ni dans la vanité.

J'avois oublié cette restriction la premiere fois que mon Ouvrage parût, & je ne m'en repens point. Quand on devroit

Les hommes ſont vains & pareſſeux, il n'y a pas dans le monde une vérité plus conſtante. Il eſt conſtant encore que nous ſommes malheureuſement conſtruits de façon que les douceurs d'une de ces paſſions nous obligent communément à renoncer à celles que nous fourniroit l'autre. Comment remédier à un ſi grand malheur ? Le voici : il ne s'agit que d'ajuſter enſemble ces deux paſſions, de nous donner un mouvement doux qui ne bleſſe pas notre pareſſe, & qui ſatisfaſſe en même tems notre vanité

vroit eſſuyer de mauvaiſes critiques, il y a des reſtrictions dont on doit charger ſes Lecteurs, c'eſt les déshonorer que de les faire.

vanité. Or c'eſt un pareil mouvement qu'il faut donner à l'eſprit, pour le rendre content autant qu'il le peut être.

Mais voyons comment on peut flater ſa vanité, ſans trop inquiéter ſa pareſſe.

Les idées ſingulieres & qui affranchiſſent les hommes des préjugés, ſont par elles mêmes ſûres de leur plaire. Elevés au-deſſus des opinions ordinaires, ils s'élevent bientôt au-deſſus de ceux qui les ont. N'eſt-il pas juſte qu'ils ſe dédommagent de la peine qu'ils ont à renoncer aux premieres idées qui ſont toûjours cheres?

On intéreſſe encore leur vanité en leur préſentant des idées ſimples

ples d'une maniere peu commune. Un peu de myſtere les éveille, un doux effort leur plaît, & telle eſt la nature de l'eſprit, quoique pareſſeux, il eſt quelquefois bien-aiſe d'eſſayer ſes forces ſur une vérité qui fuit, mais qui peut être attrapée.

Les penſées fines ne ſont autre choſe que celles, qui, en conſéquence de leur difficulté à être ſaiſies, ou démêlées, donnent de l'exercice à l'eſprit. Les délicates touchent plus qu'elles n'éclairent & par-là appartiennent en propre au ſentiment: mais quand après en avoir été touché, on veut connoître la ſource du plaiſir qu'elles ont donné, il faut alors remonter à

un

un principe caché, & c'eſt à l'eſprit à faire cette opération, & à le chercher, car on veut bien chercher, pourvû qu'on ne cherche pas longtems, & qu'on ſoit ſûr de trouver.

Si l'on examine les agrémens du langage, on trouvera qu'ils viennent pour la plûpart de certaines oppoſitions qui jettent l'eſprit dans une eſpece d'embarras qu'il a toûjours de l'honneur à démêler. Qui ne ſait par exemple que c'eſt par ces oppoſitions qu'on donne des loüanges qui outragent, & des railleries qui flatent? En effet toutes les fois qu'en préſentant une idée, car on ne paroît pas frappé de l'impreſſion qu'elle doit faire, on cauſe une ſorte d'étonnement qui fait

plaiſir,

plaiſir. Ce qu'il y a de contraire dans ce qu'on dit, & dans ce qu'on fait ſentir, pique, reveille, & produit un effet qui eſt toûjours agréable.

Voilà donc la vanité des hommes flatée, mais ce n'eſt pas aſſez pour eux: ennemis d'un trop grand mouvement, il faut le leur menager, & ſatisfaire leur pareſſe.

La netteté du diſcours va toûjours à ſon profit; les idées ont entr'elles un certain ordre qu'on ne ſauroit manquer d'obſerver, ſans faire du dépit au Lecteur qui ne veut pas qu'on le fatigue mal à propos.

Des vérités qui ont un enchaînement naturel, veulent être miſes à leur place, & l'on ſouffre impa-

tiemment qu'une idée ſoit placée avant celle qui doit la précéder.

Les expreſſions figurées ſervent encore au ſoulagement de l'imagination. Comme nous peinons à tenir ferme des idées qui n'ont point de priſe, nous voulons qu'on nous les préſente avec des termes qui par des images ſenſibles ſoûtiennent notre attention, & nous déchargent d'une trop grande fatigue. Hé pourquoi les Auteurs prendroient-ils le ſoin de perſonnifier les mouvemens de notre ame, s'ils ne ſavoient que parce qu'ils leur donnent d'animé, ils corrigent la ſechereſſe & facilitent l'intelligence des raiſonnemens qu'il ſont ſur elle.

C'

C'eſt dans la même vûe qu'ils mettent en action tout ce qu'ils pourroient dire en Hiſtoriens. Ils ſavent que l'eſprit aime mieux voir paſſer une choſe ſous ſes yeux, que d'en entendre ſimplement le récit, & ils ne négligent pas une maniere de le faire joüir du paſſé, comme s'il étoit préſent. La clarté qu'on exige dans les conſtructions, ne vient encore que d'une ſecrette inclination pour la pareſſe. On veut qu'une phraſe ne renferme qu'un ſens unique. Dès qu'elle en renferme deux, elle eſt reputée mauvaiſe. La vûe de l'eſprit, qui ſeroit partagée, en deviendroit plus foible & en peineroit davantage.

Qu'il me ſoit permis de le dire

ici, l'esprit de système * qui paroît avoir quelque chose de fatiguant, ne

* Par esprit de système, j'entends ici une disposition, une habitude de l'esprit à s'élever aux principes des choses, à remonter aux idées générales & il est clair que cette habitude une fois acquise, l'intelligence des idées particulieres en devient plus facile, plus sûre, plus lumineuse, & par-là accomode notre paresse. Quant à cet esprit de système qui ne mettant jamais de bornes à sa curiosité, qui ne réprimant jamais son audace, prétend avoir une idée entiere & complette des choses, & qui, fier de sa chimere assemble des parties dont il ne lui est pas donné de connoître la Nature, les lie, les assortit, en fait un tout, dont il tâche de remplir les vuides, dont il se tourmente pour cacher les défauts, & qui à ce puérile

ne nous plaît tant, que parce qu'il accommode notre pareſſe. Quand on

puérile, & vain travail donne le nom pompeux de ſyſtème, je dis que, quoique la plus brillante, c'eſt cependant la moins reſpectable de toutes les qualités de l'eſprit. Un homme me diſoit un jour : tout faiſeur de ſyſtèmes eſt un fou, » ou un fripon : il eſt fou, quand en proie » à ſes idées, quand livré à la chaleur de » ſon imagination, il n'apperçoit point » le vice de ſon ſyſtème ; car tout ſyſtè- » me en a. Je le tiens fripon, ajouta-t-il, » lors qu'ayant aſſez d'eſprit pour voir » le vice de ſon ſyſtème, il tient le cas » ſecret & n'en dit mot. Le diſcours de mon homme : l'air pénétré avec lequel il établit ſa propoſition, la maniere dont il la prouva, m'étonna, & je ne ſûs pas trop que lui répondre. Quoi-

on nous a une fois élevé à la vérité la plus haute, nous voyons commodément toutes les autres : rangées par ordre, elles se présentent à nous distinctement, nous n'avons que le soin de les choisir.

Voilà ;

Quoi qu'il en soit, & quelque mal qu'il y ait à dire de l'esprit de système, il faut convenir qu'il suppose dans quiconque le possede, de l'étendue, & de la force dans l'esprit, mais l'esprit peut être étendu sans être juste ; l'imagination forte & vaste sans être réglée, & c'est ainsi que l'ont ordinairement les Faiseurs de systèmes, j'entends ceux qui y donnent de bonne foi, car tous n'y donnent pas, & il y en a tels qui ont bien ri des dupes qu'ils avoient faites.

Voilà, ce me ſemble, les moyens généraux pour plaire à l'eſprit humain. Des plaiſirs qu'il goûteroit, & dont il ignoreroit la cauſe, ne lui feroient pas honneur, & j'ai crû qu'on ſeroit bien aiſe de connoître l'origine des agrémens qu'on trouve ſemés dans les bons Ecrits. Je vais dire maintenant ce que le Dialogue a de particulier.

Le Dialogue, pour être parfait, doit renfermer une idée ſinguliere, & intéreſſante. On la veut ſinguliere, on eſt vain; on la veut intéreſſante, les hommes qui attendent tout leur bonheur des paſſions, ont bien affaire des vérités qui ne les touchent point. Je dis encore qu'on la veut unique quand elle

eſt

eſt féconde ; elle a bonne grace à être ſeule, & d'ailleurs l'eſprit qui n'a qu'elle à conſidérer la voit plus à ſon aiſe. Une autre adreſſe qui ſert merveilleuſement à la vivacité du Dialogue, c'eſt de faire enſorte que les Acteurs n'y ſoient jamais d'accord, qu'ils plaident preſque toûjours contradictoirement, ſauf à eux de convenir à la fin du Dialogue & d'établir pour fruit de leur diſpute une propoſition ſinguliere, mais vraie du moins par le côté qu'on la donne à conſidérer. A l'égard de la longueur du Dialogue, mon avis ſeroit qu'on lui en donnât peu, l'étendue lui ôte de ſa vivacité, & le Dialogue, tel que je le donne ici,

ici, ne ſauroit être trop vif. Je ne ſai pourtant ſi pour y parvenir, il eſt à propos de mener toûjours ſi vîte le Lecteur à la vérité qu'on veut lui faire appercevoir. Il y a quelquefois de l'art à la lui faire eſpérer quelque tems avant que de la lui donner, & ſi ſa courſe doit être légere, il eſt dangereux de la lui faire faire trop rapide.

Qu'on n'aille pas dire qu'il ſeroit plus beau de conduire droit à la vérité; je ſoûtiens qu'il n'en faut rien faire; & de bonne foi, n'y a-t-il pas de l'injuſtice à un Auteur d'exiger qu'on attrappe tout d'un coup une vérité à laquelle il n'eſt arrivé, qu'après bien de la fatigue? Oui, je le dirai, quand je devrois

jours voiſine d'un défaut, & l'eſprit qui veut attrapper le naturel, tombe quelques fois par pareſſe, dans un excès de ſimplicité qui lui ſied encore moins mal que la parure; car le Dialogue n'en ſouffre point. Ennemi de l'afeterie, comme de la pompe, il a pour partage les graces naïves, & la belle ſimplicité fait tout ſon ornement. C'eſt peut-être auſſi ce qui en fait la difficulté. On ne le croira peut-être pas, le ſtyle Oratoire & le ſtyle Poëtique ſont plus commodes, car de quoi s'agit-il là? de donner à ſon imagination le dégré de chaleur qui fait enfanter les idées vives, & qui produit les images fortes. Qu'on faſſe un Poëme ou une Ode on eſt cenſé

inſpiré

inſpiré & l'on a une Muſe ou un Dieu ſur le compte du quel on a à mettre tous ſes écarts : fait-on un Diſcours Oratoire, on fait pis ; on ſe trouve tout d'un coup échauffé à propos de rien, ou ce qu'on fait de plus ſage, on s'échauffe par degrès. Dans le Dialogue on n'eſt échauffé par perſonne, & il n'eſt pas permis de s'échauffer ſoi-même, c'eſt une néceſſité de prendre le ton de la converſation, & qu'on juge quelle triſteſſe * c'eſt pour l'eſprit humain de

* Je ne ſai par quelle fatalité l'eſprit, dès qu'on ſe met à écrire, prend auſſitôt ſon vol, & cherche tellement à s'élever, qu'il en coûte pour ſe réduire &

naïveté eſt-elle autre choſe que l'art de paroître frappé comme on le doit être, & de dire ce qu'on doit conſéquemment à l'impreſſion qu'on a reçue ?

N'oublions pas ici de faire honneur aux Anciens au ſujet du Dialogue. Ils en avoient imaginé un d'une eſpece bien ſinguliere : des Acteurs à la maniere de nos Comédiens Italiens faiſoient entendre par des ſignes, & par des geſtes, ce

---

maniere courte & vive d'exprimer un ſentiment, qui par l'élévation qu'il annonce, donne une haute idée de celui qui l'exprime, & par contre-coup éleve l'ame de ceux devant qui il eſt exprimé.

ce qu'ils auroient pû apprendre plus distinctement par des paroles.

Leur goût pour le Dialogue, alla plus loin. Peu contens de faire des Comédies où sans le secours des paroles, ils s'exprimoient d'une maniere intelligible, ils mirent encore dans leurs Ballets des danses Dialoguées; des Acteurs par des pas & des mouvemens cadancés peignoient les passions dont ils feignoient d'être agités.

On sait avec quel succès le Théatre François a imité des Anciens cette sorte de Dialogue, & l'on n'a encore aujourd'hui qu'un cri d'admiration pour les danses figurées & galantes d'un excellent

Danseur

Danſeur & d'une Danſeuſe parfaite. On eſt charmé de voir tous les caracteres de l'Amour peints dans leurs airs de tête, & dans les différentes inflexions de leurs corps. En effet, des ſentimens de tendreſſe exprimés dans de beaux vers, & prononcés par d'excellens Acteurs, toucheroient moins. Car enfin, un Acteur dit tout au plus ce qu'il doit dire dans la ſituation où il eſt, & ne nous laiſſe que le plaiſir de l'entendre. Mademoiſelle Prevoſt, & Monſieur Balon nous font ſeulement connoître par leurs mouvemens qu'ils s'aiment, & nous font dire à leur place tout ce qu'ils ſe devroient dire. Or l'eſprit eſt charmé d'un pareil

pareil exercice, & lorſqu'on lui laiſſe le champ libre ſur le chapitre des paſſions, il va toûjours plus loin qu'on ne le feroit aller.

Voilà mes Réflexions ſur la Nature du Dialogue. J'ai tâché de faire connoître l'origine de ſon agrément : J'ai ſemblé même établir des regles * pour lui donner toute

* Il eſt à propos que j'avertiſſe ici que lorſque je preſcris des regles pour le Dialogue, je ne les donne que pour les Dialogues de l'eſpece de ceux que je préſente au public : ceux de Lucien n'ont pas exactement les qualités que je demande, & n'en ſont pas pour cela moins parfaits : car j'avoue de bonne grace, que leur gaieté ſimple & naïve vaut

toute la beauté dont il eſt capable ; mais la ſorte d'eſprit qui donne des Mé-

---

vaut infiniment mieux que tout ce que j'ai prétendu mettre de piquant dans les miens. Je crois néantmoins que les regles que j'établis, ne ſont point mauvaiſes. Premierement, parce que les Dialogues dont je parle, étant beaucoup plus courts que ceux de Lucien, on a la permiſſion d'y jetter du feu, de le ſoûtenir, & même de le rendre plus brillant à la fin, ce qu'il eſt important néantmoins de faire avec réſerve. En ſecond lieu, il me paroît que le Dialogue, tel que je le demande, quoique moins ſimple doit être plus du goût de notre nation qui eſt portée aujourd'hui & peut-être trop aux choſes raiſonnées à la fois & brillantes. A l'égard de l'eſpece de Dialogues que nous ont laiſſés Platon

Méthodes, ne permet pas toûjours d'en faire uſage ; des vûes fines, & d'or-

---

ton & Cicéron, tout le monde ſait que ce ſont des converſations, & des converſations ſuivies qu'ont entr'eux des gens du monde, mais des gens du monde qui ont de l'eſprit, & qui l'ont cultivé. On ſait auſſi que tout devient le ſujet de ces entretiens, qu'on y agite des matieres de politique, qu'on y en agite de morale : mais ce qu'on ne ſait pas aſſez, & ce que les Anciens ſavoient, c'eſt que ces ſortes d'entretiens, ſont d'une reſſource admirable dans les matieres, qui, pour être bien éclaircies, demandent à être diſcutées, & méritent d'être approfondies. La forme du diſcours à qui il paroît que nous avons donné la préférence, avec l'inconvénient d'être moins naturelle, a encore celui d'être

d'ordinaire seches, font connoître le beau : il faut de la vivacité, de la

très-difficile. Combien d'art ne faut-il pas pour rendre un Discours coulant à la fois & vif, pour unir, & pour, si cela se pouvoit, rendre imperceptible le passage d'une idée à une autre, pour corriger la sécheresse de la Méthode, ou ce qui seroit encore mieux, en la conservant, de la faire tout-à-fait disparoître ? Tant de difficultés sont applanies dans le Dialogue. Ce qui fait le tourment & quelquefois le désespoir d'un Auteur, les transitions y deviennent d'une facilité merveilleuse. La froideur des raisonnemens se perd dans la foule des tours vifs que fournit à tout moment la conversation. Tout y est animé, tout y est libre, tout y est aimable. Aussi ne doutai-je point que c'est la difficulté qu'il y

la ſoupleſſe, & combien d'autres qualités ne faut-il pas encore pour le

---

a à réuſſir dans le Diſcours, qui nous le fait préférer aujourd'hui au Dialogue; car nous aimons le difficile, comme ſi le naturel bien employé ne l'étoit pas. Il faut qu'à ce ſujet je conte au Public une aventure qui ne me ſera pas honneur auprès de lui, mais elle ſera propre à le corriger. Feu M. de Fenelon Archevêque de Cambray, venoit de faire paroître ſa belle Lettre à l'Académie. On me l'envoya. Je la dévorai: enſuite de quoi je revins aux trois Dialogues, qui, comme la Lettre, roulent ſur l'éloquence, & par leſquels il eût été naturel que je commençaſſe, parce qu'ils ſont à la tête du Livre. Je ne le diſſimulerai point. Le début du premier Dialogue, début qui étoit néanmoins

le mettre en œuvre ? Ainſi je ne me flate point d'avoir ſuivi mes pro-

---

moins tel qu'il devoit être, m'ennuyât comme trop ſimple. Il me falloit ce jour là du vif, du piquant, je n'en trouvai point, & on peut juger de la promtitude avec laquelle je fermai le Livre. Deux ou trois ans après, un beſoin de lire me prit : je ne ſai auſſi ſi je n'eûs point quelques remords d'avoir jugé ſi légerement. Enfin, je me mis à relire ces Dialogues, & je puis aſſûrer le Public qu'en réparation de ma ſottiſe : je me ſuis beaucoup grondé depuis de les avoir crû mauvais. Moi, & les autres, nous jugeons trop vîte : nous voulons qu'on nous donne du vif, du pétillant ; nous en voulons par tout ſans ſonger que le pétillant n'eſt bon que dans les Epigrammes, que dans les ſoupers ;

propres regles, je crois même y avoir manqué. J'ai dit, par exemple, que le Dialogue, pour avoir toute sa perfection, devoit renfermer une idée singuliere, qui, après avoir été attendue quelque tems se déclarât à la fin : & j'ai ajouté que cette idée devoit être unique. Il m'arrive néantmoins dans plusieurs Dialogues de présenter deux idées ; je ne sai si c'est ma faute, mais

pers, que dans les conversations du monde, qui étant ordinairement décousues, & toûjours légeres, lui fournissent une place qui lui sied bien, & c'est là précisément où l'on ne le met plus, tant on est adroit en ce siecle-ci à faire de ses qualités un emploi raisonnable.

mais il eſt peu d'idées aſſez fécondes pour fournir un Dialogue d'une longueur raiſonnable ; & quoiqu'on doive avoir des égards pour la pareſſe de l'eſprit, je crois qu'il vaut mieux courir riſque de le fatiguer, que de l'expoſer à un ennui qu'il ne ſauroit ſouffrir.

Nous ſommes dans un ſiecle incommode pour les Auteurs. Un Lecteur demande de belles choſes, & veut qu'on les lui donne vîte; je crois même qu'on perdroit auprès de lui tout l'honneur d'une découverte, après laquelle on le feroit trop languir. Il faut donc avoir aſſez bonne opinion de ſon Lecteur pour oſer le charger. Que riſque-t'on ? & ne pardonnera-t'il pas

pas volontiers la fatigue qu'on lui fera eſſuyer, lorſqu'elle prouvera combien l'on préſume de ſon intelligence ?

Je dirai encore pour ma juſtification que lorſque j'ai mis deux idées dans le même Dialogue, j'ai eu ſoin qu'elles ſe touchaſſent, & que le rapport qui étoit entr'elles, en fit une eſpece d'unité.

Je dois maintenant répondre à une objection qu'on ne manquera pas de me faire, & que je me ſuis déjà faite à moi-même. Pour mieux montrer la foibleſſe des hommes, je ne fais pas honneur aux Dieux que je fais parler, & ſouvent dans mes Dialogues ils dérogent à leur dignité. Mais quoi ? Tels que les Poë-

tes nous les repréſentent ne ſont-ils pas ſujets aux mêmes penchans ? Ne ſont-ils pas agités des mêmes paſſions que nous ? & voulant corriger les hommes, ne m'eſt-il pas permis de décrier leurs vices dans ces mêmes Dieux qui ſemblent les juſtifier ?

Voilà ſurquoi j'avois à prévenir le public, & je le prie de vouloir ſe ſouvenir quelquefois que je fais parler des Dieux pour inſtruire des hommes ; un langage, plus convenable à la Majeſté des Dieux, auroit mis de la nobleſſe dans mes Dialogues, mais il y auroit mis auſſi un peu d'embarras, & je ſens qu'il y a déjà aſſez de ſéchereſſe, mais comment la ſauver ? Je m'étois

tois proposé de combattre les préjugés ; il falloit, pour exécuter mon dessein, remonter à des principes qui sont secs, & je l'ai fait : je sai ce qu'il m'en va coûter, mais je suis assez hardi pour m'exposer au courroux du Lecteur qui ne manque jamais de punir un Auteur qui ne le rejoüit point.

Je suis bien aise d'avertir encore que je décrie quelquefois les vertus humaines, mais j'espere qu'on m'en saura gré. On ne sauroit trop faire voir combien notre vanité met d'Art à les embellir. Il me falloit donc attaquer l'orgueil dans son fort, dissiper l'éclat dont ces hommes superbes avoient paré la fausseté de leurs vertus, éclairer leurs imperfections, mettre au grand

jour

jour leur miſere, les faire rougir de leur adreſſe à ſe la déguiſer, & les diſpoſer par là à acquerir ces vertus chrétiennes, qui, pures, comme leur origine, ont ſeules le droit de donner à l'ame ce ſentiment d'excellence, qui la flate ſi fort?

Il ne me reſte plus à me juſtifier, que ſur le fond des choſes, & c'eſt ſurquoi je prierai le Public de me faire grace, après quoi je ne l'entretiendrai plus de mon Ouvrage: il y a toûjours de l'orgueil à parler de ſoi, fût-ce avec modeſtie, mais le ſilence eſt-il plus modeſte? Non, la vanité qui ſe cache, pour ſe payer de l'effort qu'elle fait, en devient plus vive, & n'en eſt que plus délicate.

Fin du Diſcours.

DIALOGUES DES DIEUX.

DIALOGUE

DIALOGUE I.

L'AMOUR & PLUTUS.

Comparaiſon de l'Amour & de l'Avarice.

L'AMOUR.

CE doit être une jolie condition que la vôtre. Vous poſſédez tous les Tréſors de la terre, vous êtes le Dieu des richeſſes; cependant vous n'en êtes pas plus heureux; car enfin que vous ſervent tous ces biens, ſi vous

remettez toûjours à en faire uſage ?

PLUTUS.

Vous n'avez pas ce défaut-là ; & l'on ſait que vous êtes fort preſſé de joüir.

L'AMOUR.

D'accord ; mais ſongez à vous juſtifier.

PLUTUS.

Il ne s'agit pour cela que de démêler une erreur d'imagination. On ſe figure que pour faire un uſage agréable de mes richeſſes, il eſt néceſſaire que j'en faſſe part aux autres. Non, la vanité ne me fournit pas cette ſorte de plaiſirs, l'avarice m'en donne de meilleurs. Ah ! ſi vous ſaviez combien ma maniere de joüir a d'avantage, &

com-

combien elle eſt au-deſſus de la vôtre. Vous n'avez pas plutôt joüi, que vos deſirs vous quittent, & vous voilà auſſi-tôt tombé dans un état de langueur dont vous ne ſortez pas que d'autres deſirs ne viennent prendre la place de ceux qui vous ont quitté. Pour moi je ne perds pas ainſi mon bonheur, en joüiſſant de l'objet qui le cauſe. La poſſeſſion de mes biens ne ſert qu'à riter le deſir de les augmenter; ce deſir n'eſt point une peine mme chez les Amans, mon œconie m'en aſſûre la ſatisfaction.

L'AMOUR.

Mais vous êtes dévoré par la ite de perdre le bien que vous dez.

PLUTUS.

J'ai cela de commun avec vous ; & il eſt à propos que les choſes ſoient ainſi. L'on s'endormiroit dans ſon bonheur, & l'on n'en ſentiroit pas le prix ſi l'on n'avoit quelque inquiétude de le perdre. Mais c'eſt une inquiétude douce, aſſaiſonnée par ma vigilance, elle devient telle qu'il faut pour donner de la pointe à mes plaiſirs. Il n'en eſt pas de même de vous autres Amans, c'eſt à trop bon titre que vous êtes inquiets, pour pouvoir être heureux. Un coup du caprice que vous ne ſauriez parer, vous fait tomber du haut de la félicité.

L'AMOUR.

Hé bien, qu'en concluez-vous ? qu'il

u'il y a des défauts en amour ; ne vous le diſpute pas : mais en vez-vous prendre le droit de ire entrer en comparaiſon vos aiſirs avec ceux que fournit la us douce de toutes les paſſions ?

PLUTUS.

Pourquoi non ? Je vous ſoûtiens ie l'on eſt plus content dans mon mpire que dans le vôtre. N'allez s me dire que l'avarice eſt dé- iée, je le ſai bien ; mais c'eſt par ie eſpece de vengeance. Comme n'a pu empêcher d'être heureux ux qui goûtent les avantages de varice, on leur a refuſé la dou- ur d'être reconnus pour tels. oilà tout le mal qu'on a pu leur re.

L'AMOUR.

Hé pouvoit-on leur en faire assez, & l'avarice n'est-elle pas la plus vilaine des passions ? Toutes les autres lient les hommes entr'eux, elles établissent un commerce qui fait le nœud de la Société. Voyez l'Amour, on y donne des sentimens & l'on en reçoit ; il en est de même de la gloire, quand on veut recevoir des loüanges, il faut en donner : il n'y a que l'avarice qui ramene tout à elle, & qui ne veut rien rendre.

PLUTUS.

Voilà son grand défaut ; mais qu'importe, elle rend heureux ceux qu'elle possede.

L'AMOU

L'AMOUR.

Je ne sai que vous dire, ce sont de petits plaisirs que ceux qui ne se communiquent pas.

PLUTUS.

Vous vous l'imaginez. La Nature a fait des plaisirs qui se partagent, elle en a fait aussi de solitaires.

L'AMOUR.

Quand cela seroit, l'avarice n'en seroit pas une passion moins détestable; elle n'est bonne que pour celui qui en est dominé.

PLUTUS.

Mais vous qui parlez si mal de l'avarice, songez-vous qu'il y a une sorte d'avarice en amour? On ne veut partager avec personne le bien

qu'on poſſede, on ne néglige rien pour ſe l'aſſûrer, rien ne coûte pour l'étendre. Toutes les paſſions ont les mêmes caracteres, & deviennent eſtimables dès qu'elles ſont capables de nous rendre heureux.

L'AMOUR.

Oui; mais il y a des paſſions qui en nous rendant heureux, tournent auſſi au profit des autres.

PLUTUS.

D'accord; mais la Nature en a fait auſſi qui ne regardent que nous.

L'AMOUR.

Il eſt vrai; les unes ſont appellées des vices, les autres des vertus.

DIALOGUE

DIALOGUE II.

MINERVE & MERCURE

Sur l'Éloquence.

MINERVE.

DE QUOI s'eſt aviſé Jupiter de vous faire Dieu de l'Éloquence & Dieu des Filoux ? Ce dernier titre vous faiſoit-il aſſez d'honneur pour l'aſſortir au premier ? Ah ! remettez-lui une ſi étrange Divinité ; il ne ſied point à un Dieu d'être à la tête d'une troupe de brigands, & d'autoriſer le crime.

MER-

MERCURE.

Ah ! de grace, laiſſez le Ciel comme il eſt, il y auroit trop de réforme à faire : mais qui vous a donné, je vous prie, la liberté de parler ſi mal des Filoux ; leur métier ne ſuppoſe-t-il pas de l'adreſſe, & une ſorte d'intrépidité qui ne le rend pas tout-à-fait mépriſable ? Si vous me mettiez de mauvaiſe humeur, je pourrois vous dire qu'on feroit fort bien de les eſtimer, quoiqu'on ne faſſe pas trop mal de les punir. Licurgue qui étoit homme de bon ſens, en jugeoit autrement que vous. Il avoit mis le larcin en grande conſidération : c'étoit, ſelon-lui, un prélude pour le métier de la guerre. Songez-y bien, le

larcin

larcin a été l'école de tous les Grands Hommes qu'a produit Lacédemone.

MINERVE.

N'en déplaise à Licurgue, je déteſterai toûjours cette eſpece de gens dont la fonction eſt d'enlever le bien des autres. Mais dites-moi pourquoi notre grand Dieu Jupiter a-t-il réuni en vous ces deux ſortes de Divinités? Ne ſeroit-ce point qu'il a reconnu en vous des talens pour faire dignement ces deux métiers? Ne ſeroit-ce point auſſi qu'ils ſe reſſemblent? En effet, l'Éloquence eſt une eſpece de fripponnerie; c'eſt l'art de ſurprendre les hommes, c'eſt une maniere délicate de les ſéduire.

MER-

MERCURE.

Il y a ce me ſemble encore une autre ſorte d'Éloquence dont vous ne parlez pas, une Éloquence forte & vive, qui, négligeant l'adreſſe, n'a pour armes que la force, telle qu'étoit celle de Démoſthene ; & celle-là vous pourriez la comparer à cette eſpece de gens qu'on nomme des voleurs de grands chemins.

MINERVE.

Ah ! ces Orateurs-là ne ſont pas dangereux ; on eſt toûjours en garde contr'eux, & ne fût-ce que pour l'honneur de ſa vanité, on ſait fort bien leur réſiſter. Je me défierois bien plus d'un Orateur adroit & délicat, qui cachant les deſſeins

deſſeins qu'il auroit ſur moi, chercheroit à me ſurprendre. Comme je ne me ſentirois pas attaqué, je ne ſongerois pas à me défendre, & j'aurois l'agrément de me laiſſer vaincre ſans en avoir la honte.

MERCURE.

Ne ſoyez donc plus ſurpriſe de ce qui vous paroiſſoit biſarre dans l'aſſortiment des deux Divinités dont je ſuis honoré. Il y a mille choſes comme cela qui paroiſſent folles, & qui deviennent raiſonnables quand on les examine. Mais vous, pendant que nous ſommes d'humeur à examiner nos titres, apprenez-moi pourquoi l'on vous a fait Déeſſe de la Guerre & de la Sageſſe ? Il me ſemble que vous

ne

ne sauriez posséder une de ces qualités, que vous ne renonciez à l'autre.

MINERVE.

Qui vous a dit cela ? La Guerre a des avantages que vous ne connoissez pas ; elle défait la Société de ce qu'elle a de mauvais. C'est un venin qui est fait pour la purger, & lui emporter ce qui pourroit l'incommoder. De plus, où prenez-vous que les hommes doivent être conduits par la Sagesse ? Ah ! je suis trop de leurs amies pour leur donner un guide comme celui-là ; il leur faut des folies. Il n'y a que cela qui puisse les réjoüir.

MERCURE.

Je ne croi pas qu'ils aient de repro-

reproches à vous faire, & vous les avez faits, ce me ſemble, tout auſſi fous qu'ils peuvent l'être.

MINERVE.

Il me les falloit auſſi fous qu'ils ſont, pour que ma conduite fût ſage. C'eſt par les folies, que je gouverne l'Univers; je ne trouverois pas ſi bien mon compte à les gouverner par la raiſon. Et que ſeroit-ce ſi les hommes étoient raiſonnables? Ne ſuffit-il pas qu'ils s'imaginent l'être?

MERCURE.

Comment voulez-vous qu'ils puiſſent ſe tromper juſqu'à ce point?

MINERVE.

Oh! les hommes ſont fous; mais

mais ils ne ſont pas ſots. Jugez-en vous-même, & voyez leur adreſſe; ils ont fait de leurs folies tout autant de vertus.

MERCURE.

Si cela eſt, je ne ſaurois aſſez les loüer, d'avoir trouvé le moyen de joüir, de l'agrément de la folie, & de conſerver l'honneur de la ſageſſe.

DIALOGUE

DIALOGUE III.

APOLLON & VENUS

Sur la Sageſſe.

APOLLON.

NE ſauriez-vous faire un bon choix, & vous en tenir-là? Faudra-t-il qu'on n'entende jamais parler que de vos nouvelles aventures?

VENUS.

Donnez-moi un Amant, qui me fourniſſe toûjours du plaiſir, & je vous promets de lui être toûjours fidele.

APOLLON.

Fort bien : vous tirez d'un objet tout le profit que vous en pouvez tirer, & lorſque cet objet eſt épuiſé pour vous, vous courez à un autre.

VENUS.

Hé bien, que trouvez-vous à redire à cette conduite ? Dépend-il de moi de faire durer mes deſirs ? De plus, quand j'en ſerois la maîtreſſe, il y auroit de la ſageſſe à moi à les faire ſuccéder les uns aux autres. Les premiers deſirs qu'un objet fait naître, ſont ce qu'il y a de meilleur à nous donner ; c'eſt la fleur des plaiſirs de l'amour, le reſte n'a plus rien que de languiſſant.

APOLLON.

APOLLON.

Votre morale étoit trop bonne pour vous en tenir à la simple spéculation.

VENUS.

Aussi ai-je eu soin de la réduire en pratique : mais vous qui m'accusez d'inconstance, savez-vous bien que vous êtes plus inconstant que moi. Vous n'avez pas plûtôt trouvé une vérité, que vous courez après une autre. Que ne vous tenez-vous en repos ?

APOLLON.

Voilà la difficulté ; nous avons une furieuse demangeaison de savoir, nous autres Savans. Croiriez-vous bien que nous aurions autant de peine à nous passer de connois-

ſances, que vous pouvez en avoir à vous paſſer de plaiſirs ? Car enfin nous avons des beſoins auſſi-bien que vous, & l'eſprit a des intempérances auſſi difficiles à régler que le cœur.

VENUS.

Mais vous devriez être las de chercher ; car outre que je vous croi rarement récompenſé de vos recherches, pouvez-vous ſuffire à chercher toûjours ? Voilà bien de la fatigue.

APOLLON.

Oh ! quand nous ſommes las de chercher, nous avons une reſſource : nous nous mettons à croire ; c'eſt ainſi que nous prenons des forces pour continuer notre courſe.

VENUS.

VENUS.

Comment : ce n'eſt que par laſſitude que l'on croit ? Je ne me le ſerois jamais imaginé.

APOLLON.

Cela eſt pourtant ainſi.

VENUS.

Pouvez-vous bien profiter toûjours de cette reſſource-là ? car il faut que vous doutiez ſouvent : il y a bien des choſes qu'on ne doit point croire ſans les avoir ſérieuſement examinées.

APOLLON.

Auſſi doutons nous le moins que nous pouvons ; le doute eſt fatiguant pour l'eſprit ; c'eſt un état qui demande trop de mouvement. Nous voudrions bien joüir du plaiſir

ſir de croire, ſans nous donner la peine d'examiner.

VENUS.

Et où eſt la néceſſité d'examiner ? L'ignorance vous vaudroit bien des plaiſirs que la curioſité vous fait perdre.

APOLLON.

Je vous dis encore une fois que les hommes faits comme ils ſont, ne ſauroient abſolument demeurer ignorans, & qu'ils ne ſauroient pas plus ſe diſpenſer de connoître, qu'ils peuvent ſe diſpenſer de ſentir. Nés pour faire ces deux choſes à la fois, ils rempliſſent parfaitement les fonctions auxquelles ils ſont deſtinés. Figurez-vous l'eſprit qui va d'un côté, & le cœur de l'autre,

tre, & qu'ils courent sans cesse tous les deux; l'un pour acquérir de nouvelles connoissances, l'autre pour acquérir de nouveaux desirs.

VENUS.

Voilà une fort sotte condition que celle qui fait chercher toûjours, & qui ne fait jamais trouver presque rien.

APOLLON.

C'est toûjours un plaisir d'aller; on n'aime point le repos. Après cela la nature s'embarrasse peu que les hommes soient contens d'elle sur cet article, non plus que sur bien d'autres. Elle ne consulte point l'intérêt de leur bonheur dans tous les mouvemens qu'elle leur donne:

elle

elle ne travaille jamais que pour elle. Il eſt vrai qu'il lui arrive quelquefois de faire quelque choſe en leur faveur ; mais ils ne doivent nullement lui en tenir compte ; c'eſt qu'elle a beſoin d'eux. Par exemple, elle met dans leur cœur une capacité de ſentir, que rien n'a la puiſſance de remplir ; elle donne à leur eſprit une avidité de ſavoir qui n'a point de bornes. Croyez-vous que ce ſoit pour eux qu'elle a fait tout cela ? Non, c'eſt pour elle : Elle ſait qu'il faut que pour l'intérêt de ſon ouvrage ils ſoient dans un mouvement continuel ; n'ayez pas peur qu'elle les en laiſſe manquer. En effet, y auroit-il rien de plus froid que le ſpectacle de l'Univers,

l'Univers, s'il n'étoit varié par les différentes occupations des hommes ? Que deviendroient les Arts, les Sciences, & les effets utiles qu'elles produiſent, ſans ce deſir curieux dont les hommes ne ſauroient ſe défaire ? Le monde ne ſeroit plus qu'un tas de fainéans, qui ne feroient que ſe regarder, & s'endormir dans un repos continuel.

VENUS.

C'eſt-à-dire qu'il a été prudemment établi par la Nature, que les hommes ſeroient toûjours agités ; & pour réuſſir dans ſon deſſein, elle a l'adreſſe de leur propoſer un but qu'ils n'attrapent jamais.

APOLLON.

Fort bien.

VENUS.

A mon égard je suis fort contente qu'elle ait donné du mouvement au cœur : ce seroit quelque chose de bien triste d'avoir un cœur qui ne fût rien : mais il me semble qu'elle auroit bien pû se dispenser de donner du mouvement à l'esprit. Je ne vois pas que cette agitation-là doive être bien agréable.

APOLLON.

Et moi, je vois bien que vous vous imaginez qu'il n'y a que l'amour qui puisse fournir du plaisir. Cela marque que vous avez été fort contente de lui ; mais apprenez qu'il y a des plaisirs qui pour

être

être d'une autre espece, ne sont pas moins doux que les vôtres. Ah! si vous aviez vû un Savant qui vient de saisir une vérité qui lui plaît, dans quels transports ne le verriez-vous point? Jamais un Amant qui possede un objet qu'il a ardemment desiré, n'a été rempli d'une joie plus délicieuse. Et pourquoi ne seroit-il pas aussi heureux qu'un Amant? N'a-t-il pas comme lui l'honneur de la conquête? Que dis-je, il doit se tenir plus glorieux, il ne doit rien au caprice, il ne doit rien qu'à lui-même, son attention lui fait assujettir une vérité rebelle.

VENUS.

Vous voulez donc que la scien-

ce ſoit une paſſion auſſi-bien que l'amour, & même une paſſion auſſi agréable ?

APOLLON.

Je ne ſai ſi elle eſt auſſi agréable ; mais je puis vous dire que toutes les paſſions ſont bonnes. Elles ſont trop précieuſes pour en rien laiſſer perdre, il faut les mettre à profit, il faut oſer ſe plaindre de n'en point avoir aſſez.

VENUS.

Mais la ſageſſe les défend.

APOLLON.

Bon, il ſied bien à la ſageſſe de défendre les paſſions ; elle eſt elle-même une paſſion.

VENUS.

La ſageſſe une paſſion !

APOL-

APOLLON.

Oui, une passion : on a de la peine à le croire, parce qu'elle veut chasser les autres, & qu'elle se déclare leur ennemie. Cependant ne croyez pas que parce qu'elle n'en a point le titre, elle n'en a pas la vivacité. Et quoi ! pour se rendre maîtresse du cœur de l'homme, ne faut-il pas que la sagesse l'agite & le remue ? Et n'est-ce pas là ce qui fait le caractere des passions ?

VENUS.

Fi, je ne veux pas d'une passion qui ne sauroit souffrir les autres.

DIALOGUE IV.

PAN & VENUS.

Sur la maniere d'attaquer un cœur.

VENUS.

NON, vous ne ſauriez vous juſtifier des rigueurs qu'a eu pour vous Syrinx. C'eſt les avoir méritées, que de n'avoir pas ſu les vaincre; & n'eſt-il pas honteux pour le Ciel qu'un Dieu ait aimé une Mortelle, & n'ait pas ſu en triompher?

PAN.

Que me reprochez-vous? Et ce qu'il

qu'il me manque d'agrémens doit-il m'être imputé pour un crime ?

VENUS.

Ne diroit-on pas, à vous entendre, que pour plaire il faille être beau comme l'Amour ? Non, notre foiblesse dispense les amans de tant de charmes.

PAN.

Que me falloit-il donc ?

VENUS.

Il falloit s'y prendre mieux que vous n'avez fait, & certainement vous auriez réussi ; pourquoi non ? La nature a jetté dans chaque cœur des semences générales de tendresse, qui ont pour objet le sexe qui lui est différent ; & cela suffit pour se faire aimer, quand elle a

refusé le secours de ces phisionomies privilégiées qui s'assûrent par elles-mêmes des cœurs.

PAN.

C'est-à-dire, qu'avec la seule qualité d'homme, on peut aspirer à l'honneur de plaire.

VENUS.

Sans doute; mais un Amant qui n'a pour lui que ces dispositions générales de tendresse qu'un sexe a l'un pour l'autre, n'a pas toûjours suffisamment ce qu'il lui faut pour plaire; il est quelquefois à propos que l'art vienne l'aider: & quand vous saurez de quelle maniere est fait le cœur de l'homme, vous verrez que l'assujettir n'est pas un ouvrage si difficile. Ce qu'il y a

de

de ſingulier, c'eſt qu'on l'attaque à-peu-près comme une Place de guerre : on prend des ſoins pour un objet, on étudie ſes goûts, on cherche à y entrer, on fait ſa conquête par détail ; enfin l'on s'en rend maître abſolu, & à tout cela il n'y a pas tant de gloire qu'on diroit bien pour les amans. La diſpoſition que nous avons à nous rendre, diminue bien l'honneur qu'ils ont à nous vaincre. Mais ſachons un peu comment vous vous y prîtes pour faire réuſſir les deſſeins que vous aviez ſur Syrinx. Je gage que vous vous préſentâtes à elle plein de ſes charmes, & que comme s'il ſuffiſoit de dire qu'on aime pour être aimé, vous lui fîtes montre de la tendreſſe la plus vive.

PAN.

point auſſi quelque méthode particuliere pour cela ?

VENUS.

Non, c'eſt la même. Le trouble qui nous aſſujettit un cœur, nous en aſſûre auſſi la poſſeſſion ; mais la garde en eſt plus difficile que la conquête. Souvent il en coûte peu pour plaire, & il en coûte toûjours beaucoup pour plaire long-temps. Souvent on eſt trop amoureux pour pouvoir être long-temps aimable : ſouvent auſſi l'on n'eſt pas aſſez piqué d'un objet, pour lui vouloir ménager une longue tendreſſe ; mais les moyens de ſe continuer la vivacité d'un cœur ſont toûjours ſûrs à celui qui voudra ou pourra les prendre. Qu'on paroiſſe

toûjours

toûjours nouveau, ſous quelques formes que l'on ſe montre ; pourvû qu'elles ſoient variées, on ne peut que ſe faire aimer davantage.

PAN.

Je ſuis charmé que vous ayez trouvé des remedes pour l'inconſtance : j'entrois toûjours en mauvaiſe humeur, lorſque je ſongeois que les plus belles amours devoient finir.

VENUS.

Qu'aviez-vous tant à vous fâcher ? Cette ſorte de conſtance n'a rien de ſi délicieux ; elle ne ſe ſoûtient qu'à force de remedes, & a toûjours quelque choſe de languiſſant. Pour être heureux, il n'y faut rien mettre du ſien : & le bonheur des hommes n'eſt jamais l'ouvrage de leur raiſon. DIA-

DIALOGUE V.

MELPOMENE,

Muſe de la Tragédie,

URANIE, *Muſe de l'Aſtronomie.*

Sur la Perfection.

URANIE.

AH! ma ſœur, vous ſeriez bien plus aimable ſi vous ſongiez moins à plaire; ne ſentez-vous pas qu'il y a une ſorte de coquetterie à parler toûjours, comme vous faites, un langage meſuré?

MELPOMENE.

Eſt-ce un défaut que de ſonger

à

à plaire ? Et croyez-vous que la vérité se passât si facilement de l'agrément que je lui donne ?

URANIE.

C'est-à-dire que la vérité a besoin du secours de l'erreur.

MELPOMENE.

Comment besoin ! Elle ne sauroit s'en passer. C'est aux fictions qu'elle doit tout son mérite. Voyez l'Éloquence, qui est une espece de Poësie, combien de figures outrées n'est-elle pas obligée d'employer, & le tout souvent en faveur de la vérité ?

URANIE.

Mais du moins l'Éloquence est affranchie de cette captivité où vous met la rime.

MEL-

MELPOMENE.

Oui ; mais l'Éloquence a ſa meſure & ſa cadence, auſſi-bien que la Poëſie.

URANIE.

Ah ! la contrainte où ſe met l'Éloquence, lorſqu'elle veut flatter les oreilles, ne diminue rien de ſa vivacité ni de ſon exactitude. Elle remue le cœur quand elle le juge à propos, & on l'a vûe plus d'une fois donner à l'imagination des ſpectacles auſſi beaux que vous auriez pû faire ; ſes mouvemens hardis ne ſont point arrêtés par un vain arrangement de paroles, & cette liberté dont elle joüit, vaut à la raiſon, quand elle s'emploie pour elle, ſa lumiere la plus pure. Il

n'en

n'en eſt pas de même de la Poëſie : une rime ſtérile éteint ſouvent ſon plus beau feu ; & l'idée la plus chere eſt quelquefois la victime d'un mot qui ne ſauroit s'unir à elle.

MELPOMENE.

C'eſt pourtant cela qui fait le prix de la Poëſie.

URANIE.

Et c'eſt ce qui fait la honte de la raiſon : il ſemble que les hommes peu ſatisfaits de l'honneur que donne la découverte de la vérité, aient voulu relever leur gloire par la difficulté qu'ils ont mis à la rendre. Ne diroit-on pas que l'habitude qu'ils ont avec elle les en a dégoûtés.

MELPOMENE.

Vous avez raiſon, les hommes la trouvent rarement, & pourtant ne l'eſtiment guere. Jamais on ne les a vûs curieux de vûes diſtinctes, ils ne les veulent qu'agréables. Je dis plus, rien ne fait tant de tort à la vérité que l'air qui lui eſt naturel : dans combien d'ornemens n'eſt-on pas forcé de l'envelopper pour cacher cette ſechereſſe qui lui eſt attachée ? Choſe étrange ! L'eſprit humain, qui ſemble fait pour elle, veut preſque la méconnoître. Qui le ſait mieux que vous, ma Sœur ? Les ſciences auxquelles vous préſidez ſont les ſeules qui aient la vérité pour objet ; cependant combien peu de gens s'en occu-

occupent : apprenez la source de leur malheur ; elles ne sont que vraies.

URANIE.

Outre la vérité qu'elles ont seules en partage, ce sont encore les seules qui soient utiles. Ne sont-ce pas elles qui ont découvert aux hommes des Astres que nous n'avions pas faits pour être apperçus d'eux ? C'est par le moyen de ces Astres qu'ils tiennent la facilité de traverser les Mers les plus spacieuses ; & n'est-ce pas l'attention qu'ils y donnent, qui nous dérobe tous les jours quelqu'un de nos secrets.

MELPOMENE.

Mais pourquoi vous plaindre de l'oubli où vous êtes ? Vos sciences

ne réjoüiſſent point, & les hommes veulent être réjoüis. Les ſciences abſtraites ſont utiles, on les eſtime; celles dont je m'occupe ſont agréables, on les aime.

URANIE.

Convenez du moins que les miennes ſont plus parfaites.

MELPOMENE.

Pourquoi voulez-vous que j'en convienne? Cela n'eſt pas vrai; & ſi quelqu'une de nous avoit à l'emporter ſur l'autre en matiere de perfection, ce devroit être moi. Les ſciences auxquelles je préſide ont de l'agrément, les vôtres n'ont que de l'utilité.

URANIE.

Vous donnez là à la perfection une

une plaiſante ſource.

MELPOMENE.

Elle n'en a pourtant point d'autre. Une choſe eſt plus ou moins parfaite, à proportion des rapports de convenance qu'elle a avec nous.

URANIE.

Sur ce pié-là les perfections n'exprimeroient que ce que nous ſentons à l'occaſion des choſes, ou ce que nous ſouhaitons leur trouver, & non pas ce qu'elles ſont elles-mêmes. Quoi ! lorſque je verrai de la bonté dans une perſonne, cette perfection-là ne lui appartiendra pas, & marquera ſimplement le plaiſir que j'ai de la trouver dans une diſpoſition qui m'eſt convenable ?

MELPO-

MELPOMENE.

Oui, la perfection eſt un ſentiment de l'ame, qui honore d'un beau nom un objet qui a des qualités dont elle a beſoin.

DIALOGUE.

DIALOGUE VI.

VULCAIN & MARS.

S'il eſt bien établi que l'honneur des hommes dépende de la fidélité de leurs femmes.

MARS.

LE Soleil vous rendit un bien mauvais office, lorſqu'il vous avertit de ce qui ſe paſſoit entre Venus & moi. Avoüez-le, ce fut pour vous un vilain ſpectacle que votre femme entre mes bras.

VULCAIN.

Que trouvez-vous d'humiliant pour moi dans cette aventure?

MARS.

MARS.

Comment, votre vanité ne fut point blessée, & vous pûtes me voir sans chagrin partager avec vous les faveurs de Venus?

VULCAIN.

Pourquoi non? Je vous assûre que vous ne pouviez me faire plus de plaisir : J'étois trop familiarisé avec les beautés de Venus, ses appas souffroient déjà un peu de la possession; vous vîntes le plus à propos du monde continuer à mon cœur la vivacité qu'il commençoit à perdre.

MARS.

Je n'aurois jamais crû que vous m'eussiez eu tant d'obligation de

plaisir

plaisir que j'ai eu à vous obliger a dû vous dispenser de la reconnoissance.

VULCAIN.

Ne raillez point tant : vous ne pûtes aussi me faire plus d'honneur que vous m'en fîtes en cette occasion-là. Quel charme ne fut-ce pas pour moi de voir par l'excès du plaisir que vous témoignâtes, l'estime que vous faisiez d'un bien dont j'avois la propriété, & dont j'étois le maître de joüir quand je voulois ? Ah ! convenez que les faveurs que vous obtîntes de ma femme, dûrent bien augmenter le cas que j'en faisois.

MARS.

Il est vrai, les hommages que je

rendois à Venus avoient de quoi vous flater. Sa beauté ne laissoit point naître de desirs dans mon cœur, qui ne servissent à votre gloire ; mais votre gloire vouloit qu'elle ne les contentât pas.

VULCAIN.

Pourquoi? Vous eussiez pû douter de mon bonheur, si vous ne l'aviez pas éprouvé vous-même. Il étoit de mon honneur que vous connussiez toute l'étendue de mes plaisirs.

MARS.

Vous me feriez presque croire que tout l'avantage a été de votre côté ; mais encore faut-il qu'il me demeure quelque profit.

VULCAIN.

Vous le dirai-je franchement ; je

je ne vois que de la honte pour vous dans cette même occasion dont le souvenir vous rend si fier. Car enfin les démarches que nous faisons pour enlever le bien d'un autre, prouvent que ce bien-là nous manque pour être heureux. Les mesures que vous prîtes pour surprendre la vertu de Venus, furent autant d'aveux forcés de mon bonheur ; elles exprimerent ce qui manquoit au vôtre.

MARS.

Mais aussi quelle satisfaction n'a-t-on pas, quand par son mérite on se donne droit à des faveurs auxquelles on ne doit point aspirer.

VULCAIN.

Ah ! voilà un plaisant droit que

celui qui eſt établi ſur le caprice des Belles, & vous donnez-là aux plaiſirs des amans un édifice bien fragile. Pour nous autres maris, nous ne formons jamais de deſirs dont nous ne tenions la ſatisfaction aſſûrée. Voulons-nous des plaiſirs, il y en a toûjours qui nous attendent; le devoir qui fait qu'on nous les donne, ne permet point qu'on nous les refuſe. Je ne mets point encore au rang de nos avantages celui d'être déchargés de la reconnoiſſance : car enfin on ne nous fait point de grace comme à vous autres, en nous rendant heureux; nous le ſommes, parceque nous devons l'être.

MARS.

MARS.

Je ſuis charmé de vous trouver l'eſprit ſi bien fait ; j'avois toûjours eu peur que les fréquentes infidélités de Venus ne vous cauſaſſent de l'inquiétude.

VULCAIN.

Ah ! ne craignez rien, j'ai ſur cela les idées auſſi ſaines qu'on puiſſe les avoir : & croyez-vous que je me ſois jamais imaginé que les charmes de Venus n'étoient faits que pour moi ? Non, ce n'eſt pas l'intention de la Nature, elle répand un certain nombre de jolies femmes, fort petit, car elle eſt économe ; elle ne prétend pas qu'on en ait ſeul la poſſeſſion, ſes faveurs ſont générales. En effet,

ſeroit-il juſte qu'une belle perſonne appartînt à un ſeul homme, & fût perdue pour le reſte de l'Univers ?

MARS.

On ne gagneroit donc rien à être le mari d'une jolie femme ?

VULCAIN.

Vraiment ſi ; outre le droit naturel qu'on a ſur elle, on en a encore un acquis par le mariage, qui nous rend l'uſage de ſes charmes plus facile.

MARS.

Je ne faiſois donc que joüir de mes droits, quand vous me ſurprîtes dans les filets.

VULCAIN.

Auſſi vîtes-vous que je ne vous dis

mot ; je fus même bien aise que sa femme eût du goût pour vous, & je fus charmé de l'infidélité qu'elle m'avoit faite. Me croirez-vous si je vous dis qu'elle me valut des caresses ? Je lui trouvai un air de vivacité qu'elle n'avoit point auparavant : je crûs même la voir plus tendre. Comme elle étoit en habitude de l'être, (car vous l'aviez montée sur ce ton-là) elle me dit mille douces choses qu'elle ne m'auroit point dites. Croyez-moi, les maris ont quelquefois plus d'obligation qu'ils ne pensent aux amans de leurs femmes ; elles prennent avec eux des manieres tendres qu'elles apportent à leurs maris, & dont les maris profitent.

MARS.

Soit ; les amans de vos femmes vous obligent, vous autres maris ; mais auſſi ils vous déshonorent.

VULCAIN.

Je n'en ſaurois deviner la raiſon ; car comment s'aſſûrer de la fidélité des femmes ? Et comment ferions-nous, nous autres maris, ce que les amans ne ſauroient faire? Qu'on déshonore, à la bonne heure, les femmes qui manquent de foi à leurs maris, cela paroît raiſonnable : mais qu'on puniſſe un mari des infidélités que lui fait ſa femme, voilà ce que je ne puis concevoir.

MARS.

Il faut pourtant bien qu'ils méritent

ritent par quelque endroit le ridicule qu'on leur donne. Les préjugés les plus extravagans ont toûjours un fondement.

VULCAIN.

Ah ! les maris ſont plus malheureux que les autres hommes : On les déshonore ſans avoir ſeulement de mauvaiſes raiſons pour les déshonorer.

DIALOGUE.

DIALOGUE VII.

MARS & VENUS.

Sur la Politeſſe.

VENUS.

FAUT-IL que j'eſſuie tous les jours des reproches ſur votre conduite ? Et ſi la tendreſſe que j'ai pour vous me rend comptable de vos défauts, ne devez-vous pas ſonger à vous en corriger ? On ne parle ici que de votre impoliteſſe. Junon ſe plaignit à moi dernierement que vous l'aviez vû monter dans ſon char, & que vous n'aviez

pas

pas eu l'honnêteté de lui donner la main ; & je me ſouviens qu'Apollon m'a dit hier, que vous aviez paſſé une après dînée entiere avec Iſis & Diane, ſans les loüer une fois ſur leur beauté.

MARS.

Ne diroit-on pas que je ſuis fait pour donner la main à toutes les Déeſſes ? Quoi ! ſi Diane ne me paroît que précieuſe, il faudra que j'aille lui dire que je n'ai jamais rien vû de ſi beau qu'elle. Ah ! je ne le pourrai jamais ; je ſuis trop vrai pour être poli.

VENUS.

Qu'eſt-ce qu'a de commun la politeſſe avec la fauſſeté ? Un homme poli n'eſt que poli ; eſt-il néceſſaire qu'il ſoit faux ?

MARS.

MARS.

Oui, belle Déeſſe, la politeſſe eſt un beau nom qu'on donne à la fauſſeté ; car les vices utiles ont toûjours de beaux noms. Dites-moi, je vous prie, ce que c'eſt qu'être poli ? N'eſt-ce pas témoigner à toutes ſortes de gens qu'on les aime, qu'on les eſtime, & qu'on ne cherche que les occaſions de leur rendre ſervice ? Or je vous ſoûtiens qu'il n'y a perſonne, ſi bon qu'il ſoit, qui aime & eſtime tout le monde, & qui ſoit diſpoſé à l'obliger. Je gage que qui voudroit réduire à leur juſte meſure les diſcours des gens polis, (je parle des plus ſinceres) je gage qu'il ſeroit obligé d'en rabattre les trois quarts.

Voilà

Voilà donc de la fauſſeté de la part des gens les plus vrais, lorſqu'ils ſe mêlent d'être polis. Voyez maintenant ce que c'eſt que la politeſſe, & après avoir connu la Nature de cette qualité dont on fait tant de cas, jugez ſi je dois ſonger à l'acquérir.

VENUS.

N'importe, il faut être poli; dût-on être faux. La politeſſe eſt le lien de la ſociété: c'eſt elle qui me fit voir l'autre jour du haut de l'Olympe deux Auteurs qui ſe loüoient; & deux Belles qui s'embraſſoient; & cette coûtume-là n'eſt-elle pas bien établie, qu'on paroiſſe s'eſtimer pendant qu'on ſe mépriſe?

MARS.

Mais ne vaudroit-il pas mieux se dire naturellement ce qu'on pense, & se marquer les dispositions où l'on est, que de se mettre dans la triste nécessité d'être toûjours en garde les uns contre les autres ?

VENUS.

Non, cette sorte de sincérité auroit des suites facheuses, & la politesse a sagement fait d'en prendre la place; je sais bien que vous avez à dire que la politesse trompe les hommes : mais ne voilà-t-il pas un grand malheur, ils ne sont jamais si aises que lorsqu'ils sont duppes. N'avez-vous jamais pris garde qu'ils passent toute leur vie à tromper & à être trompés ? Ils sont si char-

charmés de cet exercice, qu'ils ont fait une vertu de la politeſſe, ſource d'erreurs & de plaiſirs pour eux.

MARS.

Vous avez raiſon, la politeſſe eſt une ſource d'erreurs, elle eſt même un menſonge continué; car on ne ment pas ſeulement par les diſcours, on ment encore par les manieres; & c'eſt ſurtout dans les manieres que conſiſte la politeſſe. Mais cette politeſſe, malgré les avantages que vous prétendez qu'elle procure, ne laiſſe pas d'être bien dangereuſe; elle eſt le maſque de la méchanceté, & les hommes paient quelquefois bien cher le plaiſir qu'ils ont à être trompés.

VENUS.

VENUS.

D'accord, la politeſſe par les vertus qu'elle repréſente & qu'on n'a pas, fait tirer du profit des vices, dont on dérobe la vue, & dont on fait uſage.

DIALOGUE

DIALOGUE VIII.

JUNON & VENUS.

Sur la Jalousie & sur l'Inconstance.

VENUS.

VOus devriez bien avoir honte d'être jalouse au point que vous l'êtes. Quels maux n'avez-vous point fait souffrir à Isis ? Et ne diroit-on pas qu'elle étoit coupable de l'outrage que Jupiter avoit fait à vos charmes ?

JUNON.

Que voulez-vous ? Le sentiment de la jalousie est naturel.

VENUS.

On le sait, il nous est même donné pour nos intérêts. C'est un moyen dont la Nature nous gratifie, pour nous faire obtenir un bien malgré ceux qui voudroient nous le disputer; ou pour nous aider à le défendre, après que nous l'avons acquis, contre ceux qui voudroient nous l'enlever.

JUNON.

Hé bien donc, me voilà justifiée.

VENUS.

Nullement; la Nature qui nous avertit par la jalousie de nous tenir sur nos gardes, veut que nous taisions ses faveurs; autrement elle nous punit de notre indiscrétion.

Il faut être jaloux, & ne le point paroître ; sans cela, ce qui nous est donné pour nous servir, sert justement à nous nuire. Il y a dans la jalousie une espece de défiance de nous-mêmes qui nous déclare indignes de ce que nous possédons. De plus, nous ne saurions être jaloux, que nous ne marquions une crainte de perdre un objet qui lui assûre & augmente les droits qu'il avoit sur nous. La jalousie qui lui annonce l'excès de notre tendresse, ne lui laisse pas appréhender que nous lui échappions, & nous ôtons de son cœur l'ame de l'amour, je veux dire l'inquiétude.

JUNON.

Vous voilà bien instruite sur ces

matieres, & il me ſemble que vous êtes devenue bien raiſonneuſe.

VENUS.

Vous ne feriez pas trop mal de vous inſtruire auſſi ſur ces mêmes matieres : il faut être plus coquette pour ſe faire aimer d'un mari que d'un amant.

JUNON.

Hé bien, quand j'aurois été auſſi coquette que vous, aurois-je pû me garantir de l'inconſtance de Jupiter ? Non, j'étois ſa femme.

VENUS.

Il eſt vrai ; vous aviez-là un grand défaut : mais du moins vous euſſiez ſoûtenu ſa conſtance ; & différé ſon infidélité : Enfin quand vous l'auriez vû volage, qui vous auroit

it empêché d'être infidele ?
riez-vous pas pour changer les
ıes raiſons que lui, la raiſon
ırelle de l'inconſtance, & ne
s fourniſſoit-il pas encore celle
ı vengeance, qui vous juſtifioit
ıement ? Ah ! vraiement les
mes n'attendent pas comme
s tant de raiſons pour pouvoir
infideles.

JUNON.

Ah ! quand on a eu des ſenti-
ıs pour un objet, il me ſemble
l y a de l'injuſtice à les lui ôter.

VENUS.

Vous êtes folle : c'eſt une fort
e qualité que la conſtance, &
n'a rien de glorieux. Elle met
ıe dans une eſpece d'eſclavage ;
n'eſt-

n'eſt-ce pas toûjours le même objet qui diſpoſe de notre bonheur ? Pour moi je n'aimerois point à n'être heureuſe qu'autant qu'il plairoit au caprice des autres.

JUNON.

Eſt-ce dépendre d'un objet que de demeurer attaché à lui, lorſqu'il a de nouveaux plaiſirs à nous fournir ? S'aviſe-t-on d'être fidele, lorſqu'on ne ſe trouve pas bien de l'être ?

VENUS.

Il eſt toûjours ſûr que la conſtance a un grand défaut : elle marque de la proportion entre nos deſirs & leur objet. Un cœur conſtant n'avoue-t-il pas qu'il a de certaines bornes preſcrites qu'il ne ſauroit

paſſer

passer tandis qu'un inconstant par la succession de ses desirs témoigne que rien n'est capable de le remplir, ni digne de le contenter? De plus, la constance suppose presque toûjours de la foiblesse, & de l'engourdissement dans le cœur; il ne demeure d'ordinaire attaché à un objet, que parce qu'il n'a plus la force de courir après d'autres. Car enfin quel intérêt auroit-on à être constant? Et ne sait-on pas qu'il n'y a que les nouveaux objets qui aient quelque chose de vif à présenter.

JUNON.

Aussi les avez-vous toûjours fort aimés.

VENUS.

Je le devois; l'inconstance est une

une eſpece de juſtice diſtributive: chaque objet aimable mérite ſon tribut particulier; on le paie par l'inconſtance.

JUNON.

Si vous continuez, vous aurez bien-tôt pratiqué toutes les vertus: Vous voilà déjà la plus juſte perſonne du monde.

VENUS.

Je vous dirai encore que je ſuis fort ſage, & que j'entre parfaitement dans les vues de la Nature: Elle veut qu'on ſoit inconſtant. On le voit bien par le furieux penchant qu'elle nous a donné au changement. Hé quoi! n'eſt-ce pas ce deſir inquiet, qui s'exerçant ſur toutes les paſſions, donne à l'Univers

l'Univers cette variété qui l'embellit, & à la Société la perfection dont elle eſt capable ? N'eſt-ce pas encore à ce penchant volage que nous devons ce mouvement continuel, par qui nous nous dérobons à l'ennui qui ſaiſiroit un cœur qui n'auroit rien à deſirer ? L'inconſtance par l'agitation qu'elle donne, eſt le ſupplément du bonheur, & nous tenons d'elle la meilleure maniere d'en joüir, qui eſt de le chercher. Diſons encore, qu'en répandant ſes avantages ſur le bien particulier, l'inconſtance travaille auſſi pour le général. La coûtume de la Nature eſt de ne rien faire pour l'un, qu'elle ne faſſe tourner au profit de l'autre.

DIALOGUE IX.

MINOS & RHADAMANTE.

Sur l'Héroïsme.

MINOS.

JE surpris l'autre jour Achille & Therſite qui ſe querelloient.

RHADAMANTE.

Il eſt bien ridicule de ſe quereller ici.

MINOS.

Oh ! les morts, tous morts qu'ils ſont, ont bien de la peine à vivre enſemble.

RHADA-

RHADAMANTE.

Hé, que pouvoit dire le lâche Therſite au vaillant Achille?

MINOS.

Il prétendoit avoir mérité mieux que lui le nom de Grand-Homme. Auſſi diſoit-il qu'il comptoit bien qu'on lui rendroit ici la juſtice qu'on lui avoit refuſée ſur la terre; qu'après tout il n'étoit point ſurpris du tort qu'on lui avoit fait, qu'on y étoit en poſſeſſion de raiſonner de travers ſur tout. Enſuite il ſoûtint que la valeur, telle qu'on la demande dans les Grands-Hommes, étoit une eſpece de férocité ſtupide. Il dit, s'il m'en ſouvient, que les Grands-Hommes ne s'abandonnoient au danger que parce

qu'ils ne le connoiſſoient pas : Que, par exemple, ils ne s'expoſoient à la mort que parce que la vûe de la mort ne faiſoit pas ſur eux l'impreſſion qu'elle devoit faire ; qu'un lâche étoit plus raiſonnable, qu'il avoit aſſez de délicateſſe pour ſentir le danger, & aſſez de prudence pour s'en ſauver par la fuite.

RHADAMANTE.

Eh que diſoit à tout cela le grand Achille ?

MINOS.

Il étoit fort choqué de ſe voir dépouillé en un moment de toute ſa gloire : Il me dit fort ſérieuſement qu'il ne devoit point être permis d'attaquer ainſi les Héros ; que le nombre, qui en étoit déjà bien

petit

petit, diminueroit étrangement, si l'on ne le respectoit pas plus qu'on faisoit. Aussi-tôt je fis taire Thersite, sur le besoin que je sai qu'on a de ces Messieurs-là.

RHADAMANTE.

Mais quoi qu'en dise Thersite; la valeur n'est-elle pas une vertu?

MINOS.

Je ne sai si c'en est une: mais en tout cas elle s'établit sur la ruine de plusieurs autres; c'est la destinée des belles qualités d'être toûjours payées par des défauts.

RHADAMANTE.

Comment; on ne sauroit faire acquisition de quelque vertu, qu'on n'en fasse en même-tems de quelque vice?

MINOS.

Vous l'avez dit, il n'y a pas jusqu'aux qualités de l'esprit qui se combattent, & l'on ne sauroit avoir les unes qu'aux dépens des autres. Mais revenons à la valeur : N'exclut-elle pas la sensibilité & la prudence, qui ne permet jamais qu'on s'oppose au danger par la force, quand on le peut éviter par l'adresse ?

RHADAMANTE.

Mais enfin avec ces vertus & ces vices, puisque vous voulez qu'ils se tiennent, on est Héros.

MINOS.

D'accord : mais croyez-vous qu'il en coûte tant pour être Grand-Homme. Savez-vous bien ce que c'est

c'eſt que ces Meſſieurs-là ? Ce ſont des gens, qui dominés par des paſſions vives, & pouſſés par des ſecouſſes violentes ſont portés à des choſes extraordinaires, & que le reſte des hommes n'oſe entreprendre. Si ces mouvemens vifs les pouſſent par bonheur à des actions utiles à la ſociété, & qu'on nomme par conſéquent vertueuſes, les voilà Grands-Hommes : mais auſſi que de pareils mouvemens les portent à des actions contraires à la Société, les voilà grands ſcélérats. Les Grands-Hommes ne mettent d'ordinaire preſque rien du leur pour être ce qu'ils ſont.

DIALOGUE X.

MERCURE & CALLIOPE,

Qu'il ne faut point trop examiner les passions pour être heureux.

MERCURE.

JE ne vous croyois pas si belle que vous êtes ; je m'étois toûjours imaginé que vous & vos sœurs aviez abandonné aux autres Déesses le mérite de la beauté ; & en cela il y auroit une espece de justice : N'êtes-vous pas déjà assez recommandable par l'excellence de votre esprit ?

CAL-

CALLIOPE.

Hé, peut-on posséder trop d'avantages ?

MERCURE.

Que voulez-vous ? J'aurois quelque intérêt à vous trouver moins aimable ; votre beauté fit sur moi l'autre jour d'étranges impressions, & il me fallut des réflexions très-sérieuses pour m'empêcher de vous aimer.

CALLIOPE.

Sans doute ma vertu vous rebuta, & vous ne voulûtes pas vous mettre au hasard de voir vos desirs mal satisfaits.

MERCURE.

Non, je vous assûre ; entre nous autres Dieux, nous connoissons la

vertu, & ne la craignons guere.

CALLIOPE.

Qui put donc vous arrêter?

MERCURE.

Je ſongeai que vous aviez trop d'eſprit, & une ſorte d'eſprit trop raiſonnable: Cela ſeul fut capable de m'empêcher de vous aimer.

CALLIOPE.

Je ne vous comprens pas. L'eſprit, ce me ſemble, eſt une qualité qu'on eſt bien aiſe de trouver dans une perſonne qu'on aime, & qu'on lui trouve à redire quand elle ne la poſſede pas.

MERCURE.

Tant pis; l'eſprit, & ſurtout celui de réflexion, ne ſied point en amour; il eſt là tout-à-fait hors de

ſa

lace. Il vient toûjours ſe mêler
ous éclairer ſur bien des choſes
il ſeroit à propos que nous ig-
ions. Par exemple, ſi je vous
ois, j'irois ſelon la coûtume
s jurer une fidélité éternelle;
i-tôt vous ne manqueriez pas
vous manquer de moi, qui vou-
is vous donner mes diſpoſitions
relles, pour de ſûrs garans de
es que j'aurois à l'avenir. Ce
t pas-là tout, lorſque je vien-
is à vous vanter mon amour, &
plein de ma tendreſſe je vous
mettrois de faire tout pour vous,
is vous mettriez encore à rire;
us iriez me remontrer qu'on ne
jamais rien pour la perſonne
ée; & ne voulant pas convе-
nir

nir du désintéressement de mon amour, vous auriez la malice de me refuser toûjours le prix des sacrifices que je pourrois vous faire. Voyez si ce ne seroit pas un commerce bien froid que le nôtre, & ce que nous vaudroit votre esprit.

CALLIOPE.

Sur ce pié-là ce n'est pas un grand avantage d'avoir de l'esprit.

MERCURE.

Vraiment non, & surtout de celui qui s'occupe à examiner les passions; il faut se contenter d'en sentir les mouvemens, on est perdu quand on vient à les connoître. Voyez Psiché, elle voulut connoître l'Amour; cependant l'Amour lui avoit recommandé de demeu-

ter ſur ſon chapitre dans une parfaite ignorance. Que lui en arriva-t-il pour n'avoir pas voulu le croire ? Elle perdit ſes plaiſirs. Nous ſommes tous faits comme Pſiché : il ne nous ſuffit pas d'être heureux, nous voulons ſavoir encore comment nous le devenons. On diroit que nous avons peur que la Nature ne nous égare ; nous voulons éclairer ſes démarches ; n'eſt-il pas juſte que nous en ſoyïons punis, & que la perte de nos plaiſirs la vange de notre défiance ?

CALLIOPE.

Pourquoi auſſi la Nature nous a-t-elle faits curieux ?

MERCURE.

Hé bien, exerçons notre eſprit ſur

sur des choses indifférentes, & ne payons que de cette maniere-là le tribut de curiosité qu'exige de nous la Nature.

CALLIOPE.

Ah ! ce n'est pas assez pour notre esprit que des choses indifférentes. Hélas ! pourquoi la Nature en nous donnant des passions qui suffisoient pour nous rendre heureux, nous donne-t-elle une raison qui ne nous permet pas de l'être ?

DIALOGUE

DIALOGUE XI.

HERCULE & MORPHÉE

Sur la Pareſſe.

MORPHÉE.

HÉ, c'eſt donc vous, Seigneur Hercule, vous qui faiſiez trembler toute la Terre?

HERCULE.

Il eſt vrai, j'étois aſſez méchant quand je m'y mettois: j'ai tué tous les monſtres que j'ai trouvé, j'ai purgé l'Univers de brigans; enfin jamais mortel n'a fait de ſi belles choſes que moi: auſſi Jupiter m'a-

m'a-t-il jugé digne du Ciel. A vous dire vrai, je n'ai pas encore eu bien le tems de m'y reconnoître : j'ai toûjours été occupé à boire du nectar pour me délaſſer de mes travaux. En vérité, c'eſt un métier bien fatiguant que celui de Héros.

MORPHÉE.

Je l'avoue, mais vous preniez ſoin de vous repoſer quelquefois : par exemple, vous eûtes le loiſir de prendre haleine avec Omphale, vous paſsâtes un tems raiſonnable à filer avec elle.

HERCULE.

On m'a fort reproché cela ; cependant je ne ſai pas ſur quoi fondé. Quoi, parce qu'on eſt Héros,

il

il ne sera pas permis d'être sensible ? Voyez un peu le beau raisonnement.

MORPHÉE.

Laissez dire le monde, pour moi je trouve que c'est le temps que vous avez le mieux employé. Qu'aviez-vous affaire d'aller tuer des monstres qui ne vous disoient mot ? Vous eussiez bien mieux fait de passer délicieusement votre vie avec une jolie femme.

HERCULE.

Ce n'est pourtant pas là le plus bel endroit de ma vie, & je sai que cette circonstance a apporté quelque diminution à ma gloire. Il eût été bien plus beau d'entrer dans le Ciel, pur & exempt de toute foiblesse. O MOR-

MORPHÉE.

Ecoutez, je suis le Dieu de la paresse, & ce que je vais vous dire pourra vous être suspect : mais l'intérêt que j'ai à soutenir ma cause, ne doit rien lui faire perdre de sa bonté. L'ambition qui a été votre passion dominante, ne fait pas tant d'honneur qu'on croit bien à ceux qui s'en laissent posséder : elle marque le besoin qu'ils ont des autres, & les met dans l'engagement de se sacrifier aux caprices de leur opinion. La paresse a quelque chose de plus grand ; elle ne permet point qu'on dépende.

HERCULE.

Ah ! ne me parlez point de votre paresse, c'est une vilaine chose.

MOR-

MORPHÉE.

Vous n'y êtes pas encore, & je veux vous dire quelque chose qui va vous paroître bien plus extraordinaire & que néantmoins je regarde comme vrai. La paresse est la seule qualité qui mérite le nom de vertu, & qui renferme de la perfection. La situation où nous met la paresse, marque que nous sommes tels qu'il faut pour être heureux. En effet, l'ame ne fixe ses dispositions que lorsqu'elle a sujet d'en être contente : elle songeroit bien-tôt à se déplacer, si elle ne s'accommodoit pas de la situation où elle est. Voyez Jupiter, il ne lui faut rien d'étranger pour sa souveraine félicité ; il demeure

l'état où le met le privilége de ſon eſſence. Donnez-lui du mouvement, ſupoſez-le avec de l'inquiétude, vous ceſſerez de le regarder comme ſouverainement parfait. La pareſſe eſt la ſeule qualité de l'ame qui puiſſe marquer de l'excellence & de la perfection dans ſa nature.

HERCULE.

Mais tout ce qu'on appelle vertu va à combattre la pareſſe.

MORPHÉE.

Auſſi toutes les vertus ſuppoſent-elles de l'imperfection : elles nous font toutes aſpirer à quelque choſe que nous ne poſſédons pas, & par-là deviennent autant de preuves de notre indigence. La pareſſe nous laiſſe tels que nous ſommes, & prouve

prouve qu'il ne nous manque rien.

HERCULE.

Eh bien, s'il nous manque quelque chose, les passions nous le donnent ; ne nous rendent-elles pas heureux ?

MORPHÉE.

Oui, elles veulent nous le rendre, & souvent ne le font pas ; mais la paresse nous le suppose toûjours.

DIALOGUE

DIALOGUE XII.

MOMUS & POLLUX

Sur l'Amitié.

POLLUX.

AH! tout ce que le Ciel a de séduisant pour un mortel n'a rien qui égale les charmes de l'amitié; & je quitterois Jupiter d'une immortalité que je ne partagerois pas avec mon cher Castor.

MOMUS.

Voilà bien de l'éloquence pour vanter une chimere.

POLLUX.

Comment! vous appellez chimere

mere ce qu'il y a de plus doux dans la vie? Que je vous plains, Momus, de ne pas connoître les douceurs d'une amitié parfaite. Quels charmes pour un cœur de s'épancher dans celui d'un ami! C'eſt-là que les plaiſirs prennent une nouvelle vivacité; c'eſt-là que ſe vont perdre des chagrins partagés tendrement. Exempte des bifareries de l'amour, l'amitié en a quelquefois les tranſports; & parcequ'elle eſt ſage, n'allez pas croire qu'elle ait toûjours cette ſechereſſe dont on l'accuſe.

MOMUS.

Eh bien, que voulez-vous dire? Que l'amitié eſt quelquefois une paſſion agréable, ſans doute elle eſt agréa-

agréable : mais en eſt-elle moins une chimere ? Sachez, mon cher Pollux, que la Nature en formant le cœur des hommes y a jetté une ſemence de haine qui les rend incapables d'une amitié parfaite, & ne ſentez-vous pas que nés malheureuſement avec les mêmes droits ſur tous les biens que leur préſente la Nature, les voilà Rivaux, & dès-là ennemis nés les uns des autres.

POLLUX.

Mais ſi cela eſt, comment les hommes ne s'étranglerent-ils pas au premier moment qu'ils ſe virent ?

MOMUS.

Heureuſement cela n'arriva pas, les hommes ambitieux, mais ſages, firent entr'eux une eſpece de paix :

on convint de partager les biens ; les plus forts firent le partage, & vous jugez bien qu'ils ne s'oublierent pas; les foibles sans renoncer à leurs droits s'en relâcherent par néceſſité. Que fit-on encore ? Obligé de vivre enſemble, & ayant intérêt d'y vivre le moins déſagréablement qu'il ſeroit poſſible, on étouffa tout mouvement qui pouvoit porter à la révolte ; les léſés prirent patience ; car il fallut pour l'intérêt commun, que chacun gardât exactement le traité de paix. Pour mieux cimenter cette paix, & pour plus grande marque de réconciliation, on ſe donna de part & d'autre des témoignages de bienveillance; on crût preſque qu'on en

avoit, & la néceſſité d'avoir les apparences de l'amitié, a depuis été telle qu'on s'eſt flaté & qu'on ſe flate encore d'en avoir les ſentimens : mais à la moindre épreuve ces beaux phantômes d'amitié s'évanoüiſſent : on ſe trouve, & l'on en eſt honteux, s'aimant quelquefois dans les autres ; n'aimant réellement que ſoi, & quand la corruption a bien gagné le cœur s'aimant à découvert & s'aimant ſans reſerve.

POLLUX.

Vous avez raiſon, Momus, & il n'eſt que trop vrai, que fondés par les mouvemens de notre cœur à joüir de tous les biens qui ſont ſous nos yeux, l'Univers tout grand

grand qu'il eſt, ne l'eſt pas encore trop pour nos deſirs : mais prenez garde que la Nature qui nous a donné un ſentiment fait exprès pour nous, & qui ne regarde que nous, a eu en même-tems la précaution de nous en donner un d'une autre eſpece, qui a pour objet l'avantage & le profit des autres. Pour qui eſt fait, par exemple, le ſentiment de cette gloire qui ne nous vient qu'après le trépas ? ce n'eſt pas aſſurément pour nous. L'amour propre éclairé comme il eſt ſur ſes intérêts, n'iroit pas négliger tous les biens dont il peut joüir pendant une longue ſucceſſion d'années pour celui dont il ne joüit qu'un inſtant, & qui fait

la ceſſation de ſon être. N'a-t-on pas vû des amis donner leur vie pour leur ami ? Que pouvoit-il, eux n'exiſtant plus, revenir à leur amour propre, qui pût les payer d'un tel ſacrifice ? Combien d'Amans ſe ſont immolés à leurs Maîtreſſes ; eſpéroient-ils recueillir après leur mort le fruit de leur ſacrifice ? Combien ſecourt-on tous les jours de miſérables, dont on n'attend ni ſervice, ni reconnoiſſance ; or je vous demande, ſi l'on ne tient réellement qu'à ſoi, pourquoi ne pas les laiſſer mourir ? On en aura moins de concurrens, & la part qu'on aura aux biens de la Nature, en deviendra plus grande.

MOMUS.

MOMUS.

Je me rends, & j'avoue de bonne foi, que le ſentiment qui nous fait ramener tout à nous, à été corrigé très prudemment par un autre qui regarde le bien d'autrui.

POLLUX.

Ah ! la Nature eſt fort prudente ; elle ne nous a laiſſé manquer de rien de tout ce qui lui a fallu : il étoit à propos que nous nous aimaſſions nous-mêmes. On ne nous reprochera pas je crois de ne nous pas aimer aſſez. Il falloit d'un autre côté que le ſentiment qui nous porte à nous aimer nous-mêmes eut des bornes : ſans cela plus de ſociété. Qu'a fait la Nature ? Elle a tempéré le ſentiment de l'amour

propre par un autre ſentiment, qui ayant un objet plus général nous ramene au bien de la ſociété, nous oblige malgré nous à travailler pour elle. A ces deux ſentimens il étoit à propos que la Nature pour l'achevement & la perfection de ſon ouvrage en joignit un troiſieme. Voyez avec quelle exactitude elle nous le donne; il eſt avantageux que les hommes, ſe reproduiſant & ſe ſuccédant les uns aux autres, rempliſſent une terre qu'elle veut qui ſoit habitée, elle les engage ſur le moment à entrer dans ſes vûes par un attrait de plaiſir auquel il leur eſt difficile de ſe refuſer, elle veut encore que les hommes fourniſſent une certaine carriere d'années, & comme

comme leurs forces n'étant point renouvellées, les feroient périr plutôt qu'elle n'a résolu, elle leur en ordonne la réparation par un sentiment qui récompense aussitôt leur obéissance. Ce que je trouve de merveilleux en elle, c'est qu'aussi attentive, qu'industrieuse, elle leur donne des besoins plus ou moins vifs, & cela toûjours à proportion de l'intérêt qu'elle a à les faire agir.

MOMUS.

Je vous entens; vous distinguez fort judicieusement trois sortes de sentimens que la Nature donne aux hommes. Le premier qui a pour objet leur bien particulier, leur est donné à l'exclusion de

celui des autres. Le second va directement à l'avantage d'autrui, & tourne ensuite au profit particulier ; parceque, dites-vous, la Nature n'exige point qu'on la serve gratuitement. A l'égard du troisieme, il paroît que la Nature en nous le donnant n'a songé qu'à elle, c'est-à-dire à l'exécution de ses desseins & à la perfection de son Ouvrage. Quant à l'amitié qui a fait le premier sujet de notre conversation, je n'ai pas besoin de vous dire que le sentiment ne nous en ayant été donné que pour affoiblir & pour corriger celui de l'amour propre. Cette amitié que vous avez peinte avec de si belles couleurs, que vous disiez si parfaite,

te, n'eſt qu'un bel être de raiſon & de votre propre aveu eſt déclarée chimere.

POLLUX.

Je l'avoue : auſſi l'amitié parfaite n'a t'elle point été néceſſaire à la Nature : mais il me ſemble qu'elle eût été bien néceſſaire à notre bonheur.

MOMUS.

Eh, qu'importe à la Nature que les hommes ſoient heureux ; & c'eſt bien leur bonheur qui l'embarraſſe : mais en recompenſe avec quel ſoin, quelle habileté ne travaille-t'elle pas à ce qui la regarde? Que d'adreſſe, que d'intelligence, que de ſageſſe dans ſa conduite! Admirez ces trois ſentimens, dont

deux

deux destinés à se combattre, font entr'eux une espece d'accord, & c'est cet accord qui fait la magnificence & la perfection de son Ouvrage.

POLLUX.

Je suis de votre avis, Momus, & les choses se passent dans le Moral comme dans le Phisique. Des liqueurs séparées ont quelquefois des qualités inutiles, & souvent dangereuses; qu'on les mêle, elles en acquierent d'utiles.

DIALOGUE

DIALOGUE XIII.

DIANE, VENUS & MOMUS.

Que le bon gagne quelquefois à être uni d'une certaine façon à ce qu'on appelle du mauvais.

VENUS.

DÉESSE, vous ne méritez pas d'être si belle que vous êtes, & tant d'agrémens ne vous ont point été donnés pour être sage. La beauté est un pouvoir de faire des malheureux qu'accorde la nature ; mais elle ne veut point qu'on en abuse.

DIANE.

DIANE.

Il m'eſt bien doux d'être loüée ſur la beauté par celle qui en eſt la Déeſſe : mais je méritois un peu, ce me ſemble, d'être loüée ſur ma ſageſſe.

VENUS.

Ah ! n'attendez pas de moi des loüanges ſur votre ſageſſe ; la beauté eſt un bien dont nous n'avons la propriété que pour en faire uſage ; & ſi vous y prenez garde, votre ſageſſe eſt une avarice toute pure. Pourquoi eſt-on belle ? N'eſt-ce pas pour faire des Amans ? Et pourquoi faire des Amans, ſi ce n'eſt pour faire des heureux ?

DIANE.

On vous doit être bien obligée du

notif qui vous fait renoncer à
:rtu : mais cette ſorte de géné-
:é dont vous vous faites hon-
:, ce deſir impatient de faire
heureux, fait bien des ingrats :
:nfin quel cas fait on d'une bel-
erſonne qui prodigue ſa beau-
Un bien qui n'eſt plus rare n'eſt
; précieux, & les faveurs qui
diſtinguent plus, ceſſent bien-
de flater.

VENUS.

Mais enfin quand on a fait ce
on a pû pour rendre le monde
tent, on n'eſt pas tenu à davan-
e, & l'on a la ſatisfaction d'avoir
ſon devoir, & puis il eſt toû-
rs ſûr que ce qu'on met de trop
s ſes faveurs, eſt préférable à

que la nôtre étoit la meilleure. Venus vouloit que je lui cédaſſe, parceque, diſoit-elle, elle étoit plus utile que moi, & qu'une conduite n'étant eſtimable que par l'utilité qu'elle produiſoit, il étoit ridicule que je ſongeaſſe à lui diſputer quelque choſe.

MOMUS.

Venus a tort : mais auſſi vous n'avez pas tout-à-fait raiſon, & il y a quelque choſe à redire à la conduite de toutes les deux. Vous êtes trop ſage, & Venus ne l'eſt pas aſſez.

DIANE.

Que voulez-vous dire ? Peut-on être trop ſage ?

MOMUS.

MOMUS.

Oui, on peut être trop ſage, la ſageſſe n'eſt faite que pour corriger le vice qui lui eſt oppoſé, & pour lui donner l'aſſaiſonnement qui lui eſt néceſſaire. Une ſageſſe ſi pure n'eſt pas du goût des hommes. Hé, comment le ſeroit-elle? elle eſt contraire à leurs deſſeins.

DIANE.

Momus veut me pervertir : mais il eſt galant, & veut juſtifier Venus.

VENUS.

Croyons-en Momus, & donnons-nous l'une à l'autre ce que nous avons de trop pour devenir bien aimables. Ce n'eſt pas d'ordinaire par ce qu'on a de plus eſti-

mable que l'on plaît davantage : & il y a ſouvent des défauts que nous pardons à ne pas avoir. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'une bonne choſe en devient meilleure, lorſqu'elle eſt unie d'une certaine façon à une mauvaiſe ; & il ſemble que la vertu ait beſoin, pour faire tout ſon effet, du mélange du vice, comme le vrai a quelquefois beſoin du ſecours du faux pour paroître avec avantage.

DIANE.

Cela ne ſe peut pas ; car, ſelon votre raiſonnement, les vices deviendroient auſſi néceſſaires que les vertus, & il n'y a pas d'apparence que les vices ſoient néceſſaires, après le ſoin qu'on prend de les décrier.

DIALOGUE

DIALOGUE XIV.

MARS & APOLLON.

Que le titre de Bel-Esprit est un obstacle au bonheur d'un Amant.

APOLLON.

D'Où vient, Dieu des Combats, que je suis si maltraité de l'Amour? Je n'ai presque jamais aimé que je n'aie été rebuté. Vous souvient-il comme je fus reçu de Daphné? Cependant il me semble que je n'ai rien qui doive faire fuir une Belle.

MARS.

Bien-loin de cela, vous êtes fort

aimable : vous avez les cheveux tout-à-fait beaux ; vous êtes fait à peindre, & nous n'avons personne ici qui vous soit comparable en beauté. Je ne parle point de mille autres avantages que vous possédez, comme de joüer du luth, & de faire parfaitement des Vers.

APOLLON.

Hélas ! tous ces agrémens qui composent un Amant aimable, ne m'ont jamais valu une conquête : Et vous qui ne vous piquez point d'avoir rien de ce qu'il faut pour plaire, vous vous êtes fait aimer de la plus belle de nos Déesses. Sérieusement quand je vous considere, je ne vois pas ce qui a pû vous mériter la préférence de Venus sur tant d'au

d'autres Dieux qui lui faiſoient la cour. Vous ne paſſez pas pour fort poli, & je croi que vous négligez ces manieres tendres, qui ſoûtenues par la conſtance, forcent un cœur rébelle. L'Amour & vous, vous reſſemblez pourtant par quelques endroits, & c'eſt ce qui auroit bien pû l'engager à vous favoriſer. Vous n'êtes guere plus ſage que lui: vous n'avez pas plutôt fait une conquête que vous en voulez faire une autre, & voilà juſtement comme l'Amour eſt fait. Vous faites bien du déſordre auſſi-bien que lui, & quelquefois même enſemble, témoin la guerre de Troie dont il fut la cauſe. De plus, dans l'amour il ſe fait une eſpece de guerre, où l'on

l'on attaque & où l'on se défend. Comme vous êtes dans l'habitude d'attaquer, vous le faites sans doute mieux qu'un autre.

MARS.

Je suis charmé d'apprendre que j'ai tant de ressemblance avec l'Amour; cela va me donner un air de confiance qui ne sied pas mal à un Amant. Cependant malgré le nouvel avantage dont vous venez de me gratifier, il me semble qu'il vous convenoit mieux qu'à moi d'être heureux. Plus j'y pense, & moins je puis concevoir pourquoi vous avez été si maltraité de Daphné. Cette fille-là étoit bien difficile.

APOLLON.

APOLLON.

Je ne ſai pas non plus ce qui a pû m'attirer ſon averſion.

MARS.

Voulez-vous que je vous le diſe? vous avez un titre dont nous n'avons pas parlé, que je ſoupçonnerois de vous avoir fait tort. Vous êtes le Dieu des Beaux-Eſprits, cette qualité-là, toute honorable qu'elle eſt, auroit bien pû cauſer l'injuſtice qu'on vous a faite. L'eſprit donne à celui qui le poſſede un air de ſupériorité, dont s'accommode mal le beau ſexe. Il s'eſt toûjours vû en poſſeſſion de dominer, & il craint qu'on ne veuille uſurper un empire qu'il croit mériter ſeul.

APOLLON.

APOLLON.

Voilà une crainte fort mal fondée. La beauté ne donne-t-elle pas sur les cœurs un pouvoir que rien ne lui peut disputer ? Je ne demanderois que deux beaux yeux pour confondre l'orgueil d'un homme d'esprit, si vain qu'il pût être.

MARS.

Vous voyez pourtant par votre exemple qu'on n'a pas grande disposition à les aimer. Pour moi, je croi que les Belles sont toûjours sur la défensive avec eux ; comme l'esprit fournit des moyens pour les séduire, elles craignent qu'un Amant instruit sur le jeu des passions, ne croie tout devoir à son adresse. Elles appréhendent qu'il ne-

ne ſe figure joüir d'elles comme par droit de conquête : Que ſai-je, ſi elles n'ont pas la vanité de ſe perſuader qu'un Amant ne pourroit jamais en triompher, ſi elles ne facilitoient ſa victoire ? Enfin elles veulent bien le voir heureux : mais elles ne veulent point qu'il ſoit dit qu'elles ont été forcées à le rendre tel.

APOLLON.

Pour moi, je tiens qu'il y a plus d'avantage pour une Belle à ſe rendre à un homme d'eſprit : le mérite de ſon Amant la ſauve de la honte attachée à la défaite. Les agrémens qui ne ſont point conteſtés ont cela de particulier, qu'on ſe livre avec bienſéance à celui qui les poſſede.

Les femmes le savent bien, & elles ont toûjours été persuadées qu'il ne falloit rien épargner pour justifier leur foiblesse. Aussi voit-on que pour leur honneur elles ont grand soin de relever toutes les qualités de leurs Amans: elles vont même jusqu'à leur en donner qu'ils n'ont pas, & cela sans doute pour être en droit d'accuser quelqu'un de la perte de leur cœur.

MARS.

Je vous entends. Une Belle doit faire choix de quelque illustre Amant, dont le mérite clairement connu fasse pardonner sa foiblesse. La précaution est sage; mais qu'arrive-t-il? Elle ne sauroit en aimant s'empêcher de relâcher une partie

de

de ſes droits à ſon Amant. Lui prudemment a ſoin de les garder ; il ſe venge de l'empire qu'on a exercé ſur lui : il prend avec ſa Belle un air victorieux dont elle n'a point du tout lieu d'être contente. Enfin vous en direz ce qu'il vous plaira ; je ſuis perſuadé que votre eſprit vous fit tort, auſſi-bien que tous vos talens : ils avertirent Daphné qu'elle eût à ſe tenir ſur ſes gardes, ils lui montrerent le péril qu'elle avoit à craindre. Si vous aviez été moins aimable, peut-être euſſiez-vous été plus heureux : la foibleſſe de ſon ſexe, aidée du tems, vous auroit donné ce que des empreſſemens trop vifs, & des attaques redoublées, n'ont ſu vous faire ob-

tenir. Ce n'eſt pas toûjours lorſqu'on ſe preſſe le plus qu'on avance davantage.

APOLLON.

Ah ! lorſqu'on a deſſein de poſſeder un cœur, il le faut attaquer : Il faut qu'après avoir réſiſté, il ſoit mis hors d'état de ſe défendre : il faut le conquérir.

MARS.

Et ne vaudroit-il pas mieux attendre qu'une Belle nous fît préſent d'un cœur, dont ſûrement la poſſeſſion la fatigue, que de venir ſe montrer à elle armé de tout ſon mérite ? N'y auroit-il pas plus d'agrément à tenir ſon bonheur de la perſonne qu'on aime ?

APOLLON.

APOLLON.

Je ne ſai ſi cela ſeroit plus agréable ; mais au moins je ſai qu'il eſt beaucoup plus ſûr de ne devoir ſes plaiſirs qu'à ſoi-même, & de ſe les être acquis.

MARS.

A ce ſeul trait de vanité on vous reconnoîtroit pour un Bel-Eſprit : Cependant pourvû que vous ſoyez heureux, qu'importe à qui vous deviez vôtre bonheur.

APOLLON.

Oh ! il nous importe beaucoup de ne le devoir qu'à nous-mêmes : Si nous l'attendions de la foibleſſe naturelle du beau ſexe, ce qui nous l'auroit donné pourroit auſſi nous l'ôter. Mais voulons-nous donner

un fondement ſolide à nos plaiſirs, faiſons que notre adreſſe nous les procure : le mérite alors qui aura eu le pouvoir de nous les faire obtenir, aura auſſi celui de nous les conſerver. Croyez moi, le ſentiment de vanité n'eſt pas dans cette occaſion-ci, ainſi que dans bien d'autres, un ſentiment ſi ridicule. Ce qu'il y a de bien entendu dans la vanité, mene toûjours les hommes à leur intérêt ; & ce côté là ils le tiennent de la Nature. Il eſt vrai, que la vanité leur fait quelquefois faire bien des ſottiſes ; mais elle n'eſt point telle alors qu'elle doit être. L'opinion mêle toûjours dans les paſſions quelque choſe d'étranger qui les gâte toutes.

DIALOGUE.

DIALOGUE XV.

POLLON & MINERVE

Sur la Haine.

MINERVE.

QUOI, le ſervice que vous rendit Corvus méritoit-il le ſte changement de ſon pluma- ? Sont-ce-là les récompenſes 'on donne à l'amitié ? Et deviez- us reconnoître ainſi l'ardeur 'il avoit eu à vous inſtruire de la hiſon de Coronis ?

APOLLON.

Ah ! je ne le pouvois jamais aſſez

punir. Que lui avois-je fait pour m'enlever tous mes plaisirs? Et ne devoit-il pas me laisser une erreur qui m'étoit chere. Un beau songe ne sauroit trop durer, & l'illusion dont on joüit n'a-t-elle pas la valeur du bien qu'on possede?

MINERVE.

Mais la droiture de son intention ne devoit-elle pas excuser le mauvais effet de son zele?

APOLLON.

Hé! qui sait si son cœur n'étoit pas secretement satisfait de la perfidie qu'il m'annonçoit; peut-être qu'il joüissoit de l'infidélité qu'on me faisoit, & venoit m'en faire une espece d'insulte.

MINERVE.

MINERVE.

Pourquoi lui donner de pareils motifs ?

APOLLON.

Ecoutez, je connois la malice du cœur humain. La douleur que cause les chagrins d'un ami, est furieusement combattue par la joie secrette qu'on a de se sentir exempt des maux qui l'accablent.

MINERVE.

Vous êtes bien aise d'avoir trouvé un prétexte à votre cruauté.

APOLLON.

M'en falloit-il d'autre que mon amour ? Non j'aimois trop Coronis pour n'être point barbare.

MINERVE.

C'est-à-dire, que l'excès de votre ten-

rieuſe, tombe ſur les gens qu'on eſtime. Je le ſai par moi-même quand je punis Aracné de ce qu'elle vouloit faire aſſaut d'adreſſe avec moi : Je la haïſſois fort, & l'eſtimois beaucoup. Tout ce qui nous diſpute quelque choſe, mérite notre haine : Nous haïſſons ſûrement les gens qui ont les mêmes talens que nous : Nous haïſſons encore un ami duquel nous avons un ſujet eſſentiel de nous plaindre ; le moyen de s'en défendre, ſa perfidie nous dérobe les plaiſirs que nous fourniſſoit ſon commerce. Une Maitreſſe ingrate ou infidele, eſt pour nous bien plus haïſſable : Une ingrate refuſe de faire notre félicité, une infidele refuſe de la continuer ;

continuer ; alors l'amour s'associe dans un cœur, à la haine, & l'on aime & l'on hait avec fureur.

APOLLON.

Mais on se figure ne faire que haïr, quand on hait.

MINERVE.

Si l'on s'examinoit de près, on se tireroit bien-tôt d'erreur ; toutes nos passions sont composées, il n'en est point qui le soit plus que la haine. Souvent trois ou quatre passions bisarement assorties, nous déterminent à agir : & c'est d'ordinaire celle qui y sert le moins qui a l'honneur de l'action.

DIALOGUE

DIALOGUE XVI.

MARS & VENUS

Sur la Délicateſſe.

VENUS.

DEPUIS que je vous aime, je ne vous ai point trouvé tous les défauts qu'on vous donne, & quoi qu'on en diſe, vous pouvez compter que vous êtes fort aimable : La conquête que vous avez fait de Venus en eſt une preuve autentique. Mais que voulez-vous? Il n'eſt point de paſſion qui ne s'uſe, & celle que j'ai eu pour vous n'a

n'a pû ſe ſauver de la Loi générale, qui veut que toutes les paſſions finiſſent.

MARS.

Oh ! vous ne m'apprenez rien que je ne ſache, & vous avez dû vous appercevoir que j'étois inſtruit de votre inconſtance. N'avez-vous pas remarqué que depuis quelque tems je n'oſois plus me préſenter devant vous ? J'avois un air interdit, & qui tenoit un peu du coupable. En effet, je ne ſaurois me ſouvenir des ſentimens que je vous inſpirois autrefois, ſans être couvert de confuſion de ne vous en plus inſpirer de même. Je ne ſai comment vous me pardonnerez l'indifférence dans laquelle

je viens de vous laiſſer tomber, & vous devez effectivement trouver mauvais que je ceſſe de vous rendre heureuſe.

VENUS.

Il eſt nouveau qu'un Amant juſtifie lui-même l'inconſtance de ſa Maitreſſe, & faſſe des excuſes à qui lui fait infidélité.

MARS.

Quoi, aimeriez-vous mieux que je vous traitaſſe d'ingrate & d'infidele ? Ah ! j'ai pour cela des idées trop ſaines ſur l'amour. Je ſai qu'il y a de l'injuſtice à ſe plaindre des Belles, lorſqu'elles ceſſent de nous aimer : Ce ſeroit bien plutôt à elles à ſe plaindre de nous, leurs reproches ſeroient bien mieux fondés que les nôtres.

VENUS.

VENUS.

Que voulez-vous dire ? Les Amans ſont en poſſeſſion de murmurer contre une Maitreſſe infidele, on ne leur a jamais diſputé le droit de ſe plaindre.

MARS.

Tant pis, on auroit dû le leur diſputer.

VENUS.

Mais quoi, n'eſt-ce pas manquer de généroſité que de ſe laſſer de faire le bonheur d'une perſonne ? Et n'eſt-ce pas-là préciſément ce qui arrive aux Belles qui oublient leurs Amans? Voilà donc pour eux un fondement de reproches.

MARS.

Et n'eſt-ce pas plutôt de la part

des Amans l'effet d'une vanité insupportable, que de vouloir qu'une Maitresse leur soit toûjours fidele ? Car enfin vouloir qu'une Maitresse nous soit toûjours fidele, c'est vouloir avoir seul le droit de faire son bonheur. Voyez maintenant si les Amans sont raisonnables, de se plaindre des infidélités qu'on leur fait: Pour moi je ne saurois leur pardonner l'injustice orgueilleuse qui leur fait exiger un amour éternel.

VENUS.

Ah ! ce n'est point par vanité qu'on veut être aimé : Donnez à l'amour un motif plus noble, c'est par délicatesse.

MARS.

Si vous ne voulez pas que ce soit par

par vanité qu'on veuille être aimé, accordez-moi donc que c'eſt par intérêt. Votre délicateſſe, ſi vous y prenez garde, n'eſt autre choſe. On veut aſſûrer ſes plaiſirs. Il faut pour cet effet, en fournir à la perſonne de qui on en reçoit, on la met par-là dans la néceſſité de nous en donner ſans relâche; & le moyen qu'elle nous laiſſe manquer de plaiſirs, lorſque c'eſt de nous que les ſiens dépendent?

VENUS.

Comment? ce qu'on appelle délicateſſe eſt un effet de vanité, ou tout au moins un vil intérêt qui nous fait rechercher ce qui nous peut être utile? Ce commerce qu'on dit ſi délicat, eſt un com-

merce honteux où nous ſommes toûjours ſûrs de gagner ? On a donc bien tort de faire tant de cas d'une qualité qui a des principes ſi bas.

MARS.

Voilà pourtant comme ſont à-peu-près toutes les qualités qu'on eſtime le plus. Qui viendroit à les décompoſer, ſeroit bien ſurpris ; il trouveroit que toutes les pieces n'en valent rien.

DIALOGUE

DIALOGUE XVII.

DIANE & VENUS

Sur la Modeſtie & ſur l'Honneur.

DIANE.

LE Ciel ne poſſede rien de ſi beau que vous ; mais il manque à mon gré quelque choſe à vos appas : Je vous ſouhaiterois un air de modeſtie, qui ſans vous rendre plus cruelle vous le fît paroître un peu davantage. La modeſtie donne bien des graces, elle eſt regardée comme la caution de la vertu, & & l'on ne ſauroit croire qu'elle ne ſoit

ſoit pas dans le cœur d'une perſonne qui en porte le caractere ſur le viſage.

VENUS.

Eh, qui vous a dit, belle Diane, que la pudeur étoit dans une Belle la caution de ſa vertu. Savez-vous bien qu'elle eſt un témoignage de ſa foibleſſe. Rougir à la vûe d'un Amant, n'eſt-ce pas lui marquer qu'on le craint? N'eſt-ce pas convenir qu'on a des endroits mal défendus, & qu'on pourroit être vaincu ſi l'on étoit bien attaqué. Regardez une femme qui compte ſur ſa vertu, elle n'a point de pareille crainte: la connoiſſance qu'elle a de ſes forces, ne lui permet point de s'en défier. Elle s'ex-

poſe

poſe volontiers au combat. Elle eſt ſûre de ſa victoire.

DIANE.

Mais ſi cela eſt, pourquoi les hommes font-ils tant de cas de la pudeur.

VENUS.

Eh, ne viens-je pas de vous en apprendre les raiſons : elle fortifie leurs eſpérances ; elle facilite leurs conquêtes ; comment n'aimeroient-ils pas une qualité qui leve tous les obſtacles qui s'oppoſent à leur bonheur.

DIANE.

Après ce que vous venez de dire, il ny aura plus moyen d'être modeſte.

VENUS.

VENUS.

Je ne vous ai pas encore tout dit ; apprenez qu'il y a une autre ſorte de modeſtie qui eſt une coquetterie rafinée, une eſpece d'enchere que nous mettons à nos appas, une maniere délicate d'augmenter nos charmes. Comme nous n'en laiſſons voir qu'une partie, on nous en croit plus que nous n'en n'avons, & nous profitons de la libéralité de l'imagination, qui comme vous ſavez parfaitement bien, vous autres Belles, a toûjours ſoin d'embellir ce qu'elle conſidere.

DIANE.

C'eſt-à-dire, que je ne ſuis modeſte que par coquetterie, vous donnez

donnez-là, Venus, de jolis principes à ma sagesse.

VENUS.

Ne craignez rien, Diane, mon dessein n'est pas de vous en disputer l'honneur, je ne veux pour tout bien que des désirs, des craintes douces, des plaisirs qui se laissent du moins espérer, & pour cela j'abandonne volontiers la sagesse & tout ce qu'elle rapporte.

DIANE.

Vous m'étonnez, & je ne reviens point de votre désintéressement, car enfin quand vos vœux seroient pleinement exaucés, du côté du plaisir votre félicité seroit encore, ce me semble bien défectueuse; pourriez-vous être satis-

faite d'un bonheur que vous n'acquereriez qu'aux dépens de votre gloire.

VENUS.

Pourquoi non?

DIANE.

Vous n'êtes pas ſincere ; le penchant que nous avons à l'amour ne détruit jamais bien l'ardeur que nous avons pour l'eſtime ; ſi nous voulons qu'on nous aime, nous ſommes bien aiſes auſſi qu'on nous conſidere. Le malheur eſt que nous ne ſaurions y réuſſir ſans ſacrifier la partie la plus conſidérable de nos plaiſirs ; on nous condamne à haïr un Amant qui nous paroît aimable, il faut que nous ayons la force de refuſer un

cœur

cœur que notre foibleſſe naturelle nous invite à donner. On ne veut pas ſeulement nous ôter la douceur d'aimer ; à peine nous permet-on d'être ſenſibles à l'honneur d'être trouvées aimables.

VENUS.

Ce que vous dites-là eſt étrange ; quoi parce qu'une Belle aura la ſottiſe de combattre ſes deſirs, parce qu'elle aura la malice d'en laiſſer naître dans les cœurs pour ſe donner le barbare plaiſir de les tourmenter. Une Belle pour toutes ces raiſons ſera ſouverainement eſtimable.

DIANE.

Sans doute, la choſe a été ainſi décidée par les hommes : ce ſont

eux qui ont fait les lois de l'honneur & l'arrêt une fois prononcé, c'eſt pour nous une néceſſité de nous y aſſujetir.

VENUS.

Ah! ne croyez pas que les hommes prétendent qu'on obéiſſe à ces lois à la rigueur; ils ſont même bien fâchés quand on les ſuit avec trop d'exactitude. Prenez bien garde à l'origine de ces Lois; ils ont vû dans les femmes trop de penchant à la tendreſſe, il falloit quelque choſe pour l'arrêter, car il étoit de leur intérêt qu'elles ſe défendiſſent. Sur ce pié ils n'ont pas craint de faire les lois auſſi dures qu'elles pouvoient l'être. Ils étoient bien ſûrs que les femmes

se relâcheroient, & qu'elles en viendroient à ce point où ils les veulent; point, qui est fait exprès pour leurs plaisirs, & qui flate si fort leur gloire.

DIALOGUE XVIII.

APOLLON & NEPTUNE

Sur la reconnoiſſance & ſur la vengeance.

NEPTUNE.

OH pour cela Laomédon eſt un grand fripon. Il nous fait bâtir ſa Ville de Troye, nous donnons tous nos ſoins pour la rendre parfaite : eſt elle achevée, le parjure oublie ſes ſermens, & nous refuſe la récompenſe qu'il avoit promiſe à notre adreſſe.

APOLLON.

Entre nous, nous eûmes un peu tort d'exiger quelque choſe de lui.

Il

Il eût été bien de meilleure grace de lui bâtir sa Ville *gratis*. Ne diroit-on pas que nous avions besoin de lui, & qu'il manquoit quelque chose à notre condition ? Franchement nous gardâmes mal le *decorum* de la Divinité.

NEPTUNE.

Que voulez-vous ? Dans ce tems-là nous n'étions pas tout-à-fait Dieux. Jupiter nous avoit envoyés voyager sur la terre pour quelque petit sujet qu'il avoit de se plaindre de nous : mais enfin puisque nous avions tant fait que de lui bâtir une Ville comme Troye, il étoit bien juste qu'il nous payât de nos peines, du moins par quelques sentimens de reconnoissance, puisque

vous voulez que tout autre salaire soit indigne de nous.

APOLLON.

Eh qui vous a dit que les sentimens de la reconnoissance étoient une récompense plus digne de nous ? Ne sommes-nous pas souverainement heureux par le privilége de notre nature ? Qu'attendons-nous des hommes ? La reconnoissance ne peut être bonne qu'entr'eux ; ils ont besoin les uns des autres.

NEPTUNE.

N'importe ; il étoit toujours du devoir de Lacédémon de nous témoigner de la reconnoissance. Nous eussions été les maîtres ensuite de lui dire qu'il étoit à se défaire de ces senti-

ſentimens-là, ſi nous ne les avions pas trouvés dignes de nous. Car enfin je ne vois point de vice plus affreux que l'ingratitude.

APOLLON.

Tout le monde le dit; cependant vous ſeriez bien étonné ſi l'ingratitude étoit une ſorte de nobleſſe d'ame, & ſi c'étoit un ſentiment de grandeur qui nous fît ingrats. Peut-être nous ne nous jugeons point obligés de rien rendre pour un bienfait, parceque nous croyons le mériter. Il eſt vrai que ce qui fait notre ingratitude, doit valoir alors notre eſtime à notre bienfaiteur, & que nous ne ſaurions aſſez louer le diſcernement qu'il a eu de placer ſon bienfait.

NEPTUNE.

NEPTUNE.

Vous me donnez-là une idée tout-à-fait noble de l'ingratitude ; cependant si elle tient à de si belles qualités, d'où vient qu'on ne l'estime pas plus qu'on ne fait ?

APOLLON.

Il y a de bonnes raisons pour cela. On ne rend des services que pour en recevoir ; ou quand on oblige, c'est pour se soûmettre en quelque façon ceux qu'on a obligés. Si l'on rend des services pour en recevoir, comment voulez-vous qu'on aime à trafiquer avec un ingrat ? Dans le commerce qu'on a avec lui on est toûjours sûr de perdre. Si l'on oblige pour mettre dans la dépendance ceux qu'on a obli-

gés ;

gés, comment s'accommoder encore d'un ingrat? Il refuse de reconnoître les avantages qu'on a pris sur lui; & par les témoignages qu'il donne de son ingratitude, il ôte les moyens d'en prendre de nouveaux.

NEPTUNE.

Sur tout ce que vous me dites, je m'apperçois que j'ai eu grand tort de me venger de Laomédon: cependant il est bien doux de se venger. Aussi prétend-on que nous avons réservé prudemment ce plaisir-là pour nous.

APOLLON.

Il y a long-tems que les hommes nous font sujets à toutes leurs sottises, & je ne sai où ils prennent les

les belles idées qu'ils ont de nous. Qu'ils nous fassent, à la bonne heure, punir les crimes, c'est un emploi raisonnable; mais qu'ils ne nous donnent pas, comme ils font, pour la vengeance un goût qui nous déshonore. Car enfin pouvons-nous songer à nous venger, que nous n'avouïons que nous avons pû être offensés? Et en vérité siéroit-il à des Dieux de se piquer de délicatesse sur ce qu'on leur donne, ou sur ce qu'on leur refuse? Ils deviendroient malheureux à force d'être sensibles. De plus, la vengeance nous fait entrer en comparaison avec celui qui nous a offensé, & il n'y a pas d'apparence que des Dieux soient assez déraiſ-

raiſonnables pour ſe mettre en compromis avec des Mortels. Outre qu'il y a de la honte à ſe venger, on peut dire encore qu'il n'y a point de prudence, & qu'on n'exécute point du tout le deſſein de mortifier ſon ennemi ; car enfin lorſqu'on ſe vange, on lui laiſſe recueillir tout le fruit qu'il pouvoit attendre de ſon inſulte. N'avouera-t-on pas qu'on a été offenſé, & n'eſt-ce pas là lui donner tout ce qu'il ſouhaite ? Le pardon ſeroit pour lui bien plus injurieux : il nous mettroit hors de la portée de ſes traits, & en lui ôtant le plaiſir de nous avoir offenſé, qui le flate ſi fort, le pardon lui enleveroit encore tous les moyens de ſatisfaire une autre fois ſa malignité.

NEPTUNE.

Je devois donc pardonner à Laomédon.

APOLLON.

Et vraiment oui. Je pourrois même vous dire que vous le deviez eſtimer davantage, juſtement à cauſe de ſon ingratitude. Car enfin Laomédon étoit un homme de bonne foi, qui s'avoüant ingrat ne vouloit plus vous tromper : s'il avoit été dans ce deſſein, il vous eût témoigné de la reconnoiſſance, & vous eût attrappé quelque nouveau ſervice ; ou bien, comme je vous ai déjà dit, il s'eſt cru digne du bienfait, & par conſéquent quitte envers vous. Que ſait-on s'il n'a pas cru que c'étoit une

dette

dette dont vous vous acquitiez vous-même? Ne condamnez donc plus si légerement l'ingratitude, songez qu'elle tient à sa maniere à la noblesse de l'ame, & apprenez par-là que les vices & les mauvaises qualités peuvent quelquefois avoir & ont quelquefois réellement de fort bons principes.

DIALOGUE

DIALOGUE XIX.

MARS & APOLLON
Sur la Gloire.

APOLLON.

LEs hommes vous joueroient un vilain tour, s'ils s'avisoient de devenir ſages, & ce ſeroit une Cour bien déſerte que la vôtre.

MARS.

Que voulez-vous dire ?

APOLLON.

Je veux dire que rien ne prouve l'extravagance des hommes comme l'ardeur qu'ils ont de vous ſuivre dans les combats, & que s'ils faiſoient bien, ils vous laiſſeroient faire la guerre tout ſeul.

MARS

MARS.

Que vous ai je fait pour vouloir m'enlever tous mes sujets ?

APOLLON.

Je ne puis vous pardonner la cruauté qui vous fait armer des hommes les uns contre les autres. Pourquoi les envoyer s'entretuer sans qu'ils aient rien à démêler ensemble ? Et comment sont-ils assez sots pour aller exposer leur vie ? car enfin c'est le bien le plus précieux qu'ils aient.

MARS.

Bon ! les hommes ne sont point si sots que vous le dites, sur cela, non plus que sur autre chose : ils ne sacrifient jamais un bien qu'à l'espérance d'un autre bien qui

leur paroît meilleur, & je ne vois point de sottise à tout cela. Par exemple, ils ont bien des fatigues à essuyer dans l'exercice de la guerre, ils risquent fort souvent leur vie; mais aussi quelle récompense ne leur prépare-t-on pas? La Gloire, cette grande maîtresse des grandes ames saura bien les dédommager: laissez-les s'exposer au trépas, la Gloire sait en sauver les Héros.

APOLLON.

Voilà une plaisante maniere d'immortaliser les gens.

MARS.

Vous voyez cependant qu'on ne se lasse point de mon service; apparemment qu'il n'est pas si ingrat que vous le dites. Mais vous qui faites

Bâtés le Réformateur ; quelle récompense donnez-vous à vos Savans ? Ne les payez-vous pas de la même monnoie ? N'est-ce pas la Gloire qui les soûtient dans leurs travaux, & qui les dédommage de leurs peines ?

APOLLON.

Ah ! je ne leur propose point pour objet une chimere, comme la Gloire : la connoissance de la vérité est le prix de leurs travaux.

MARS.

Les voilà bien récompensés.

APOLLON.

Comment, vous ne voulez pas que la connoissance de la vérité soit satisfaisante ? Y a-t-il rien de plus beau que de savoir, & de donner

à son esprit toute l'étendue dont il est capable ?

MARS.

Et depuis quand, je vous prie, la vérité a-t-elle de quoi plaire aux hommes ? Ne savez-vous pas qu'elle n'a que des vûes désagréables à leur offrir ? Ce qui flate vos Savans, ce n'est point l'agrément attaché à la connoissance de la vérité, c'est la distinction qu'elle leur donne. Songez-y bien, ils font peu de cas des vérités communes ; il y a trop de facilité à s'en saisir. Il n'y a que celles qui semblent les mettre au-dessus des autres, qui méritent leur estime, & dont ils veulent bien être jaloux.

APOLLON.

APOLLON.

Du moins cette Gloire-là eſt-elle plus eſtimable que l'autre.

MARS.

N'entrons point dans cet examen, nous ne trouverions peut-être pas plus de ſolidité dans l'une que dans l'autre.

APOLLON.

Apprenez-moi donc ce que c'eſt que la Gloire.

MARS.

La Gloire eſt un artifice dont la Société ſe ſert pour faire travailler les hommes à ſes intérêts.

APOLLON.

Mais ſur ce pié-là la Gloire ſuppoſe toûjours de la ſottiſe de la part de celui qui l'acquiert; car pour-

à son esprit toute l'étendue dont il est capable ?

MARC. Et depuis quand, je vous prie, la vérité a-t-elle du goût à plaire aux hommes ? Ne savez-vous pas qu'elle n'a que des vûes désagréables à leur offrir ? Ce qui flate vos Savans, ce n'est point l'agrément attaché à la connoissance de la vérité, c'est la distinction qu'elle leur donne. Songez-y bien, ils font peu de cas des vérités communes ; il y a trop de facilité à s'en saisir. Il n'y a que celles qui semblent les mettre au-dessus des autres, qui méritent leur estime, & dont ils veulent bien être jaloux.

APOLLO

APOLLON.

Du moins cette Gloire-là eſt-elle plus eſtimable que l'autre.

MARS.

N'entrons point dans cet examen, nous ne trouverions peut-être pas plus de ſolidité dans l'une que dans l'autre.

APOLLON.

Apprenez-moi donc ce que c'eſt que la Gloire.

MARS.

La Gloire eſt un artifice dont la Société ſe ſert pour faire travailler les hommes à ſes intérêts.

APOLLON.

Mais ſur ce pié-là la Gloire ſuppoſe toûjours de la ſottiſe de la part de celui qui l'acquiert ; car pour-

APOLLON.

Oh ! la Nature eſt fort prudente, elle a fait tout autant de ſots qu'il lui en fallu.

MARS.

Mais ce ſont ces ſots-là qu'on comble de gloire.

APOLLON.

Rien n'eſt plus raiſonnable : elle eſt faite exprès pour eux. Le Sage même n'en eſt point jaloux, il loue tous leurs travaux du milieu de ſa pareſſe, & ſe donne bien de garde de les partager.

MARS.

Vous le dirai-je ? Je voudrois que pendant qu'on donne les apparences de l'eſtime à ceux qui travaillent pour la Gloire, on joüit du droit

droit de les mépriſer intérieurement. Car enfin il y a de la ſottiſe à ne pas travailler pour ſoi, nous en ſommes déjà convenus. De plus, les gens qui courent après la Gloire, ne ſe chargent-ils pas des emplois les plus difficiles? Et valets de la ſociété n'en rempliſſent-ils pas les fonctions les plus pénibles?

APOLLON.

Vous avez raiſon : le mépris ſembleroit devoir être la vraie récompenſe de ce qu'on fait pour la Gloire.

DIALOGUE X

DIALOGUE XX.

DIANE & MARS

Sur la Vertu.

MARS.

DÉESSE, il ſe dit ici d'étranges choſes ſur votre chapitre, & ſi l'on en croit Momus, vous n'avez pas été toûjours ſi farouche que vous l'avez parue à nos yeux. On parle d'un Berger...

DIANE.

Ah ! ne croyez rien de ce que dit Momus, tout ce qui vient de lui doit être ſuſpect, & ma conduite

duite paſſée doit être un ſûr garant de ma ſageſſe.

MARS.

Non pas, s'il vous plaît : les armes de la vertu ſont journalieres. Un Conquérant avec beaucoup de prudence peut perdre une bataille, une femme avec beaucoup de vertu peut avoir de la foibleſſe ; on a ſouvent pris de juſtes meſures pour ſe défendre, & il ſe trouve que l'on eſt vaincu. Je ſerois pourtant bien ſurpris que vous euſſiez démenti cette ſageſſe dont vous faites depuis ſi long-tems parade ; ce ſeroit bien dommage que vous euſſiez gâté une réputation que vous avez eu tant de peine à établir.

DIANE.

Auſſi me ſuis-je donné bien de garde de rien faire qui ait pû y porter atteinte. Je veux pourtant bien vous avouer que je trouvois dans Endimion tout ce qu'il falloit pour l'aimer. J'ai eu beſoin de toute ma ſageſſe pour m'en défendre. J'ai maudit cent fois un cruel devoir qui ne pouvoit ſouffrir que je me rendiſſe heureuſe. Que ma gloire, Dieu des Combats, eſt différente de la vôtre! Je ne puis l'acquérir qu'en réſiſtant à mon penchant, & il vous ſuffit de ſuivre le vôtre.

MARS.

Que dites-vous-là?

DIANE.

DIANE.

Je dis que le chemin qui vous mène à la gloire eſt bien aiſé. Je pourrois même ſoûtenir, qu'il vous ſeroit difficile de la manquer ; fougueux comme vous êtes, pourriez-vous vous tenir en repos ? Avoüez qu'on vous feroit grand dépit, ſi l'on vous obligeoit à demeurer tranquile : mais on vous permet de vous abandonner à l'impétuoſité de votre caractere : vous courez comme un fou de pays en pays, vous prenez des Villes, vous gagnez des Batailles ; quelle proviſion de lauriers pour couronner votre tête ! Quelle gloire ne vous prépare-t-on pas ? Hélas ! il s'en faut bien que la gloire qu'on me deſtine

ſoit auſſi facile à acquérir. On me donne à combattre un ennemi que j'aime, il eſt de mon honneur de remporter une victoire qu'il ſeroit de mon intérêt de perdre : de plus je n'ai point, comme vous, des intervalles pour me repoſer, il faut que je combatte ſans ceſſe. Quelle condition, jugez maintenant du cas qu'on doit faire de la ſageſſe !

MARS.

J'avoue qu'on ne ſauroit refuſer de l'eſtime à votre ſorte de ſageſſe ; car enfin il faut être juſte. Mais je ne trouve point bon que vous parliez ſi mal de la gloire qui s'acquiert par les armes. N'eſt-ce rien, ſelon vous, pour un mortel que de braver la mort qui s'offre con-

continuellement à lui ? Songez-y, il faut bien de la grandeur d'ame pour mépriſer la vie.

DIANE.

Je le veux ; mais vos Héros ne la mépriſent point, ils l'eſtiment tout au moins autant que les autres, & ne croyez pas qu'ils allaſſent l'expoſer, s'ils étoient bien ſûrs de la perdre. On n'a pas toûjours le malheur d'être tué, lorſqu'on court riſque de l'être. Avec cela il ne ſe livre pas toûjours des Combats, & dans ces Combats vos Héros ſont ſoûtenus par la vûe de ceux qui les regardent, & qui peuvent rendre témoignage de leur valeur. Perſonne n'eſt témoin de ceux qui ſe livrent dans mon

cœur, il faut que je me ſatisfaſſe de la propre juſtice que je me rends à moi-même. Quelle triſte récompenſe !

MARS.

Je ſuis de votre avis. Cette récompenſe-là n'eſt pas ſuffiſante ; c'eſt pour cela auſſi qu'on vous donne de la gloire, & conſtamment perſonne, après les Guerriers, n'en mérite mieux que vous.

DIANE.

Ah ! ceſſez de vanter une gloire qui ne s'occupe qu'à détruire les hommes.

MARS.

Et celle qui s'occupe à les rendre malheureux, dites-moi, la trouvez-vous moins cruelle ? Vous ne faites point mourir les hommes, vous

vous êtes plus barbare encore, vous les faites ſouffrir. Mais il y a quelque choſe de plus ridicule que tout cela dans votre conduite, vous ſouffrez que cette même gloire vous rende malheureuſe, & voilà ce que je ne ſaurois vous pardonner.

DIANE.

Ce que vous trouvez de ridicule dans ma conduite, eſt juſtement ce qui fait le prix de ma gloire. Je me diſpute tout à moi-même, rien de ce qui pourroit me flater n'eſt accepté par une ſageſſe ſcrupuleuſe. Tout cela eſt vrai. Mais ſongez que la gloire doit être proportionnée à l'effort qu'on fait pour l'acquérir, & ſur ce pié-là jugez

jugez de celle qui m'eſt dûe.

MARS.

Hé, quel cas faites-vous d'une gloire qui s'acquiert par des efforts pénibles, & qui s'achete au prix du bonheur ? Ne rougiſſez-vous point quelquefois des victoires que vous remportez ſur vous-même ? Ah, croyez-moi, la véritable ſageſſe n'eſt point faite pour rendre malheureux celui qui la poſſede.

DIANE.

Il n'y a pourtant que celle-là que l'on regarde comme vraiment eſtimable : Car oſez-vous appeller vertus toutes ces qualités qu'on ne poſſede que parcequ'on auroit trop de peine à s'en défaire, comme

me la valeur, la compaſſion, la libéralité, & tant d'autres de même eſpece ?

MARS.

Enfin, ma ſorte de vertu, que vous mépriſez tant parcequ'elle ne coûte rien à acquérir, outre qu'elle eſt plus agréable, eſt encore plus ſûre que la vôtre ; car enfin on eſt d'ordinaire aſſez foible pour être vertueux, & rarement eſt-on aſſez fort pour le devenir. Auſſi la mienne eſt-elle plus commune, & l'on voit par l'expérience, que la Nature a plus compté ſur la foibleſſe des hommes, que ſur la force de leur raiſon.

DIANE.

A votre compte, il n'y auroit que

que deux ſortes de vertus, l'une de foibleſſe, l'autre d'effort. Mais ſongez-vous que l'une marqueroit de l'imperfection, & l'autre de la ſottiſe ?

NOUVEAUX

NOUVEAUX
DIALOGUES
DES DIEUX.

NOUVEAUX DIALOGUES DES DIEUX.

DIALOGUE I.

JUPITER & APOLLON.

Pourquoi les Passions nous cachent ordinairement le but où elles nous menent.

APOLLON.

AUROIT-ON jamais deviné que vous eussiez pris pour plaire, la forme d'un mari ?

JUPITER.

JUPITER.

Non, mais après tout, Amphytrion n'étoit preſque point Mari : il n'y avoit que deux jours qu'il avoit épouſé Alcmene. Un Mari de deux jours tient encore quelque choſe de l'Amant, & cette derniere qualité fait qu'on lui paſſe l'autre.

APOLLON.

Ah ! c'eſt juſtement en qualité d'Amant qu'il devoit mieux vous percer le cœur ; il ne vous étoit pas permis d'ignorer à quel point il étoit aimé & chaque careſſe que vous faiſoit Alcmene, étoit pour vous un nouvel outrage.

JUPITER.

Et où eſt, je vous prie, l'outrage ?

trage ? Amphytrion étoit aimé, il n'y avoit pas moyen que nous le fuſſions tous deux : mais je pouvois joüir comme j'ai fait des agrémens de ſa place, le fruſtrer pour un tems de ſon bonheur & m'en ſaiſir.

APOLLON.

Ah ! Jupiter vous n'êtes guere délicat, & nous nous reſſemblons bien peu, dans nôtre façon d'aimer ? Jugez-en vous-même par le ſtratagême dont je m'aviſai. Iſſé m'avoit parue belle, il s'agiſſoit de m'en faire aimer, mon rang s'oppoſoit à mes deſſeins, ma délicateſſe me le fit cacher, & ce ne fût que ſous la figure de Berger que je parvins à l'honneur de lui

plaire ; voyez la différence de votre procédé au mien : vous vous défites de votre grandeur, parceque vous ne comptiez pas assez sur elle : je me défis, moi, de la mienne, parceque je ne lui voulois rien devoir ; vous renonçâtes de propos délibéré à être aimé : je n'oubliai rien pour être sûr de l'être.

JUPITER.

Hé bien, vous arrivâtes au bonheur par une route, moi j'y arrivai par une autre.

APOLLON.

Mais songez à la différence de votre bonheur au mien : on me donna mes plaisirs, vous volâtes les vôtres. Non, Jupiter, vous ne fûtes

fûtes point heureux ; il n'y a pas moyen de l'être tout seul.

JUPITER.

Bon : vous voilà fait précisément comme les hommes. Trop vains pour se contenter d'avoir du plaisir ; ils croyent qu'il faut encore en donner, & ils appellent cela être délicats.

APOLLON.

Vous en direz ce qu'il vous plaira, vous avez perdu la fleur des plaisirs de l'amour : car quel charme n'est-ce pas d'avoir entre ses mains le bonheur d'une personne qu'on aime, de le lui distribuer sans réserve, d'en voir augmenter le sien, d'avoir peine tous deux à soûtenir l'excès d'un plaisir qu'on partage ?

Ah! Jupiter, que c'eſt une délicieuſe choſe que l'amour, quand il eſt ſenti avec délicateſſe, & vous êtes bien malheureux de n'avoir jamais éprouvé le charme de cette douce yvreſſe où ſont plongés deux cœurs prêts à tous les momens à ſe ſacrifier l'un pour l'autre.

JUPITER.

Allez, vous êtes fou: vous parlez comme un vrai Héros de Roman; l'amour eſt une tromperie toute pure, un trafic continuel de menſonge: on y paſſe des journées entieres à ſe faire croire qu'on s'aime, & pour ſe le mieux prouver, on ſe le jure.

APOLLON.

Quoi? ne ſe dit-on pas de bonne foi qu'on s'aime? JU-

JUPITER.

Oui, on ſe le dit quelquefois de bonne-foi, mais il n'en eſt rien.

APOLLON.

Comment ! il n'en eſt rien.

JUPITER.

Oui, vous dis-je : on commence par ſe tromper, pour mieux tromper ſa Maîtreſſe. On ſe croit noble, généreux, ſincere, ſans ſonger qu'on eſt toûjours vain, & ſouvent fripon; car c'eſt-là la grande habileté de l'Amour, de nous ſéduire ; & cette habileté-là ne lui eſt pas particuliere ; toutes les paſſions ont l'adreſſe de ne nous laiſſer jamais voir bien diſtinctement le but où elles nous menent : nous ſerions trop troublés dans notre marche, en la voyant ſi vilaine. DIA-

DIALOGUE II.

JUNON, DIANE & MOMUS.

Quelle eſt la vraie récompenſe de la Vertu.

MOMUS.

SACHEZ m'en gré ſi vous voulez, tout l'Olympe vous rendra compte de la fermeté avec laquelle je pris l'autre jour votre parti.

DIANE.

Eh ſurquoi donc, Momus, eûtes-vous à me défendre ?

MOMUS.

MOMUS.

Sur votre aventure avec Actéon, il parût ridicule à tous nos Meſſieurs que vous eûſſiez pris la choſe ſi ſérieuſement; qu'avoit fait ce pauvre garçon diſoient-ils tous? Diane eſt dans le bain, elle eſt fort bonne à voir, Actéon la regarde, ne voilà-t-il pas un grand malheur, & y avoit-il là dequoi le changer en Cerf.

DIANE.

Aſſûrément, & mon honneur vouloit que je puniſſe un téméraire.

MOMUS.

Bon, votre honneur, & en quoi étoit-il intéreſſé; que pouvoit-il vous arriver de plus délicieux que

de

de montrer que vous étiez belle à la maniere que vous le montrâtes ; c'eſt preſque avoir l'agrément du vice en ménageant par un haſard heureux l'honneur de ſa vertu.

DIANE.

C'eſt-à-dire que je ſuis une innocente de n'avoir pas ſû gré au haſard de la faveur qu'il me faiſoit.

MOMUS.

Sans doute, il n'y a pas de femme bien faite qui n'eût été charmée à votre place : auſſi un de nos bons Railleurs ſoûtînt-il que vous n'aviez métamorphoſé Actéon que pour vous aſſûrer de ſa diſcrétion, & vous concevez bien qu'il ne la fit pas rouler ſur les avantages de votre beauté.

DIANE.

DIANE.

Voilà de fort ſots diſcours que vous tenez là, Momus, & je me ſâcherois tout de bon ſi vous en valiez la peine.

JUNON.

Vous êtes bien bonne, Diane, de prendre garde à ce que dit ce fou de Momus, ne faut-il pas qu'il faſſe ſon métier de mauvais plaiſant? & qui ſait s'il y a un mot de vrai à tout ce qu'il nous dit là?

MOMUS.

Écoutez, Madame Junon, je ne paſſe pas pour un menteur, & je ne me crois pas tout-à-fait auſſi mauvais plaiſant que vous le dites; mais puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, je vous dirai que dès qu'on

eût expédié Diane, l'on en vint à votre aventure avec Ixion, & je ſuis bien aiſe pour vous, que vous n'ayez pas entendu tout ce qui en fût dit.

JUNON.

On en aura dit tout ce qu'on aura voulu, je ne me repens point d'avoir puni un inſolent, & les vûes d'Ixion étoient telles....

MOMUS.

Eh, qu'avoient donc ces vûes de ſi criminel ? On vous diſoit que vous êtiez belle, qu'on mouroit d'envie de vous en aſſûrer plus ſérieuſement, une femme raiſonnable va t-elle rendre compte de pareilles choſes à ſon mari? D'ailleurs quelle eſpece de charité de livrer à Ixion

une

une nue qui servoit si bien ses desirs ? Étiez vous curieuse de savoir jusqu'où pouvoit aller la tendresse qu'il avoit pour vous ? & puis ne voilà-t-il pas une belle maniere de vous vanger, que de le rendre réellement heureux puisqu'il croyoit l'être ; car je ne veux pas dire, comme quelqu'un qui se trouva là, que vous défiant du succès de vos charmes, vous aviez crû important pour vous de mettre à votre place un Phantôme, qui paré des qualités que vous n'aviez pas, eût de quoi vous faire honneur.

JUNON.

Auriez-vous crû, Diane, qu'il y eût de si grands impertinens dans notre Olympe.

MOMUS.

Oh! pour cela vous avez raison : il y a de grands impertinens : mais auſſi permettez-moi de vous dire que vous euſſiez bien fait toutes deux d'être un peu plus unies ; vous montrâtes trop de vertu pour en avoir.

DIANE.

Il vaudroit autant n'en point avoir, ſi l'on n'en montroit pas.

MOMUS.

Oui : mais vous ne ſavez donc pas qu'en montrer, & en montrer avec faſte comme vous le fîtes, ce n'eſt pas en avoir ; c'eſt donner acte qu'on n'en a point. Apprenez, Meſdames, & comme je ſuis bien-aiſe que vous ne l'oubliïez pas, je

vais

vais prendre le ton ſententieux pour vous le dire ; apprenez qu'il n'y a de vraie vertu que celle qui ſe cache, & ne croyez pas qu'on ſoit la dupe de celle qui s'étale. On ne l'a pas paſſé à Caton, on l'a refuſé à Lucrece, la vraie vertu, laiſſez m'en dire autant du vrai mérite, la vraie vertu eſt à elle-même ſa récompenſe. Les hommes, les Dieux mêmes, tous Dieux qu'ils ſont, n'ont pas dequoi la payer.

DIALOGUE III.

APOLLON, ESCULAPE, MINERVE.

S'il y a bien de l'honneur à mener les hommes.

ESCULAPE.

ON ne parle ici, Apollon, que de vos richeſſes, & réellement tous nos Temples ne valent pas celui que vous avez à Delphes.

APOLLON.

Il eſt certain que je n'ai pas été trop mal-adroit. Je vis que les hommes peu touchés du préſent, ne s'occu-

s'occupoient que de l'avenir, je m'arrangeai là-deſſus, & de-là ce fond merveilleux que je me ſuis établi ſur leur curioſité.

ESCULAPE.

Oui : mais on dit que votre revenu diminue conſidérablement.

APOLLON.

Quel conte ? N'ai-je pas toûjours à mes gages, des Diſeuſes de bonne aventure, des Aſtrologues, & tout ce monde-là n'eſt-il pas encore en bonne poſture ?

ESCULAPE.

Cela eſt vrai, & il eſt étonnant qu'on ne ſoit pas encore guéri d'une pareille folie.

APOLLON.

Oh, je n'ai pas peur qu'on en

guériſſe; on ne guérit point des folies qui ſont dans le cœur, & celle-là y eſt. Elle eſt, mon cher Eſculape, de la même nature que celle avec quoi vous trompez ſi bien les hommes; car entre nous, vous êtes un Charlatan auſſi-bien que moi; je me mêle de prédire l'avenir où je ne vois goutte; vous vous mêlez de guérir le corps humain, que vous ne connoiſſez guere.

ESCULAPE.

Il eſt vrai que mes connoiſſances ſur mon métier ſont aſſez bornées: mais enfin avec mon peu de lumiere je guéris quelquefois mes malades.

APOLLON.

Et moi, s'il vous plaît, eſt-ce que

que je ne devine pas auſſi quelquesfois l'avenir ? Cela m'empêche-t-il d'être Charlatan ?

ESCULAPE.

Je vois bien que vous voulez abſolument que je me rende : mais dites donc auſſi quelque choſe à Minerve, il ſeroit malhonnête à vous de ne la pas faire entrer en partage des titres honorables que vous venez de me donner.

MINERVE.

Je vous ſuis obligée, Meſſieurs, de votre politeſſe, je ne me ſens point du tout digne de ces belles qualités.

APOLLON.

Comment ! vous oſez dire que vous n'êtes pas des nôtres ? & que faites-

faites-vous donc toute la journée vous & vos Philoſophes ? ne criez-vous pas ſans ceſſe aux hommes que vous allez leur découvrir la vérité ?

MINERVE.

Non je vous aſſûre, mes Philoſophes ne promettent rien : ce ſont des gens modeſtes, des gens raiſonnables qui peuvent bien quelquefois s'amuſer à chercher la vérité ; mais je les déſavouerois s'ils croyoient l'avoir trouvée.

APOLLON.

Vous n'êtes pas de bonne foi, Minerve, & vous n'avez pas inſtruit tous vos Philoſophes à être ſi modeſtes : ils ſont pour la plûpart impudens, effrontés, grands pro-

prométeurs, & je n'ai garde de les blâmer d'une conduite ſi raiſonnable. Il n'y a point de métier qu'on ne fit en dupe chez les hommes, ſi l'on ne le faiſoit un peu en Charlatan, & je ſai combien il eſt important de leur promettre. Voyez moi, je leur promets de les inſtruire de l'avenir. Minerve, quoiqu'elle diſe, leur promet de leur découvrir la vérité. Eſculape leur promet preſque de les rendre immortels. On nous diſpenſe tous de tenir notre parole pourvû que nous la donnions.

MINERVE.

Vous prétendez donc qu'il ne s'agit que de donner aux hommes des eſpérances.

APOL-

APOLLON.

Sans doute ; & ce qu'il y a de commode, on peut les leur donner frivoles. Ils ſont ſi charmés d'eſpérer, qu'ils diſpenſent preſque toûjours de ſolidité les eſpérances qu'on leur donne.

MINERVE.

Mais ſi cela eſt, il n'y a rien de ſi aiſé que de mener les hommes.

APOLLON.

Comment, aiſé ? cela l'eſt au point qu'on en eſt honteux ; car ſavez-vous à quoi cela ſe réduit ? A les bien mépriſer, & ce qui, à ſa façon, ne laiſſe pas d'être difficile, à agir toûjours conſéquemment au mépris qu'on a pour eux ; il y a des momens où malgré toutes les raiſons

raiſons qu'on a de les mépriſer, on a la ſottiſe de les croire un peu raiſonnables, & il ne faut qu'un de ces momens-là, pour gâter tout.

DIALOGUE

DIALOGUE IV.

ERRATO & MOMUS.

S'il eſt à propos de traiter ſi bien les Amans.

MOMUS.

AIMABLE comme vous êtes : comment avez-vous pû vous tenir dans le célibat : il y a une infinité de Dieux qui vous ont recherché en mariage. Moi, par exemple, je vous aurois épouſé à merveille.

ERRATO.

Je le crois ; mais voyez-vous, ſi vous êtiez une fois mon mari,

outre

outre cette mauvaiſe qualité & celle de railleur que vous avez déjà, vous prendriez encore celle de maître, & ce ne ſeroit point du tout là mon compte.

MOMUS.

Eh, pouvez-vous croire que je vous aimaſſe pour vous dominer, aſſûrez-vous que je ne veux vous avoir pour femme que pour vous faire devenir plus ma Maîtreſſe.

ERRATO.

Ah! Momus, vous ne les attraperiez pas mal ſi vous vous en mêliez, & il me ſemble que vous êtes honnêtement fripon quand vous vous y mettez.

MOMUS.

Non, en vérité, je ne le ſuis guere;

guere : mais enfin, puiſque vous ne voulez pas abſolument être ma femme, accommodons-nous, que je puiſſe du moins vous avoir pour Maîtreſſe.

ERRATO.

Non, Momus, je ne ſaurois faire votre affaire, les titres ne me ſéduiſent point, & je ne ſerai point votre Maîtreſſe.

MOMUS.

Pourquoi cela ?

ERRATO.

Parceque cela ne ſe peut, vous êtes de la plus jolie figure du monde, votre caractere me réjoüit, & je crois que ſi je me mêlois d'aimer, je vous aimerois mieux qu'un autre.

MOMUS.

MOMUS.

Eh bien, qui vous en empêche ?

ERRATO.

Qui m'en empêche ? Bien des choses. Par exemple, quand il n'y auroit que le devoir, cela ne suffit-il pas ?

MOMUS.

Bon, le devoir : voilà comme vous êtes faites vous autres femmes, dès que vous ne nous aimez point, vous nous présentez le devoir, & voilà avec quoi vous nous consolez.

ERRATO.

Hé bien, faites taire le devoir : aimez-moi, plaisez-moi, & faites si bien votre compte que je vous aime.

MOMUS.

Fort bien : mais quand je me ſerai mis ſérieuſement à vous aimer, ſi par hazard vous ne m'aimez point, qu'eſt-ce que je deviendrai ?

ERRATO.

Ce que vous deviendrez ? Vous m'aimerez encore.

MOMUS.

Vous me préparez-là une jolie condition.

ERRATO.

Point ſi vilaine. Vous aurez toujours le plaiſir de m'aimer, & peut-être m'aimerez-vous plus que ſi je vous aimois. Allez, Momus, je ſentirois trop bien l'honneur qu'il y auroit à être aimé de vous pour m'expoſer

m'exposer à le perdre en vous aimant trop.

MOMUS.

Treve de badinerie, Mademoiselle Errato, parlons sérieusement; y a-t-il moyen d'entrer à votre service?

ERRATO.

Il n'y a rien de si faisable, & je serai charmée d'avoir un serviteur tel que vous.

MOMUS.

Mais encore seroit-il bon d'imaginer quelque récompense.

ERRATO.

Eh fi, n'avez-vous pas honte de parler de récompense?

MOMUS.

Non vraiment, je n'ai point

honte, & s'il vous plaît, Mademoiselle Errato, me laisser entrer à votre service, n'est-ce pas me donner la permission de prendre des desirs, & vous engager tacitement à les satisfaire ?

ERRATO.

Non, Momus, cela vous fatigueroit ; j'ai quelque chose de mieux que tout cela à vous donner, je vous donnerai de l'espérance : c'est la meilleure nourriture du monde pour les Amans, elle est légere, & vous soûtiendra sans vous incommoder.

DIALOGUE

DIALOGUE V.

CLIO & CALLIOPPE.

Si ce ſont les choſes les plus raiſonnables qui entrent le mieux dans la tête des hommes.

CLIO.

N'AVEZ-vous pas honte, ma ſœur, de paſſer tout votre tems comme vous faites à nous débiter des puérilités, des contes bleus, des romans de toute eſpece.

CALLIOPPE.

Non vraiment, je n'ai point honte, & je voudrois bien ſavoir ce

que

que vous avez de mieux à me donner à faire.

CLIO.

Cent choſes : faites par exemple comme moi. Dépoſitaire du paſſé je le rends préſent, je célebre & immortaliſe les Héros ; je peins par oppoſition, & noircis les ſcélérats, je donne de l'admiration pour les uns, de l'horreur pour les autres, & voilà ce me ſemble un aſſez beau ſpectacle à préſenter.

CALLIOPPE.

Oui : mais ce beau ſpectacle que vous vantez tant, avec votre permiſſion, vous ne le donnez pas ; car qu'eſt-ce que ces rapſodies que vous appellez hiſtoires, des faits communément faux, ſouvent mal

digérés

digérés & preſque toûjours d'une froideur & d'un ennui à faire mourir.

CLIO.

Je vois bien que vous voulez dire que vous êtes plus agréable que moi ; mais il faut auſſi que vous avouiez que je ſuis plus inſtructive.

CALLIOPPE.

Je n'en conviendrai pas parceque cela n'eſt pas vrai. On n'inſtruit bien que par le plaiſir, & vous n'en donnez point ; que s'il vous arrive quelquefois d'en donner, c'eſt toûjours en me volant & en chaſſant ſur mes terres. En général Clio, vous n'inſtruiſez point ou vous inſtruiſez mal. Voyez comme Homere inſtruit. Voilà ce qui s'appelle inſtruire.

CLIO.

CLIO.

Bon ! comment voulez-vous qu'Homere inſtruiſe ? il ne fait que mentir.

CALLIOPPE.

Soit, il ment : mais il ment de ſi bonne grace qu'on ne ſauroit s'imaginer qu'il mente; pour vous, Clio, vous avez du malheur, on ne vous croit pas ſeulement quand vous dites vrai.

CLIO.

On me fait là un reproche fort malhonnête, car aſſûrement je ne ments pas toûjours.

CALLIOPPE.

Cela peut être : mais le moyen de ſavoir quand vous mentez ou quand vous ne mentez pas ? vous

ne

ne le savez pas vous-même.

CLIO.

Comment ! je ne le sais pas moi-même ?

CALLIOPPE.

Oui, vous dis-je, vous ne le savez pas ; & comment le sauriez-vous ? Vous ne prenez vos faits que d'après ce qu'il y a de plus menteur au monde, je veux dire la Renommée, ou pour plus grande commodité vous le prenez sans mot dire dans votre imagination qu'il faut avoüer que vous avez d'une fécondité admirable.

CLIO.

C'est-à-dire, que je ne fais que mentir.

CALLIOPPE.

Sans doute : & je ne le trouve point du tout mauvais, car à le bien prendre, nous ne nous devons rien. Toute la différence qui eſt entre nous, c'eſt que je donne mes menſonges pour ce qu'ils ſont; vous donnez les vôtres pour des vérités, & dès qu'on veut bien les prendre pour telles vous ſeriez bien ſotte de ne les pas donner. Ce que je voudrois ſeulement, c'eſt que vous leur donnaſſiez un peu plus d'agrément que vous ne faites ; & puis cela ſoit dit entre nous; il vous arrive quelquefois de les donner tels qu'on doit avoir une furieuſe peine à les digérer.

CLIO.

Bon ! ce ſont les meilleurs, & c'eſt bien la peine de faire tant de façons avec les hommes. Il n'y a point de faits, ma ſœur, que ces benets-là ne ſoient prêts à avaler, & vous ſavez bien que ce ſont les plus extravagans qui entrent le mieux & le plus facilement dans leurs têtes.

DIALOGUE VI.

TERPSICHORE & MERCURE

Sur les Prudes, les Femmes galantes, & les honnêtes Femmes.

TERPSICHORE.

VOUS êtes un poltron, Mercure, pourquoi n'avez-vous jamais osé m'attaquer : on dit que vous m'avez trouvé trop prude.

MERCURE.

Il n'y a pas un mot de vérité à tout ce qu'on vous a dit là ; une vertu qui fait tant la sévere n'est presque point vertu ; & comme

prude,

prude, vous ne m'auriez pas fait peur un moment.

TERPSICHORE.

Convenez au moins que vous m'avez redoutée comme honnête fille.

MERCURE.

Pourquoi voulez-vous que j'en convienne ? cela n'eſt pas vrai ; chargée d'un cœur qui lui peſe, une honnête fille eſt tous les jours à la veille de prendre des deſirs ; & quand elle en a pris : qu'y a-t-il donc tant à faire ? A les lui donner un peu plus vifs.

TERPSICHORE.

Mais vous ne prenez pas garde qu'une honnête fille les combat.

MERCURE.

Sans doute, elle les combat : mais

voilà justement ce qui fait son malheur ; la nature des desirs combattus est de devenir plus vifs, & la vertu en se défendant avance sa défaite.

TERPSICHORE.

C'est-à-dire que vous ne voulez, ni d'une prude, ni d'une honnête fille, seroit-ce une coquette, une fille galante qu'il vous faudroit ?

MERCURE.

Pourquoi non ? Il y en a telle que j'aimerois mieux que toutes les honnêtes filles du monde.

TERPSICHORE.

Vous êtes donc fou, Mercure, il n'y a rien de si joli en amour qu'une honnête fille.

MERCURE.

MERCURE.

Je ne ſuis point du tout de votre avis, Terpſichore ; on va trop vîte avec une honnête fille, à peine a-t-on le tems de ſoupirer ; parlez-moi des filles galantes, c'eſt-là qu'il y a de la gloire à acquérir.

TERPSICHORE.

Ne diroit-on pas à vous entendre qu'il n'y a pas moyen de venir à bout de vos coquettes ?

MERCURE.

Vraiment, ſi on en vient à bout, elles ſe ſouviennent trop bien du plaiſir qu'elles ont eu à ſe rendre, pour avoir la ſottiſe de ſe défendre toûjours ; mais moins preſſées elles ſe rendent plus tard ; plus rigoureuſes parcequ'il leur en coûte peu pour l'être ; elles donnent plus

de plaiſir à leurs Amans, elles aſſaiſonnent mieux l'honneur de la conquête.

TERPSICHORE.

Ah! voilà une jolie conquête qu'une conquête qui avoit été faite; on entre dans une place qui avoit déjà été ravagée. On a le malheur d'avoir été prévenu.

MERCURE.

Qu'appellez-vous malheur? c'eſt de ce prétendu malheur que naît la gloire d'un Amant, il triomphe d'un ennemi aguerri, d'un ennemi qui avoit eſſuyé des combats, qui par ſes défaites avoit appris à ſe défendre.

TERPSICHORE.

N'allez pas ſi vîte, Mercure, quand

quand on se rend maître d'un cœur, on veut bien qu'il ait été attaqué, & il ne sauroit l'avoir trop été; mais on ne trouve pas bon qu'il se soit rendu: vous direz que les honnêtes femmes se rendent, sans doute elles se rendent, mais ce n'est qu'après bien des combats, & dans ces combats, elles se défendent de la meilleure foi du monde. Il n'en est pas ainsi de vos coquettes: elles se rendent parcequ'elles le veulent bien: or les hommes ne veulent point d'une victoire qu'on leur cede: croyez-moi, ils ne sont point fous quand ils nous demandent de la vertu; avec l'honneur qu'ils ont à nous vaincre, ils ont encore l'agrément de pouvoir un peu compter sur

ſur nous, & je vous demande s'il eſt permis de compter ſur vos Coquettes?

MERCURE.

Je crois que vous avez raiſon, Mademoiſelle Terpſichore, vous avez dans les yeux une certaine éloquence qui me convertit de moment en moment, & je ſuis preſque d'avis de me mettre tout de bon à vous aimer; mais quoique je vous aye parû tout-à-l'heure aſſez peu preſſé; je ſuis bien aiſe de vous avertir qu'il ne me faut pas trop diſputer la victoire; je n'aime point à combattre ſi longtems, cela me fatigue.

TERPSICHORE.

Allez, allez, il vous faut des Coquettes.

Coquettes & je ne la ſuis point.

MERCURE.

Eh bien, qu'à cela ne tienne, je vous aimerai comme honnête fille.

TERPSICHORE.

Non, Mercure, je ne ſuis pas digne de vous, mais je puis le devenir. Attendez-moi, quand j'aurai été bien galante, je vous le ferai ſavoir. Adieu, Mercure, juſqu'au revoir.

DIALOGUE

DIALOGUE VII.

APOLLON & MERCURE.

S'il eſt raiſonnable de crier ſi fort contre les Paſſions.

MERCURE.

DITES-moi donc quelque choſe du voyage que vous fîtes ſur la terre, Neptune & vous : vous dûtes bien faire les Meſſieurs avec les avantages de votre origine.

APOLLON.

Non, je vous aſſûre : nous y vécûmes aſſez bourgeoiſement. Une fois pourtant, Neptune voulut ſe faire Officier

Officier de vaiſſeau, mais il fut écarté par ſes concurrens, & l'on lui dit qu'il n'entendoit pas aſſez bien la Mer. Je fus, moi tenté un moment de me faire bel eſprit, & je crois que je m'en ſerois aſſez bien tiré ; mais je vis faire tant de baſſeſſes à mes Confreres, & ce métier-là demande tant de manege que j'y renonçai.

MERCURE.

Commment ! vous reſtâtes-là les bras croiſés tout le tems que vous y fûtes ?

APOLLON.

Pas tout-à-fait : il me prit un jour envie de me faire homme à bonne fortune ; je ne ſuis pas mal fait, comme vous ſavez, je ſai joliment

ment la Musique, je fais passablement des Vers. Quelqu'un que je trouvai là me dit qu'il me manquoit d'être fat : je le devins. Muni ainsi à peu près de ce qu'il me falloit, je me fis mener dans tout ce qu'il y avoit de bonnes maisons à Persépolis. Vous ne sauriez croire, Mercure, la quantité de jolies femmes qui se jetterent à ma tête, j'en eu tant, tant, que je m'en ennuyai : ensuite de quoi je me fis Maçon. Neptune qui étoit aussi-bien que moi embaraſſé de sa figure me servit de manœuvre & nous nous mîmes tous les deux pour nous désennuyer à bâtir la ville de Troyes à Laomédon qui nous en avoit prié.

MERCURE.

La belle idée de vous faire Maçon, vous aviez tant de métiers plus honorables à faire. Que ne vous faisiez-vous par exemple, Avocat, ou Medecin ?

APOLLON.

Il est vrai. J'avois assez de caquet pour l'un, & en m'efforçant je serois peut-être devenu assez Charlatan pour l'autre : mais mon dessein n'étoit pas de briller aux yeux des hommes, & je m'en tins au métier de Spectateur.

MERCURE.

Vous prîtes-là, ce me semble, un assez mauvais parti ; j'aurois mieux aimé à votre place, faire des sottises que d'en voir, cela est plus amusant.

APOL-

Vous avez raiſon : mais je ne connoiſſois preſque pas les hommes ; on m'avoit d'ailleurs aſſûré que je pouvois tirer un aſſez bon parti de leurs ridicules, & la vérité eſt que ce fut pour moi un ſpectacle aſſez agréable. Je me réjoüis, par exemple beaucoup à les voir ſe traiter d'animaux raiſonnables. Une choſe entr'autres qui me plût, & qui eſt fort bonne quand on ne ſe donne pas le tems de s'ennuyer d'eux, c'eſt qu'ils ſont dans leur eſpece aſſez variés. J'en vis, qui, avec des réflexions ſages avoient une conduite folle ; d'autres avec des réflexions folles ; avoient une conduite ſage. Vous

ne sauriez croire la quantité que je vis d'impudens qui se trouvoient tous fort bien de l'être. D'autres étoient sots, & malgré cela tous aussi fripons que s'ils avoient eu de l'esprit. Cela fait, comme vous voyez, de la variété.

MERCURE.

Oh, pour cela oui, il y en a, hors néantmoins sur un article ou deux.

APOLLON.

Eh, surquoi donc les avez-vous trouvés si uniformes?

MERCURE.

Est-ce que vous ne vous souvenez pas qu'avec un profond respect qu'ils ont tous pour leur mérite; ils ont encore un fond à peu près égal d'ignorance. Ajoutez à

cela une curiosité qui les poignarde.

APOLLON.

S'ils n'étoient que curieux, je ne dirois mot, ce que je ne leur pardonne pas, c'est d'être méchans.

MERCURE.

La vérité est qu'ils ne le sont pas mal, du moins dans les différentes commissions que m'a donné Jupiter me suis-je apperçu qu'il ne falloit pas trop les fâcher pour qu'ils le devinssent.

APOLLON.

Que voulez-vous ? On leur a donné des passions, & ces passions ne sont pas toûjours douces. Prenez-y garde, hors l'Amour qui les

les apprivoise, presque toutes les autres les rendent méchans.

MERCURE.

Effectivement, il eût une jolie maniere de les apprivoiser dans la guerre de Troyes. Ne me parlez pas, Apollon, de l'Amour, c'est un enragé qui fait les trois quarts du mal qui arrive dans l'Univers.

APOLLON.

Et la vanité, à votre avis, n'en fait donc point ?

MERCURE.

Oui, elle en fait, mais combien aussi fait-elle de bien dont elle a la modestie de ne se point vanter.

APOLLON.

Il est vrai que la vanité ne se vante de rien, & qu'elle fait presque tout.

MERCURE.

Qu'importe, le bien ſe trouve toûjours fait.

APOLLON.

Et le mal auſſi.

MERCURE.

C'eſt-à-dire que les paſſions font tout.

APOLLON.

Sans doute.

MERCURE.

Et voilà ce qui me paroît fort mal imaginé ; car que font-elles ? beaucoup de mal à la Société.

APOLLON.

Ajoutez & fort peu de bien aux Particuliers qu'elles poſſedent.

MERCURE.

Vous avez raiſon, Apollon : mais

mais que devenir auſſi quand on n'en a point ? Croyez-moi, on a beau dire du mal des paſſions, il n'y a guere moyen de s'en paſſer ; ce ſont des roſes qu'on ne cueille qu'avec des épines, & que malgré ces épines on veut toûjours cueillir.

DIALOGUE

DIALOGUE VIII.

JUNON, PALLAS, MOMUS.

Qu'il ne faut pas qu'une honnête femme compte trop sur sa vertu.

JUNON.

ON dit que vous avez trouvé mauvais l'emprunt que j'ai fait de la ceinture de Venus.

MOMUS.

Sans doute : je l'ai trouvé mauvais : convenoit-il à une femme raisonnable d'aller réchauffer le cœur de son mari par de pareils artifices. Passe encore si ç'avoit été pour un amant.

JUNON.

JUNON.

Voilà d'assez mauvaises plaisanteries que vous faites-là, car vous savez bien comment la chose se passa: j'étois piquée contre les Troyens, Jupiter prenoit leur parti, ma colere, contre eux en redoubla : Je cherchai des moyens pour détourner les secours qu'il leur donnoit : la ceinture de Vénus étoit propre à mon dessein. Je l'empruntai ; Jupiter fatigué s'endormit, & moi de me servir habilement de ce tems-là, & de me vanger à mon aise des Troyens.

MOMUS.

Fort bien : vous ne voulûtes que vous vanger, & il faut convenir que vous imaginâtes une maniere

assez

assez agréable ; mais pensez vous que le motif que vous vous donnez soit plus honnête que l'avidité qu'on a droit de vous supposer pour les carresses de votre mari ; car de qui aviez-vous à vous vanger ? De Paris, & Paris, qu'avoit-il fait ? On lui donne à juger à qui de Pallas, Venus & Vous doit appartenir la pomme d'or ; Paris qui est un honnête homme en croit ses yeux, s'en rapporte au témoignage de sa conscience, adjuge la pomme à Venus. Voilà aussi-tôt la fureur qui vous prend, & vous ni savez pour vous consoler que d'aller massacrer les Troyens : en vérité, Junon, voilà deux assez vilaines aventures ; la

premiere

premiere, qui eſt pourtant la plus honnête, vous déclare prodigieuſement ſenſible à l'honneur de la beauté, l'autre eſt de nature à nous perſuader que vous n'en négligez pas les profits.

JUNON.

Vous êtes un impertinent, Momus, avec vos profits; à l'égard de la pomme nous étions, ce me ſemble, aſſez belles, Pallas, & moi pour la diſputer.

MOMUS.

Soit: mais prudes comme vous l'êtes toutes deux, n'eût-il pas été mieux de l'abandonner de bonne grace à Venus: la lui diſputer, c'étoit vous mettre de niveau avec elle, & l'on n'eſt déjà que trop diſpoſé à vous y mettre.

PALLAS.

Ce que vous dites-là, eſt du dernier ridicule.

MOMUS.

Eh, où eſt donc le ridicule? N'êtes-vous pas toutes auſſi aiſes que Venus d'être trouvées belles? vous êtes bleſſées, ce me ſemble, quand on ne vous le trouve pas. Je ſai bien que Venus reçoit ſes Amans mieux que vous : mais ſi l'on en croit les médiſans, c'eſt pour qu'ils vous trouvent plus belles que vous les recevez mal. Écoutez, il faut être auſſi aimable que Venus pour bien traiter ſon monde ſans crainte d'y rien perdre, & il y a quelquefois autant d'art, que de vertu à être cruelle.

JUNON.

JUNON.

Vous êtes d'une insolence aujourd'hui, qu'il n'y a pas moyen de vous pardonner.

MOMUS.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, Mesdames; mais quand vous devriez-vous en fâcher, je prendrai la liberté de vous dire que qui vous analyseroit, Venus & vous, qui mettroit de côté quelques dehors honnêtes qui vous laissent au fond telles que vous êtes, vous trouveroit à toutes, mêmes vûes, mêmes desseins qui s'exécutent par des voies différentes. Car, voyons, ne voulûtes-vous pas toutes deux avoir le prix de la beauté? Ne consentîtes-vous pas pour l'avoir à l'examen

indécent qu'il fallut faire de vos appas? Quel train n'avez-vous pas fait parceque vous ne l'aviez pas eu : croyez-moi, Mesdames, la différence qu'il y a d'une femme à une autre n'est pas aussi considérable qu'on se l'imagine, & telle de vous autres, qui jusques ici a été raisonnable, doit bien remercier les circonstances de l'avoir aidé à l'être; & ne feroit pas mal de les prier tous les matins de lui continuer leur protection; vous ne sauriez concevoir le besoin qu'en a l'honneur des femmes.

JUNON.

Voilà un joli portait que vous faites de nous; mais patience, vous tomberez quelque jour entre nos mains;

mains, & il y en a telle ici qui saura bien nous vanger de vos impertinences.

MOMUS.

Ce que vous dites-là, Mesdames, est très-malhonnête : pourquoi remettre à d'autres le soin de votre vengeance ? apparemment que je ne vous ai pas assez fâchées.

PALLAS.

Que voulez-vous dire, vous ne nous avez pas assez fâchées ? Ne voilà-t-il pas une belle avance pour nous plaire que de nous fâcher.

MOMUS.

Pas si mauvaise : le grand point pour faire quelque chose de vous autres, c'est de vous mettre le cœur en mouvement, & sachez

DIALOGUE IX.

JUPITER & MARS.

Que la probité a ſes douceurs.

JUPITER.

VOus êtes étrange, Dieu des combats, vous allez dire à tous nos Dieux qu'ils ſont fripons. Il n'y a ſorte de choſe que vous ne diſiez à nos Déeſſes ; apprenez du moins à nous dire des ſottiſes. Auſſi vous êtes trop brutal.

MARS.

Oui, morbleu, je ſuis brutal, mais j'ai de la probité, & c'eſt ma brutalité qui en fait foi ; il faut pour être tel que je ſuis, être au-

deſſus

dessus de tout reproche ; il faut être sûr qu'on n'en aura jamais à essuyer ; & vous n'êtes guere raisonnables tous tant que vous êtes, de me tenir si peu de compte d'une impétuosité qui ne me permet pas l'envie & m'ôte sûrement le moyen de tromper personne.

JUPITER.

Mais encore faut-il pouvoir vivre avec les gens.

MARS.

Eh, je me soucie bien moi, de vivre avec tout ce vilain monde qui est dans votre Olympe. Je ne vois en ce maudit pays que fausseté, que trahison, que perfidie, Dieux, Déesses, tout ce qui habite ici, est d'une corruption à faire

faire frémir, aussi mon parti est-il pris.

JUPITER.

Quel est donc ce beau parti?

MARS.

C'est de vous planter là tous.

JUPITER.

Ce que vous dites-là est assez malhonnête; mais du moins apprenez-nous où vous allez.

MARS.

Où je vais? Sur la terre.

JUPITER.

Et c'est-là où vous allez chercher de la probité.

MARS.

Oui, l'on m'a assuré que j'en trouverois: on dit qu'il y a encore d'honnêtes gens, qu'on s'y rend des

des ſervices mutuels ; on dit même que pluſieurs d'entr'eux ſont capables d'amitié.

JUPITER.

Vous êtes une bonne perſonne avec votre amitié. Apprenez que celle que vous allez chercher là-bas eſt une eſpece de trafic, une maniere de commerce, où ſoigneux de ce qu'il a, avide de ce qu'il n'a pas, chaque particulier compte exactement tous les matins ce qu'il a mis la veille dans la Société, de ſoins, d'avances, de ſacrifices, bien reſolu de rompre le marché, ſi dans ſon compte de recette, il ne voit pas nettement le double ou le triple de ce qu'il y a mis.

MARS.

MARS.

Cela n'eſt pas poſſible.

JUPITER.

Vraiment ſi cela eſt poſſible ; & même cela eſt, & pour qu'il ne manque rien à votre inſtruction, il eſt bon de vous dire que ce petit examen de ce qu'on met, & de ce qu'on retire de ſoins, de complaiſances, de ſervices, de fauſſetés, même ſi vous voulez quand il eſt fait d'une maniere un peu agréable, s'appelle délicateſſe, car les beaux noms en ce pays-là, ne manquent pas pour les vilaines choſes.

MARS.

Vous m'étonnez, & comment raiſonnable comme vous l'êtes, pouvez-vous ſouffrir tous ces vilains commerces. JU-

JUPITER.

Qu'appellez-vous vilains commerces ? Il n'y a rien de si joli, de si honnête : ce sont eux qui font les liens de la Société.

MARS.

Voilà effectivement de jolis liens.

JUPITER.

Jolis ou non, les hommes s'en accommodent. Nés presque tous avec une envie à peu près égale de se tromper, ils trouvent chez eux de quoi se démêler assez bien les uns des autres, ce qui n'est pas malheureux ; car il est vrai que le commerce ne va pas mal, & je vois avec satisfaction que tout le monde est content, parce que sans doute tout le monde croit gagner.

MARS.

MARS.

Oh ! pour tout le monde, je vous le nie ; outre les sots, qui sûrement sont lésés ; car je ne prévois pas que le bon du marché soit pour eux, il doit encore y avoir des gens, qui très-bien instruits de leur intérêt, y vont fort mal ; des gens comme moi qui sauroient bien être fripons, mais qui ont de la répugnance à l'être, & ceux-là, avec votre permission, Jupiter, ne doivent pas se trouver trop bien de votre arrangement.

JUPITER.

Vous voulez dire des gens d'esprit qui sont honnêtes gens. Ah ! pour ce que j'en ai fait, il faudroit ce me semble être bien de mauvaise

ſe humeur pour me les reprocher. A l'égard du gros de la Société : informez-vous-en, on vous dira qu'il va le meilleur train du monde, & il eſt de mauvaiſe grace à quelques Philoſophes de gloſer & d'incidenter comme ils font ſur des bagatelles. Pourquoi les hommes, diſent-ils, ſe trompent-ils toute la journée ? Pourquoi ſe carreſſent-ils tant, & ſe haïſſent-ils ſi fort ? Qu'importe à ces Meſſieurs ? Les hommes ne ſont-ils pas polis, ne ſont-ils pas gracieux, doux, prévenans, affables ? n'ont-ils pas entr'eux des manieres charmantes ? ne vivent-ils pas les uns avec les autres comme s'ils s'aimoient, & n'eſt-ce pas un ſpectacle curieux

de

de voir rouler assez joliment ensemble des êtres qu'on ne pouvoit pas trop soupçonner d'y pouvoir aller.

MARS.

Vous avez raison, & je conçois qu'il a fallu de l'esprit pour arranger tout cela comme vous l'avez fait.

JUPITER.

Sans doute, il en a fallu.

MARS.

Mais parlez-moi sérieusement; à y en mettre un peu plus, les choses n'auroient-elles pas été mieux.

JUPITER.

Allez, Mars, vous raisonnez comme un homme, ce qui signifie que vous ne savez ce que vous dites;

dites ; les choſes ſont très-bien, & qui voudroit y mettre la réforme gâteroit tout. Quant à vous, ſongez à devenir plus poli, & reſtez avec nous ſi vous m'en croyez ; que ſi la fureur vous tient de voyager, remettez votre voyage : il y a des momens à prendre pour aller ſur la terre, les hommes en tout tems ne ſont pas également pervers ; las de leur injuſtice, j'envoie de tems en tems Aſtrée ſur la terre y porter un peu d'innocence ; je vois même à l'heure que je vous parle des ſiecles où l'on aura impunément de la vertu, où l'on aura même bonne grace à en avoir, & ce ſera quelqu'un de ces tems heureux qu'il vous faudra prendre

pour contenter votre curiosité.

MARS.

Mais en attendant ces beaux jours que vous me promettez ; qu'est-ce que je deviendrai ? car je vous le déclare, il ne m'est plus possible de vivre avec vos fripons.

JUPITER.

Allez, allez, Mars, ne vous désespérez pas, à force de vivre avec les fripons on le devient quelques fois.

MARS.

Vous me trompez, Jupiter, on ne se dénature pas. Les Dieux, mes Confreres, seront toûjours fripons, & moi dussais-je en enrager j'ai bien l'air de rester tel que je suis.

JUPITER.

JUPITER.

Eh bien, avoir de la probité eſt-ce donc un ſi grand malheur!

MARS.

Vous avez raiſon, Jupiter, & je m'y tiens malgré mes plaintes; il y a dans la probité un je ne ſai quoi de ſatisfaiſant qui fait ſoûtenir les peines du métier; il eſt vrai qu'on y a les fripons à craindre, & en conſéquence à ménager; car par tout où ils ſont, ils ſont les Maîtres, & tout en reſpectant la vertu, leur coûtume eſt de l'opprimer, parcequ'ils la craignent.

DIALOGUE X.

MERCURE & JUPITER.

Que les motifs de nos actions importent peu à la Société, pourvû que nos actions lui soient utiles.

JUPITER.

DIs-moi, Mercure, te voilà bien échauffé, as-tu appris quelque chose de nouveau dans le dernier voyage que tu as fais sur la terre.

MERCURE.

Oui vraiment, & quelque chose même qui vous intéresse.

JUPITER.

Conte-moi donc au plus vîte.

MER-

MERCURE.

Voici ce que c'eſt. Un Philoſophe nous a fait entrer dernierement en converſation, & ces converſations il les a appellées des *Dialogues*. Or vous ſaurez qu'il n'y a ſorte de mauvais raiſonnemens qu'on ne nous faſſe faire dans ces Dialogues; mais l'Auteur ne s'y jouera plus, & il n'a pas mal été grondé des ſottiſes qu'il nous a fait dire. Sérieuſement vous euſſiez été charmé de la maniere dont les hommes ont pris notre parti: & il y auroit en vérité de l'ingratitude à vous, à ne leur pas tenir compte du ſoin qu'ils prennent que votre dignité ne ſoit léſée.

JUPITER.

JUPITER.

Moi, leur en tenir compte ? Ah, Mercure, tu me prends pour un autre ? & ce ſont de bons fripons que les hommes.

MERCURE.

Cela peut être : mais le faiſeur de Dialogues eſt toûjours un impertinent qui nous manque de reſpect & vous devriez, ce me ſemble, le trouver mauvais.

JUPITER.

Eh ! pourquoi veux-tu que je le trouve mauvais ? Peut-on nous traiter plus cavalierement que l'a fait Homere ? L'en avons nous grondé, & puis, comment veux-tu que faſſent les hommes ? & qui ſait s'ils ne croient pas nous honorer en nous

nous donnant leurs ridicules.

MERCURE.

Vous en direz ce qu'il vous plaira, on a fort bien fait de crier contre l'Auteur des Dialogues, c'eſt un ſophiſte qui met un dérangement épouvantable dans la maniere ordinaire de penſer, tout eſt brouillé, tout eſt confondu chez lui, vertus & vices, phyſique & morale. A l'entendre, les hommes ſont des girouettes qui tournent à tous vents : la ſageſſe elle-même eſt une paſſion. Que ſais-je ce qu'il y a encore dans ces Dialogues.

JUPITER.

Tu-es de mauvaiſe humeur, Mercure, & l'Auteur, ce me ſemble

ble, n'a pas tout-à-fait dit ce que tu lui fais dire. Il eſt bien vrai, qu'il a quelquefois un peu-trop badiné ; mais depuis il s'eſt expliqué, & l'on m'a aſſûré qu'il l'avoit fait d'une maniere fort raiſonnable.

MERCURE.

Vous m'étonnez, avec votre douceur, & je vous aurois crû plus pointilleux que vous ne l'êtes ſur le chapitre de la morale.

JUPITER.

Eh, Mercure, crois-tu qu'il y ait de ſi grands profits à attendre de la morale. Qu'on apprenne aux hommes à penſer comme on voudra ſur le chapitre des vertus & des vices, ils agiront toûjours comme

comme il plaira à leur cœur ; c'eſt par le cœur que les hommes ſont conduits ; l'eſprit n'eſt que le ſpectateur de leurs actions : & puis (car c'eſt de cela qu'il eſt queſtion) dans les Dialogues qu'importe des motifs qu'on donne aux actions des hommes, pourvû que ces actions ſoient bonnes, c'eſt-à-dire utiles à la Société. Pour moi qui en ſuis le Directeur, je ſuis content du train qu'elle va, & je ne crains point qu'il change. Les reſſorts qui font joüer la Société n'eſſuient point de changement par l'examen qu'on en fait, la grande machine aura toûjours ſon jeu, & ſi j'ai permis aux curieux d'y connoître

quelque chose, crois-moi, Mercure, j'ai bien pris mes mesures pour qu'ils n'y touchassent pas.

ÉCLAIR-

ÉCLAIRCISSEMENT
SUR
LES DIALOGUES
DES DIEUX.

ON n'a point fait de Critique expresse de mon Livre; il en est peu qui méritent tant d'honneur, & je n'ai point eu l'orgueil d'attendre du Public un pareil témoignage de son estime. Le Public cependant qui ne m'a pas jugé digne d'une Critique dans les formes, a bien voulu cen-

ſurer d'une maniere vague pluſieurs endroits de mon Ouvrage. On dit que la fureur que j'ai eue d'être agréable, m'a permis rarement d'être exact; qu'il m'eſt ſouvent arrivé de gâter la vérité en voulant l'embellir. J'ai à répondre à une accuſation qui me touche bien plus, & c'eſt pour m'en juſtifier que je prends aujourd'hui la plume. Non, ce n'eſt point la vanité d'Auteur qui me réveille, un motif plus noble m'anime, & peu jaloux de la réputation de l'eſprit, j'abandonnerois volontiers les défauts de mon Ouvrage, ſi l'on ne m'attaquoit par un endroit mille fois plus ſenſible.

On m'accuſe, & c'eſt le reproche

che dont il m'importe le plus de me laver : on m'accuſe d'avoir confondu & brouillé les idées de la morale, & l'on va juſqu'à prétendre qu'à force de les analyſer, je ſuis parvenu à les réduire à rien. A Dieu ne plaiſe, que j'aie formé un deſſein ſi coupable. Quand je traite des vertus humaines, contents de découvrir ce qu'elles ont d'imperfection, je ne leur ôte jamais le prix attaché à leur eſſence. A l'égard des vices, ſi j'ai quelquefois anobli ou caché leur laideur, ç'a toûjours été pour lever les voiles honnêtes, pour montrer les apparences vertueuſes dont ils n'ont que trop ſouvent l'adreſſe de s'embellir.

Tout mon tort se réduit donc à avoir exposé des idées ordinaires d'une maniere nouvelle. Je ne voulois que piquer l'esprit, je l'ai effrayé ; & voici, ou je suis bien trompé, la cause de son effroi. Une des choses dont nous nous targuons le plus, qui releve & bouffit le plus notre orgueil, c'est la possession de nos prétendues belles qualités. Le dessein de les décrier m'a piqué, & il n'y a pas de doute que mon projet bien exécuté n'eût été extrêmement utile ; car c'est du cas ridicule que nous faisons de nous-mêmes que naît cette foule prodigieuse de préjugés & de vices que corrigeroit la connoissance de nous-mêmes, si nous pouvions par-

parvenir à la prendre un peu distincte. J'ai mal réussi à la donner, voilà mon crime. Au reste, je puis assûrer le Public qu'en songeant à le rendre, & plus modeste & plus raisonnable ; mon dessein n'a point été de changer les idées qu'il a sur les vertus & sur les vices, que s'il en a crû plus que je ne voulois, je suis toûjours coupable de m'être mal exprimé. Sans doute le goût que j'ai eu de donner des Paradoxes ne m'a pas fait avoir assez d'égard au fonds de ma matiere. Les Paradoxes piquent & réveillent l'esprit humain, & il n'y a pas de mal de lui en présenter quelquefois pour lui donner de l'exercice : mais la prudence veut qu'on choi-

ſiſſe ſes matieres, & des matieres de morale étoient trop importantes pour recevoir la forme de Paradoxe. On doit me rendre la juſtice de croire qu'avec un peu plus d'attention, je n'aurois pas donné ſujet de mal penſer de moi à mon Lecteur, & je l'eſpere d'autant plus volontiers, que je ſuis prêt de faire en ſa faveur ce que permet rarement l'orgueil humain. Je condamnerai moi-même mes idées dès qu'elles ſeront capables de bleſſer la morale : mais je crois n'avoir à juſtifier ici que mes expreſſions : il eſt bien juſte qu'on me conſole un peu du tort qu'on m'a fait ; avec quelle rigueur, par exemple, n'ai-je pas été jugé ! Que n'a-t-on pas

pas dit au ſujet de ce que j'ai avancé ſur l'ingratitude ? & n'y a-t-il pas eu de la cruauté à en prendre le droit de ſoupçonner les qualités de mon cœur. Que le Public à l'occaſion de l'injuſtice qu'il m'a faite, apprenne aujourd'hui une choſe qu'il ne ſait pas & qui ſervira peut-être à le corriger, la voici. *L'audace qui fait décrier les qualités du cœur marque que celui qui les décrie les poſſede, & qu'il ne ſe croit pas obligé à vanter ſon bien.* * Je n'appuierai

* Auſſi ceux qui ont quelque connoiſſance de l'homme, ſe défient-ils toûjours de ceux qui ont la fureur de prôner les qualités de leur cœur : c'eſt que les Philoſophes ſavent que les hommes parlent

puierai pas ſur un raiſonnement ; ou pour mieux dire ſur un fait dont ceux qui ſavent ſe tâter, trouveront chez eux toute la force. A l'égard des autres, qu'ils ſachent que la corruption de l'eſprit n'entraîne pas celle du cœur. Il y en a tant

---

parlent preſque toujours d'après une erreur d'imagination qui leur perſuade qu'on les pénetre : de-là, la négligence d'un honnête homme à ſe juſtifier d'un crime dont il ne ſe ſent point capable : de-là, l'éloquence qu'emploient les coquins pour écarter des ſoupçons qu'on n'a quelquefois pas ſongé à prendre. Les bonnes gens ne prennent pas garde que ſe juſtifier avec trop de vivacité, c'eſt preſque s'accuſer ; c'eſt ſans le vouloir ſe déclarer coupable.

tant d'exemples dans l'antiquité, que ce seroit me vanger du Public, que de prodiguer ici un étalage d'érudition qui l'ennuieroit, & le feroit rougir peut-être de l'injustice qu'il m'a faite.

Il est si facile de blâmer un Auteur, qui, quand nous le lisons, n'est pas à côté de nous pour se défendre, que nous devrions, ce me semble, mettre un peu plus de façon à le condamner. A-t'on songé, par exemple, avant que de crier contre moi, à la multitude d'embarras où m'a jetté le genre de mon Ouvrage? genre badin, où pour soûtenir mon ton, où pour être comme il me convenoit, continuellement agréable, il ne m'a pas été

été poſſible d'entrer dans des détails qui auroient, à la vérité, donné du jour à mes idées, mais qui auroient en même-tems donné à mes Dialogues une ſéchereſſe & une peſanteur que j'ai été bien aiſe qu'on ne leur trouvât pas.

Il y a plus : comme pluſieurs de mes Dialogues roulent ſur des idées galantes, que tout doit être de la même couleur dans un Ouvrage, que l'uniformité eſt celle de nos Lois qu'il nous eſt le moins permis d'enfreindre ; j'ai crû devoir traiter les matieres ſérieuſes d'une maniere qui ne le fût pas. J'ai quelquefois auſſi traité des matieres gaies d'une maniere encore plus gaie ; mais quand on donne

donne des plaiſanteries pour ce qu'elles ſont, on a droit, ce me ſemble, d'être auſſi plaiſant qu'on veut, & le Dialogue eſt un genre d'écrire où l'on doit eſpérer que ce qu'on dit ne ſera pas toûjours pris au pié de la lettre.

Il y auroit aſſûrément de l'injuſtice à me chicanner ſur le Dialogue, où Vulcain prétend être honoré de l'infidélité de ſa femme. Auroit-on bonne grace à me dire que je veux changer la maniere ordinaire de penſer? Non, on voit bien que je badine : les idées du Dialogue, la tournure que je leur donne le font aſſez connoître, & en vérité quand le vrai & le faux ſont mêlés enſemble, un Lecteur

eſt bien ingrat de les confondre. Ce dont il fait un crime, eſt une preuve de l'eſtime qu'on a pour lui, & ſeroit-il juſte d'être puni d'avoir compté ſur ſon intelligence? Enfin, il me ſemble que c'eſt au Lecteur à deviner l'intention d'un Auteur qui veut quelquefois qu'on rabatte de ce qu'il dit, & qu'on réduiſe les choſes à leur juſte valeur. Je ſerois fâché, par exemple, qu'on eût pris au pié de la lettre, ce que je dis dans un de mes Dialogues, où il eſt queſtion de la gloire que j'ai peut-être un peu trop décriée: mais quel riſque court-on de décrier les impreſſions générales de la Nature? On a beau en médire, on ne les enleve à perſonne;

sonne ; car qu'on ne s'y trompe point, l'amour de l'estime n'est point un préjugé de l'opinion, & quoiqu'il serve au bien de la Société, il ne faut pas croire que nous le tenions de sa politique. La Nature, dès qu'elle nous voit en état d'exercer nos facultés nous inspire le desir de l'élévation, desir qui combat tellement notre paresse qu'il n'y a point d'homme, si paresseux qu'il soit, qui renonce entierement à l'estime des autres hommes, & qui ne se donne du mouvement plus ou moins pour l'acquérir ; mouvement qui tourne presque toûjours au bien de la Société. Ce qu'il y a de certain, c'est que bien que j'aie décrié la gloire,

on

on peut dire en sa faveur des choses beaucoup meilleures que celles que j'ai dites contre elle, & ceux qui la recherchent, ne sont point si sots que je les ai faits dans mon Dialogue, où j'ai pourtant dit que la gloire dédommageoit des sacrifices qu'elle faisoit faire. Que n'y-a-t-il pas, en effet, à gagner pour ceux qui songent à acquérir de l'estime. On n'y pense pas, quand on dit que la gloire est une chimere : ne tire-t-on pas de la gloire mille avantages réels ? & la place honorable qu'on occupe dans l'esprit des hommes, n'est-elle pas ordinairement accompagnée de commodités solides ?

Il y a peut-être encore des endroits

droits dans mes Dialogues qui mériteroient quelques éclairciſſemens de ma part : mais je crois faire ma cour au Public en lui épargnant des détails qui l'ennuieroient. Que ſi quelque choſe l'embarraſſe, qu'il ſubſtitue à mes idées celles qu'il lui convient d'avoir, ce ſeront les miennes ; ſi j'ai paru coupable à ſes yeux, c'eſt ſûrement pour avoir compté & peut-être un peu trop ſur mon innocence. On croit ordinairement, & l'on a une eſpece de raiſon de croire que nous ne ſaurions être trop maîtres de notre matiere. Sait-on que dans cet état, tout brillant qu'il eſt, il y a encore pour nous des écueils à craindre ? Comme le ſujet que nous avons

longtems & profondément médité, est distinct à notre esprit, que nous voyons d'un coup d'œil, toutes les idées qui en dépendent, que nous en sentons tous les rapports ; deux mots suffisent pour nous rendre notre matiere présente, & avec ces deux mots nous comptons fierement nous faire entendre. Qu'arrive-t-il ? Le Lecteur qui n'a pas la même avance, fatigue, entend mal, souvent n'entend pas, & a réellement droit de se plaindre de ce que nous avons trop compté sur son intelligence. A combien d'autres, & de bien plus grands périls encore est exposé un Auteur qui s'ingere à examiner d'un nouveau côté les idées qu'on

qu'on a ordinairement de la morale, & quelque bien qu'il s'y prenne, n'y-a-t-il pas à lui de la témérité à détourner le Lecteur des vûes qui lui ſont familieres, quand il en auroit de plus belles & de plus curieuſes à lui donner?

Encore une choſe à quoi un Auteur, quand il eſt raiſonnable, doit faire une attention ſérieuſe; c'eſt à ne point badiner ſur des matieres, qui, par leur gravité & leur importance ſe refuſent au badinage. Quand on doit éclairer, que la nature du ſujet le demande, il faut ne faire que cela. Nul riſque alors de faire des impreſſions dangereuſes, parcequ'en préſentant une idée, on l'analyſe aſſez exactement

pour la montrer dans son vrai jour ; mais veut-on badiner sur une idée qui demande à être approfondie, c'est une nécessité que l'agrément, quelque judicieusement qu'il soit employé, nuise un peu à la netteté de la matiere, qui ne sauroit être trop profondément discutée, lorsqu'on ne veut rien laisser d'équivoque à l'esprit, à qui il importe de voir nettement les choses qui l'intéressent, & sur lesqueiles il est dangereux pour lui de se tromper. Or il m'est arrivé souvent de faire le contraire. J'ai badiné sur des matieres fort sérieuses, & ce que j'ai donné au badinage a été autant de pris sur l'intelligence que je voulois qu'on eût de mes idées. Je n'en

n'en dirai pas davantage, & voilà, ce me ſemble, aſſez de choſes que je me reproche pour me juſtifier: mais que ne dois-je pas faire pour engager le Public à perdre la mauvaiſe opinion qu'il a conçue de moi, & qu'il s'eſt crû apparemment fondé à prendre.

On m'accuſe d'un autre défaut: J'ai, dit-on, laiſſé échapper quelques négligences de ſtyle. Peut-être a-t-on raiſon: mais on ne ſonge pas qu'il y a des négligences qui ſont des graces. Un ſtyle toûjours élevé peineroit, il faut quelquefois mettre pied à terre, & ſe repoſer. Ces repos ſont appellés négligences. Je le veux bien; mais je ſoûtiens que ces négligences ſont né-

néceſſaires : le grand art d'un Auteur eſt de mettre ſes ornemens à leur place, & de les ménager ; il faut avoir la force de renoncer quelquefois à plaire, pour plaire enſuite, & mieux & plus ſûrement. Que de beaux traits ſoient trop preſſés dans un Diſcours, la grande abondance leur fera tort. On ne veut pas toûjours admirer ; il ſemble que cela coûte. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'une beauté miſe à côté d'une autre perdra de ſon prix : mais ce prix ſera rendu aux deux beautés par quelque choſe de ſimple qui les ſéparera. Le plaiſir veut des intervalles, & il faut prendre haleine pour être mieux touché.

Ce

Ce que je dis néanmoins, ne justifie point mes négligences, & il y en a telles dans mon Ouvrage, que je n'oserois faire passer pour des graces ; mais ce n'est pas tout-à-fait ma faute. Mon Ouvrage parut avant qu'il eût reçu sa derniere forme, & je cédai à des circonstances qui me presserent de le publier. Au reste, je n'oblige point le Public à se payer d'une pareille excuse, il mérite bien qu'on ait l'attention de ne point se montrer à lui qu'on ne soit digne d'y paroître.

Il est tems maintenant de tenir ma parole : J'ai promis au commencement de mon Discours que je répondrois aux gens exacts, & je m'acquiterai d'autant plus volontiers

lontiers de ma promeſſe, que c'eſt l'eſpece de gens la plus eſtimable de l'empire des Lettres.

Il en eſt quelques-uns qui défendent toutes ſortes d'ornemens, & qui pour qu'on n'ait rien à leur dire, ſe les défendent d'ordinaire à eux-mêmes. La vérité, diſent-ils, n'a-t-elle pas de quoi plaire aux hommes ſans parure étrangere ? Qu'a-t-on affaire de ces graces qui la défigurent ? & un Auteur ne ſauroit-il faire briller ſon eſprit que ce ne ſoit aux dépens de la vérité ? Certes, voilà un zele qu'on ne ſauroit trop admirer ; mais je voudrois bien que ces Meſſieurs fiſſent paſſer ce zele dans l'eſprit des Lecteurs ; car enfin, les Lecteurs qui veulent

veulent bien être instruits, veulent aussi qu'on les amuse, & sur ce pié-là, voyons si j'ai tort. Il faudra pour cela que j'examine l'exactitude & ses usages, & que je prenne les choses d'un peu haut; mais j'en suis charmé. Je rétablirai peut-être ma réputation auprès des gens exacts, en leur montrant que je ne suis pas toûjours badin.

L'exactitude est la qualité essentielle de l'esprit, & quoique les autres soient plus brillantes, elles ne méritent cependant de l'estime que lorsque l'exactitude leur sert de fondement.

La vivacité de l'esprit, * ou pour

* Il y a deux sortes de vivacité, l'une

aise d'avoir à quoi se tenir. La finesse sert à aller chercher dans les choses ce qu'il y a de plus caché.

---

la délicatesse. J'ai connu des gens vifs à la fois & délicats ; mais peut-être eussent-ils été encore plus délicats, s'ils avoient été moins vifs. L'expérience montre journellement que cette imagination dominante ; cette vivacité vigoureuse qui saisit & peint avec force, prend toûjours un peu & ordinairement beaucoup sur la délicatesse du sentiment. La vivacité de l'imagination dans les femmes, est plus compatible avec la délicatesse ; c'est que leurs organes moins forts, en sont plus délicats : plus vives que nous, elles sont moins fortes, & c'est apparemment ce moins de force dans l'organisation qui leur rend le sentiment plus délicat.

ché. L'uſage de la délicateſſe eſt de ne pas dire tout, & d'en dire pourtant aſſez. L'étendue de l'eſprit fait voir pluſieurs idées à la fois, & les laiſſe voir diſtinctement. Il eſt aiſé de s'appercevoir que toutes les qualités de l'eſprit ont un beſoin néceſſaire de l'exactitude. Nous allons le voir en détail.

Une imagination vive & qui ne ſera point exacte, donnera du corps aux idées; mais elle leur en donnera trop. Or une image pour plaire, ainſi que pour éclairer, doit repréſenter l'objet tel qu'il eſt. Un eſprit qui ſera fin, trouvera bien dans une matiere ce qu'il y aura de plus caché, & ce qui ſeroit échappé à d'autres: mais comment;

ſans le ſecours de l'exactitude ; verra-t-il & exprimera-t-il la liaiſon de ce qu'il a trouvé, avec ce qu'il ſavoit déjà ? Une imagination délicate donnera trop à deviner, ſi elle n'a une ſorte d'exactitude, qui appartient au ſentiment plutôt qu'à l'eſprit ; & l'eſprit qui ne ſera qu'étendu, verra pluſieurs choſes & ne ſaura pas profiter du nombre de ſes vûes.

On voit clairement par ces détails l'importance de la qualité de l'eſprit qu'on nomme exactitude ; quelque néceſſaire néanmoins qu'en ſoit l'uſage, outre qu'il n'eſt pas ſage de l'employer toûjours, on doit encore, quand on l'emploie, le faire avec reſerve. Tou-

tes

tes les qualités de l'esprit, je n'en excepte pas une, sont nécessaires, toutes doivent tendre & concourir à la perfection d'un Ouvrage, & telle qualité qui y manqueroit en enleveroit ou du moins en affoibliroit la beauté ; car c'est le mélange de ces qualités qui forme un Ouvrage parfait : mais qu'on y prenne garde, ce mélange doit être tel qu'aucune qualité ne domine. On doit sentir l'agrément d'un bel Ouvrage sans savoir précisément à quoi on le doit, & l'assortiment de ce qu'on y met pour plaire doit être si bien ménagé, que frappé de la beauté du tout, on ne puisse faire honneur du plaisir que l'on reçoit à aucune qualité de l'esprit en particulier.

Telle eſt l'idée que j'ai de la perfection d'un Ouvrage, & ſelon cette idée, l'exactitude n'y doit avoir part, que comme les autres qualités de l'eſprit, ou ſi l'on veut un peu plus, parceque c'eſt elle qui les regle & qu'elles ne ſauroient ſe paſſer de ſon ſecours.

Ce n'eſt pas l'avis des Partiſans de l'exactitude, ils veulent qu'elle s'empare d'un Ouvrage, au point d'en exclurre preſque toutes les autres qualités de l'eſprit, & c'eſt ce qu'elle fait néceſſairement, lorſqu'elle n'eſt pas modérée. Ce n'eſt pourtant pas le moyen de plaire; peut-être même en certains cas d'éclairer, que de laiſſer régner une exactitude ſeche & ſcrupuleuſe

dans

dans un Ouvrage. Des qualités qui ſont deſtinées à aller enſemble doivent faire harmonie entr'elles, & celle qui voudroit trop briller, ne dédommageroit point par le plaiſir qu'elle donneroit de celui qu'auroit fourni l'accord des qualités qu'elle étouffe. Il eſt certain, par exemple, que l'exactitude pouſſée trop loin, ſans parler du préjudice qu'elle porte aux autres qualités de l'eſprit; fait perdre abſolument l'agrément de la délicateſſe; car la délicateſſe ne veut pas qu'on diſe tout, & l'extrême exactitude veut qu'on préſente à l'eſprit une idée tellement nette, qu'il ne lui reſte rien à chercher. Si cela eſt, l'exactitude eſt une

qualité

qualité dont il eſt important de borner l'uſage, & il y aura quelquefois de l'art à n'être pas auſſi exact qu'on le pourroit être.

Il faut que je diſe une choſe qui paroîtra ſinguliere à ceux qui n'y auront pas pris garde, & qui va à borner l'exactitude, ſurtout celle qui veut que non ſeulement les raiſonnemens ſoient exacts; mais encore les principes dont ils ſont tirés. L'enjouement ſe tire quelquefois de la fauſſeté; par exemple, lorſqu'on raiſonne de ſes ſentimens comme ſi l'on en étoit le maître: on fait une impreſſion agréable. Auſſi, eſt-ce cette maniere de raiſonner conſéquemment à un principe faux, qui forme preſque

presque toûjours l'enjouement ;
» Il y a long-tems, dit Monsieur
» de Fontenelle dans la premiere
» de ses Lettres Galantes, que
» j'aurois pris, Madame, la liberté
» de vous aimer, si vous aviez le
» loisir d'être aimée de moi : mais
» vous êtes trop occupée par je ne
» sai combien d'autres Soupirans,
» & j'ai jugé plus à propos de vous
» garder mon amour. »

Monsieur de Fontenelle suppose ici que nous sommes maîtres de nos sentimens, & c'est de cette petite fausseté que nous reconnoissons bien-tôt pour manifeste, que naît notre étonnement & en conséquence notre plaisir ; c'est que le faux ne déplaît point à l'esprit, lors-

lorſqu'il lui eſt préſenté pour ce qu'il eſt ; & comme il aime à travailler, pourvû que ce ſoit ſans fatigue, il eſt quelquefois charmé qu'on le mette en état de ſubſtituer le vrai au faux qu'on lui offre pour tel.* On

* Il convient d'avertir ici que l'emploi du faux qu'on donne pour vrai n'eſt pas toûjours agréable ; s'il a le mérite d'être piquant, on doit ſe ſouvenir qu'il a le défaut de ſortir du naturel ; en conſéquence de quoi il faut avoir la prudence de l'employer rarement & toûjours avec diſcrétion ; ſans quoi, d'agrément qu'il étoit, il devient vice. Auſſi, Monſieur de Fontenelle ne l'emploie-t-il ici que dans une Lettre de badinage & avec la ſageſſe qu'on devoit attendre d'un homme tel que lui.

On vient de voir & l'on a vû suffisamment combien l'exactitude, quand elle n'étoit pas ménagée, prenoit sur toutes les qualités de l'esprit, & ce qu'il y a de fâcheux, sur les plus aimables. Il est tems maintenant d'avertir que malgré l'ennui qu'elle traîne ordinairement après elle, il faut quelquefois la pousser aussi loin qu'elle peut aller; lorsque le sujet, par exemple, qu'on a à traiter demande de la discussion, qu'on a en main des idées fines & difficiles à comparer, que sans faire affront à son Lecteur on a droit de se défier de son intelligence; c'est alors une nécessité d'être exact, de l'être même à toute rigueur, & il seroit ridicule de

donner

ture eût donné la même portée à tous les esprits, & alors on donneroit à ses idées cette mesure de délicatesse, qui fait qu'on est entendu & cependant deviné.

A l'égard du Discours qui est à la tête des Dialogues; je n'en dirai mot, parce qu'on n'en a pas été allarmé comme des Dialogues. Quelques personnes néantmoins ne veulent point que le Dialogue soit le genre d'écrire le plus ancien, & ils peuvent à la rigueur avoir raison: aussi n'ai-je donné mon opinion sur l'ancienne origine du Dialogue, que comme une simple conjecture. Voici pourtant un trait qui pourroit lui donner du fondement.

Un

Un Payſan de Xaintonge, nommé Bernard Palici, a fait il y a environ 150 ans un Ouvrage en forme de Dialogues; ſes Dialogues roulent ſur l'Agriculture, dans laquelle il prétend que ſe trouve la Pierre Philoſophale. Il traite auſſi en paſſant de quelques matieres de Phyſique dont il donne des raiſons dignes d'un Philoſophe. Lettré. Bernard Palici ne l'étoit pourtant point, & il ſe plaint dans l'un de ſes Dialogues de ne ſavoir pas lire; défaut ſans lequel notre Payſan ajoute qu'il auroit été un grand homme. * Les talens de la Nature veulent

* Voici la note de Monſieur le Clerc. Il importe au Public qu'il l'ait, &

veulent être cultivés, peut-être que Bernard Palici avoit la tête propre

il est de mon devoir de la donner.

» Bernard Palissi, & non pas Palici, » comme l'écrit ici l'Auteur, dont on » n'a point voulu changer l'orthogra- » phe dans cette nouvelle édition, vi- » voit il y a plus de 150 ans, puisqu'en » 1563. il avoit déjà publié un Ouvrage » de sa façon. Il étoit d'Agen, & de- » meura pendant quelques années à » Xaintes, où il prenoit le titre d'ou- » vrier de terre & Inventeur des rusti- » ques Figulines du Roi & de Monsieur » le Duc de Montmorency, Pair & » Connétable de France. De-là il vint à » Paris, où en 1584. agé de 60 ans, il » faisoit encore des leçons de sa science » & profession, comme le témoigne la » Croix du Maine à la page 31. de sa Bi-

propre à former un Système de Philosophie comme Descartes ; mais

» Bibliotheque des Auteurs François, » ce qui paroît s'accorder assez peu avec » ce que dit ici de lui l'Auteur, savoir, » qu'il ne savoit pas lire, & qu'il n'avoit » ordinairement devant les yeux qu'une » bêche & qu'un hoyau Quoi qu'il en » soit, il nous reste deux Ouvrages de » sa composition dont le second qui est » écrit en forme de Dialogue, est peut-» être celui dont l'Auteur veut parler » ici. L'un est intitulé, Recette véritable, » par laquelle tous les hommes de la » France pourront apprendre à multi-» plier leurs trésors. *Item*, ceux qui n'ont » jamais eu connoissance des Lettres, » pourront apprendre une Philosophie » nécessaire à tous les habitans de la » terre. Plus, y est contenu le dessein

mais Bernard Palici n'avoit devant les yeux qu'une bêche & qu'un hoyau,

» d'un jardin autant délectable & d'utile
» invention qu'il en fut oncques vû avec
» le dessein & ordonnance d'une ville de
» forteresse la plus imprenable qu'homme ait jamais oüi dire ; la Rochelle,
» Barth-Berton 1563. *in*-4°. & l'autre,
» Discours admirable des eaux & fontaines, tant naturelles qu'artificielles, des métaux, des sels & salines,
» des pierres, des terres, du feu & des
» émaux. Plus, un traité de la Marne,
» fort utile pour ceux qui se mélent de
» l'agriculture. Le tout dressé par Dialogues, esquels sont introduits, la
» théorique & la pratique devisant ensemble. Paris Martin, le jeune, 1580.
» *in*-8°.

Il paroit par la note de Monsieur le Clerc,

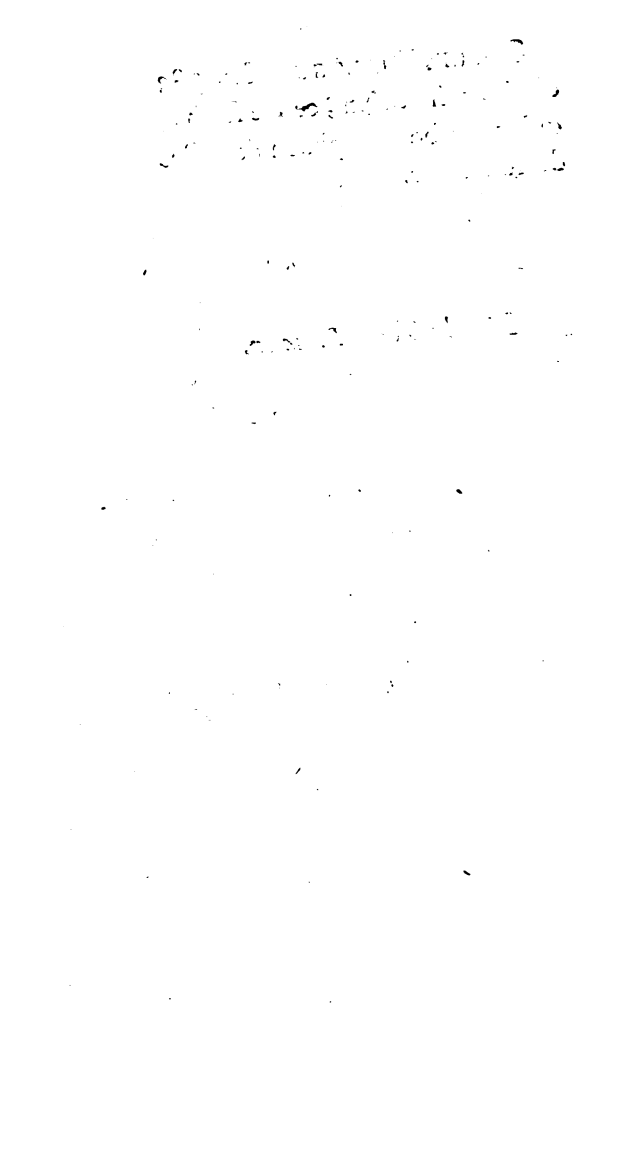
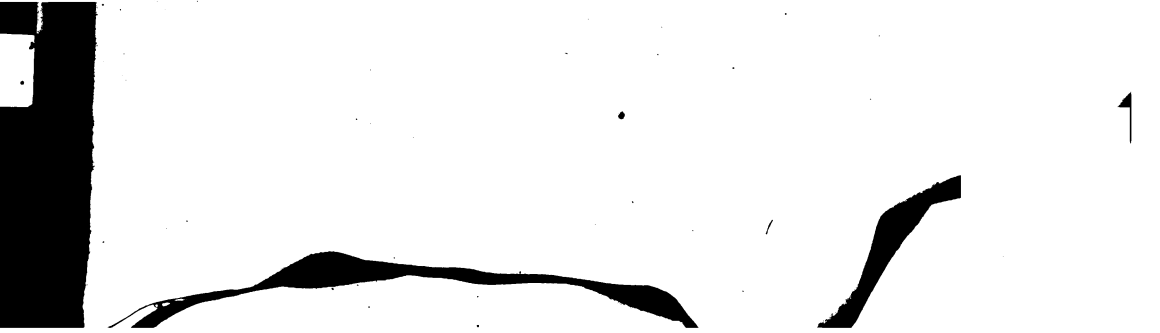
hoyau, & de pareils objets ne tirent pas d'un génie ce qu'il peut avoir de plus beau. Au reste, notre

---

Clerc, que j'ai tort ; l'hiſtoire de ma mépriſe ſeroit trop longue, & peut-être ennuyeuſe pour le Public : ainſi il ne la ſaura pas. Quant à mon opinion ſur l'ancienneté du Dialogue, je la garde. Il eût ſans doute été mieux pour moi, que Bernard Paliſſi n'eût pas ſû lire : mais enfin, s'il l'a ſu, il n'a ſu guère davantage, & il avoue lui-même qu'il n'étoit point du tout lettré. Au reſte, je me paſſerai fort bien de ſon autorité. Ce ſurquoi je me fonde, appuie ſuffiſamment ma conjecture, & l'on peut s'inſtruire de mes motifs de croire ; je les ai expoſés dans une note au commencement de mon Diſcours ſur le Dialogue, pag. 1.

tre Payſan, qui a fait des Dialogues ſans ſavoir lire, ſemble croire que cette maniere d'écrire eſt la plus naturelle, & par conſéquent la plus ancienne. Cependant il eſt de la prudence de ne pas conclurre de ce fait, plus qu'on n'en doit conclurre. Je n'ai plus rien à dire à mon Lecteur qui puiſſe l'intéreſſer, & je vais finir. Je prierai ſeulement les gens qui m'ont accuſé d'avoir trop décrié les vertus morales, de faire grace à mes expreſſions qui m'ont mal ſervi; & de ne point juger de moi par des idées que je ſerai le premier à condamner, dès qu'elles pourront porter du préjudice aux mœurs. Un Auteur qui abandonne les qualités de ſon

eſprit,

esprit, mérite bien, ce me semble, qu'on ait bonne opinion de celles de son cœur.

Fin du Tome Premier.